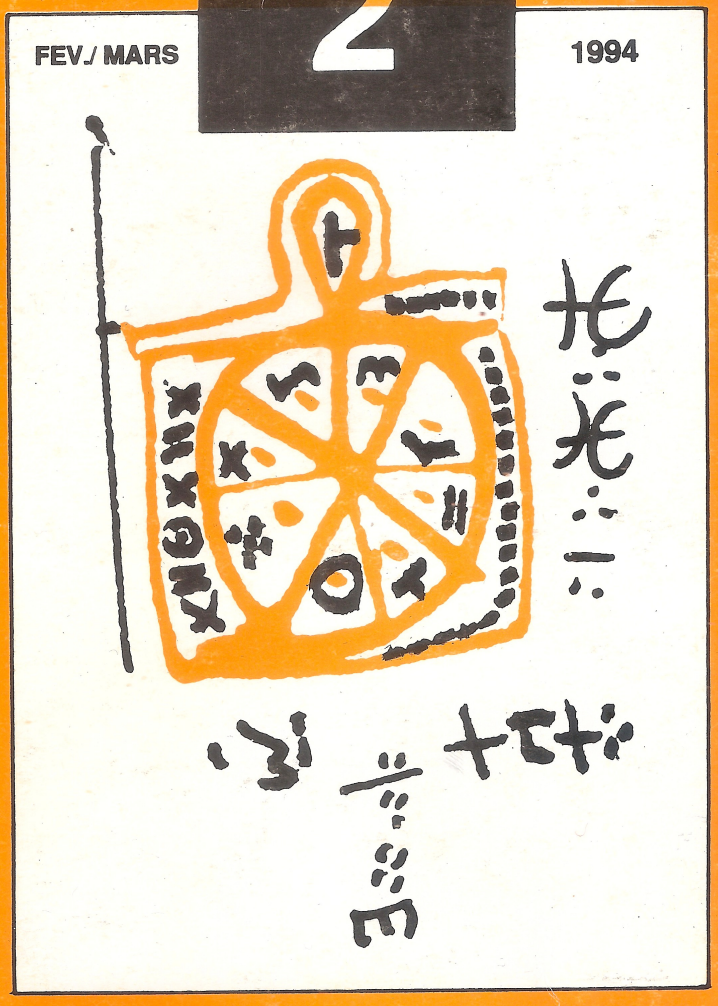
ⵜⵉⴼⵉⵏⴰⵖ

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE CIVILISATION MAGHREBINE

2

FEV./ MARS 1994



LA LANGUE TAMAZIGHT / L'ECRITURE TIFINAGH

AWAL / TAGMAT / IMAZIGHEN

TOUAREG / KABYLES / OUDAYIN / GUANCHES / INDIENS

LINGUISTIQUE / ONOMASTIQUE / TOPONYMIE / ETUDES / RECHERCHES

ARCHITECTURE / CINEMA / DANSE / MUSIQUE / LITTERATURE / POESIE

TIFINAGH ⵜⵉⴼⵉⵏⴰⵖ تيفيناغ

Revue **TIFINAGH** n° 2 ♣ Février / mars 1994 ♣ 30 Dirhams

ⵜⵉⴼⵉⵏⴰⵖ

Directeur Fondateur : Ouzzin Aherdan
Rédacteur en chef : n'Aït Sgougou
Secrétaire de rédaction : Tasmount
Gestion, administration : Omar Louzi
Conception artistique : Yidir Afelkou
Photographe : Michel Nachef
Conseil juridique : El Houcine Kheir–Eddine
Editeur : Tifinagh Editions, Rabat
Impression : QuadriChromie - 9ème Art

■

Collaborateurs permanents :
Meriem Aherdan (Oulmès, Moyen–Atlas)
Rabhi Allaoua, linguiste (Béjaïa, Kabylie)
Lahoucine Atabji, géologue (Azilal, Haut Atlas)
Mohammed Behri, journaliste (Zaouit Cheikh)
Mohammed Bekkar, ingénieur (Moyen Atlas)
Ahmed Bouskoul, sociologue (Massa, Souss)
Saïd Chemakh, linguiste (Tizi–Ouzou)
Mohamed Chtatou, linguiste (Nador, Rif)
Olivier Fougerat, architecte (Rabat)
Abderrahman El Mezouari El Glaoui (Telouet)
Robert Jaulin, ethnologue (Paris)
Ayyad Kerouach, libraire (Ahermoumou)
Mouloud Lounaouci, médecin (Tizi–Ouzou)
Moha u Saïd Moukhlis, enseignant (Goulmima)

■

Ont collaboré à ce numéro :
Mahjoubi Aherdan (Oulmès)
Mohammed Chafik (Aït Sadden)
Habaye ag Mohamed (Touareg, Azawad)
Hawad (Touareg, Aix–en–Provence)
Ali Kaddaoui (Moyen–Atlas)
Mohammed Khaïr–Eddine (Souss)

■

Dossier de presse n° 28 / 92
Dépôt légal n° 72 / 1992
ISSN : en cours.

Rédaction Administration :
Courrier : B.P. 5086, RABAT Souissi, MAROC.
Siège : 10 rue Raïs Cherkaoui, Rabat Souissi,
Maroc / Tél + fax : (212 7) 75 37 74

■

Les opinions exprimées dans les articles sont libres et demeurent strictement personnelles à leurs auteurs sous leur seule et entière responsabilité.
Tous articles dont la source n'est pas expressément mentionnée sont la propriété exclusive de TIFINAGH.
Les titres, les inter–titres, les éléments de présentation et d'illustration des articles sont établis par la rédaction.
Les erreurs ou omissions involontaires qui auraient pu subsister dans ce numéro malgré nos soins et les contrôles de l'équipe de rédaction ne sauraient engager la responsabilité de l'Editeur.
TIFINAGH décline toute responsabilité pour la perte des manuscrits et des documents qui lui sont confiés.
Reproduction interdite. Tous droits réservés.
La reproduction, même partielle, des articles paraissant dans TIFINAGH ne peut être faite qu'avec l'autorisation écrite de TIFINAGH et, en ce cas, sous réserve expresse de mentionner toutes références utiles.
TIFINAGH n'accepte aucune publicité commerciale.

■

Dans un premier temps la Revue TIFINAGH paraîtra tous les deux mois avant d'atteindre son rythme de croisière mensuel.

■

Ouvrage composé par Afelkou sur IBM–PS/1, Logiciel Word 5,5 / police Helvetica.
Illustration de couverture : Tifinagh de Hawad.

SOMMAIRE

TIFINAGH N° 2 ♣ FEVRIER / MARS 1994

– Editorial, *par Ouzzin Aherdan* 3

ETUDES / LINGUISTIQUE / HISTOIRE

– Structure socio–linguistique de l'arabe marocain, *par Mohammed Chafik* 5
– Discours dominants et culture tamazight, *par Moha u Saïd Moukhlis* 11
– Sur l'orthographe du berbère moderne, *par Werner Vycichel* 15
– Le Centre des Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes, *par Ahmed Bouskoul* 19

TAGMAT

– Conte : Ma tamazwarut n'dunit, *par Frobenius* 21
– Yennayer 2944 25
– Touareg entre lutte et paix, *par Le Nouveau Quotidien de Lausanne* 27
– Génocide dans l'Azawad, *par n'Aït Sgougou* 29
– Mns ihgwugwun, Bulletin annuel en tifinagh touareg, *par Hawad* 31
– Grève générale en Kabylie, *vue par la presse algérienne* 35
– La question amazigh en Algérie, *par Mouloud Lounaouci* 39
– Cultures novatrices, cultures créatrices, *par Lahcen Assad* 45

IMAZIGHEN DANS LE MONDE

– Pas de Berbères à l'Institut !, *par Robert Jaulin* 49
– Un Marocain sème la pagaye chez les Indiens en 1528, *par Ouzzin Aherdan* 53

TEMOIGNAGES / ENTRETIENS

– Entretien avec Radio–Tiwizi, *par Abdellah Zarou* 57
– Difficile retour, *par Abderrahmane El Mezouari El Glaoui* 59

LITTERATURE / RELECTURES / A PARAITRE

– Hommage à Mouloud Mammeri, *par Moha u Saïd Moukhlis* 63
– L'amusnaw, *par Umar n'Aït Ha n'Ba* 67
– Iguider ou le mythe de l'Aigle, Mahjoubi Aherdan, *par Léopold Sédar Senghor* 69
– Le sacrifice des vaches noires, Moha Layid, *par Afelkou* 71
– Ghéris ou le dieu des oasis, Sekkou n'Aït Brahim, *par Omar Louzi* 73

TAMDYAZT / TIFINAGH

– Kahina, *par Lahoucine Atabji* 75
– Permanence de Taos Amrouche, *par Mohammed Khaïr–Eddine* 77
– Blessures de l'oubli, *trois poèmes d'Ali Khadaoui* 79
– Ifs n usirem, Graine d'espoir, *par Eumar Derwic* 80
– Le Petit Prince, Antoine de Saint–Exupéry, *version en tifinagh* 81

ECOLOGIE

– Qu'est–ce que signifie "apprivoiser" ?, *par Antoine de Saint–Exupéry* 87

ARTS / ARCHITECTURE / DANSE

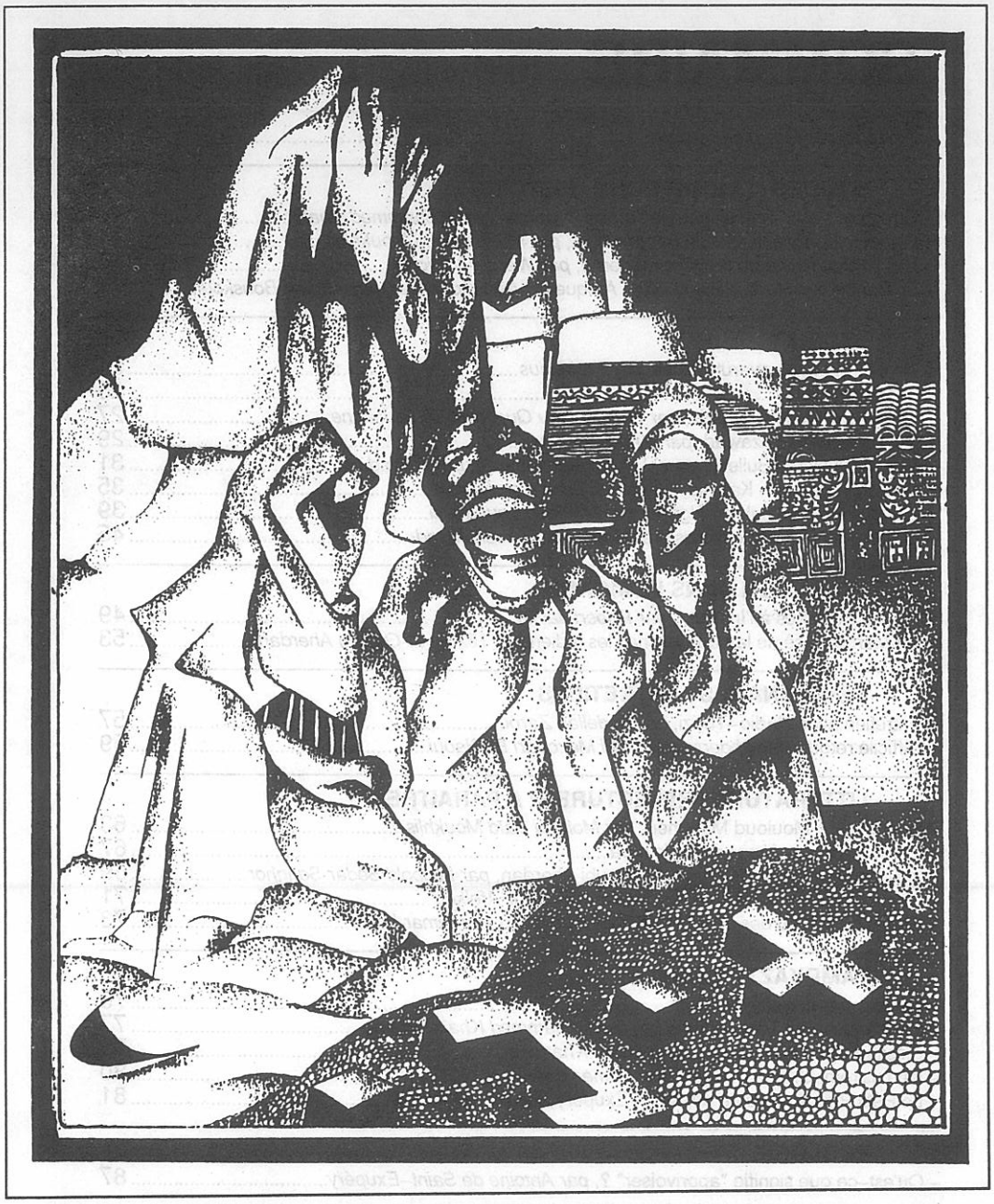
– Architecture : Comment construire en site ancien ?, *par Tasmount* 91
– Série Destamerzhit : Pourquoi nos villes étaient–elles blanches ?, *par Olivier Fougerat* 95
– Danse : La fête à l'agonie ?, *par Meriem Aherdan* 101

ICI... ET AILLEURS / MEDIAS / BREVES / JEUX

– Mots croisés, *par Omar Louzi* 106
– Brèves culturelles 107
– Courrier des lecteurs 115
– Précisions / Nous avons appris / Annonces 118

ABONNEMENTS / ALPHABETS TIFINAGH

– Comment s'abonner ? 119
– Tableau comparatif des alphabets libyco–berbères 120
– Tableau de l'alphabet tifinagh en usage au Maroc 121



Dessin extrait d'une Revue amazigh libyenne clandestine.

EDITORIAL

Par Ouzzin Aherdan

Après plus d'une année de gestation la métamorphose s'est faite, et la Revue TIFINAGH se trouve aujourd'hui dans les kiosques. Son principal objectif est de relancer la question de l'identité amazigh : cela en prônant l'égalité entre les cultures, l'égalité entre les régions, le rapprochement et la fraternité entre les citoyens.

En effet, notre désir est de susciter un élan chez tous ceux qu'anime aujourd'hui un esprit de changement en direction de nos racines. Aspirant à un nouveau langage, libéré des tabous et des dogmes : issus de formations et de tendances les plus diverses, voire les plus opposées, nous exprimons une volonté de tolérance et de compréhension débouchant sur un dialogue constructif, un débat élargi. Nous voulons ouvrir, tous ensemble, des horizons nouveaux, briser la croute protectrice des fausses certitudes. Etant d'emblée contre le nivellement et la standardisation à laquelle tant de partis et de groupes succombent, nous aspirons à un foisonnement, à une affirmation de toutes les différences.

C'est de la confrontation des idées, de leur étude impartiale et objective, de leur compréhension, que nous pourrons amener lentement mais sûrement les éléments utiles à la construction d'un avenir que nous aurons voulu tous ensemble pour notre région du MAGHREB !

Bien entendu, la Revue TIFINAGH n'est pas un organe de propagande politique ; le premier numéro paru ouvre le débat, et cette initiative, nous nous y attendons, va susciter des remous ; de droite et de gauche, nous entendrons des sons de cloche différents ; il nous faut avoir le courage de briser le mur de l'incompréhension. La lutte en faveur du tamazight n'est pas du régionalisme, ni du séparatisme, du tribalisme non plus, mais plutôt de l'universalisme.

En effet, au cours de nos différentes recherches, nous avons pu faire remonter l'histoire des Imazighen jusqu'à la civilisation sumérienne ; nous avons pu constater également une similitude entre la musique du Souss et celle de Chine ou de Mongolie. Nous retrouvons d'étranges ressemblances entre les Afghans et les Imazighen, que ce soit au niveau de leur physique, de leur artisanat ou plus particulièrement dans les parures et les bijoux de femmes. Où que l'on aille dans le monde, nous retrouvons des traces de tamazight. Le Maghreb, musée vivant, ne peut pas se permettre de perdre ses valeurs.

Fin mars 1980 naissait la Revue AMAZIGH. Le Parlement marocain venait de voter à l'unanimité la création de l'Institut d'études et de recherche de la culture tamazight. Moulay Ahmed Alaoui, ministre d'Etat et directeur du Quotidien "Le Matin du Sahara", s'exprimait ainsi dans un éditorial : "La réhabilitation de la culture berbère constitue un enrichissement pour notre culture nationale (...) Le moment est donc venu (...) de restaurer la culture berbère." (*)

Que s'est-il donc passé pour que nous attendions toujours ces chaires d'expression tamazight qui devaient être lancées ?

Laisser mourir tamazight ne peut se concevoir. Ce serait bafouer la mémoire de tous ceux qui, au long de l'histoire, ont arrosé de leur sang cette terre des hommes libres. Restant fidèles au legs de nos ancêtres, nous sommes armés pour nous battre et transmettre notre culture populaire berbérophone, comme arabophone, facteur d'unité pour toute l'Afrique du Nord.

Notre revendication pour l'amazighité doit être prise en compte afin de recevoir, au niveau des institutions des différents Etats, la place qui est sienne dans le coeur et dans l'esprit de tous pour que, solidement attachés à tout ce qui constitue notre culture et notre personnalité, libérés de toute aliénation, nous puissions nous dire Maghrébins maîtres de notre destin.

Ouzzin Aherdan ♠

(*) Déclaration reprise dans "Jeune Afrique" (n° 1007 du 23/04/80).

STRUCTURE SOCIO-LINGUISTIQUE DE L'ARABE MAROCAIN

Par Mohammed CHAFIK

LINGUISTIQUE

Pourquoi les Arabes du Moyen-Orient ne comprennent-ils pas l'arabe marocain ?
La langue marocaine n'est-elle donc pas de "l'arabe" ?
Elle "n'est arabisée que dans sa garniture", car c'est du berbère arabisé... nous explique ici non sans humour l'Académicien Mohammed Chafik.

aïn

L'arabe marocain employé aujourd'hui dans les milieux nantis et privilégiés n'est pas celui qu'on parlait il y a une trentaine d'années.[1] Cela est dû à la fois à des raisons politiques et culturelles. La raison politique est que l'Etat impose l'arabe littéraire dans ses relations avec les citoyens, aussi bien en ce qui se dit, s'écrit ou se diffuse sur les ondes de la radio et de la télévision. La raison culturelle est que l'école est arabisée et le nombre des livres et des journaux arabes en circulation au Maroc s'est multiplié par dizaines depuis l'indépendance.

Ce qui est curieux dans l'évolution du parler arabe marocain c'est l'influence, dans ses termes surtout, de l'Orient. Les pseudo-intellectuels rejettent en effet tout ce qui vient de la langue populaire. Non pas qu'ils la considèrent comme "non arabe" mais parce qu'elle est "populaire".

Ainsi, nous trouvons aujourd'hui dans le langage politique, littéraire et économique, un nombre infini de mots importés d'Orient alors que leurs équivalents existent en dialectal marocain "pur". Le plus amusant, c'est qu'on trouve dans cette gamme de termes "venus d'ailleurs" des dizaines de mots étrangers, même à l'arabe, que les Orientaux avaient empruntés au turc, à l'anglais ou à l'italien... Amusante aussi est la prononciation de mots "purement" marocains, qui se fait de plus en plus à l'orientale. Par exemple le mot "papa" est prononcé "bâbâ" avec appui sur le "b", contrairement à la façon marocaine. Or les pseudo-intellectuels considèrent l'emploi des termes importés d'Orient comme une maîtrise de l'arabe littéraire.

Quant à l'arabe marocain populaire, qui reste la langue quotidienne des masses et qui a très peu évolué, c'est une langue dont le fond est berbère et l'expression arabe. En d'autres termes, c'est une langue berbère en ses constructions et ses formes, et arabe en ses mots et ses quelques phrases. Mais il

est très rare que nous nous en rendions compte, nous-mêmes, marocains. C'est bien plutôt les Arabes orientaux qui, de passage au Maroc, découvrent ce phénomène sans en connaître l'explication.

En effet, lorsque nous parlons le dialectal marocain nous ne faisons en réalité que parler tamazight en des termes dont une partie est berbère et le reste arabe. Il n'est pas exagéré de dire que les deux tiers des constructions de phrases sont berbères et le tiers est arabe. Par contre, le pourcentage s'inverse quand il s'agit des mots. Ainsi, lorsqu'un Marocain dit : *"kayn l'berd"* (il fait froid), c'est d'une forme berbère qu'il s'agit ; un Amazigh dira dans sa langue *"yalla usamid"*, qui est repris exactement mot à mot dans *"kayn l'berd"*. Lorsqu'un Marocain dit : *"mazal ma ja"* (il n'est pas encore venu), c'est aussi une forme berbère qu'il emploie avec tout simplement des mots arabes qui viennent s'y fondre. S'il dit à un Oriental : *"hada lahm hdar"* (ceci est la viande verte, c'est-à-dire crue), ce dernier ne comprendra pas. Il est même probable que l'Oriental lui répondra : *"ya ahi, hada lahm laysa ahdar wa inama huwa ahmar"* (ô mon frère, cette viande n'est pas verte mais rouge). Ceci est réellement arrivé entre un Marocain et un Arabe d'Orient. La différence est que le qualificatif "vert" a été emprunté et traduit de tamazight. Car cette dernière langue emploie un seul mot pour rendre compte de l'état de la viande ainsi que de la fraîcheur des légumes...

Quant aux mots imazighen conservés dans le dialectal marocain, ils sont de deux types : ceux qui ont pris une forme arabe et ceux qui n'ont pas changé. Du premier groupe on peut citer : *"al-mazwar, al-mazwara, al-asir, al-lus, at-tfraya, at-twiza, as-salham, sellel, az-zarwata, az-zalt, as-sarut, an-nuala"*, et du second on peut citer : *"tamara, seksa, azfel, bagrir, degya, islan, lalla, agwal, zizoun"*...

De tout ce qui précède, il apparaît sur le plan de l'histoire que les Marocains arabophones se sont arabisés peu à peu en introduisant les mots arabes dans leur langue tamazight. Puis ils commencèrent à les emprunter en grand nombre, au point que leur importance dépassa celle des termes imazighen. Ainsi arabisés, les Marocains s'imaginent qu'ils sont Arabes d'origine (bien d'autres partagent d'ailleurs avec eux cette pensée), alors qu'ils gardent encore dans leur langue (l'arabe dialectal) les formes et l'ossature de tamazight.

Ce phénomène est d'ailleurs frappant, si l'on peut dire, quand on remarque de nos jours la "francisation" de certaines classes de nos citoyens. En effet, ceux-ci parlent un langage qui est un mélange de mots arabes et français, tout en étant de "l'arabe"... ou plutôt tamazight dans ses formes et constructions.

Si l'on se penche sur ce phénomène linguistique, d'un point de vue social et économique, on trouvera qu'il correspond à quatre couches socio-économiques qui se sont constituées, dans un temps très court, au lendemain de l'indépendance :

1°/ La couche des "francisés" ou ceux qui le deviennent. Elle est très mince, formée surtout des familles nanties et privilégiées politiquement, économiquement et culturellement.

2°/ Celles des "chauvins de l'arabisme", qui défendent aveuglément l'arabe classique, littéraire. Ils considèrent que par leur prise de position, ils tirent (ou tireront) un grand profit et une importance sociale que leur confère leur connaissance de l'arabe. Parmi eux on retrouve des privilégiés politiques et économiques. Mais aussi d'autres qui se considèrent lésés, privés de ces faveurs auxquelles ils estiment avoir droit. Cette couche sociale déteste profondément la première et manifeste un sentiment de mépris envers les deux autres couches sociales.

3°/ Viennent ensuite ceux qui parlent l'arabe dialectal marocain. Ce sont les habitants des médinas, des bidonvilles et des régions périphériques des grandes villes. Cette catégorie constitue une bonne part du peuple marocain qui, économiquement, fait partie de la base.

4°/ Enfin, arrivent les habitants des villages éloignés et des montagnes. Ils ne connaissent dans leur grande majorité que le tamazight, bien qu'ils se trouvent dans l'obligation d'employer, dans certains cas, le peu de connaissances qu'ils ont de l'arabe dialectal, pour se faire comprendre des autorités, des qadis ou des négociants des villes. Ce sont eux qui composent l'autre partie du peuple marocain. Ils sont ce qu'on peut appeler "la base de la base". Pour plusieurs raisons : tout d'abord parce qu'ils représentent, sur le plan culturel, les bases de la culture marocaine, au sens large et moderne du terme. En même temps, ils représentent les couches sociales les plus démunies économiquement. Bien des gens ont eu à remarquer que les travailleurs des chantiers ne se parlaient entre eux le plus souvent qu'en tamazight. Ce qui veut tout simplement dire qu'ils appartiennent à ces régions montagneuses et éloignées dont on a parlé, qu'ils ont dû quitter pour des raisons économiques.

En définitive, il résulte de notre brève analyse que l'économique est très lié au devenir culturel : les "francisés" possèdent le niveau économique le plus élevé ; ceux qui possèdent l'arabe littéraire viennent en second ; les dernières marches de l'échelle se trouvent occupées par les masses paysannes, ouvrières, qui s'expriment en arabe dialectal marocain ou en tamazight ; mais étant donné que ceux qui parlent cette dernière langue se trouvent très éloignés des villes, ils occupent manifestement les marches les plus basses socialement, économiquement et intellectuellement. Il serait dès lors d'une grande importance d'analyser cet état de fait du côté de ses causes historiques et de ses facteurs politiques.

LA DIMENSION HISTORIQUE

Des Marocains conversent.
Ecoutons-les [2] :

DANS LA RUE :
– A sahbi ça fait trois quarts d'heure wa ana ka ntsennak !
– Excuse-moi, Allah ikhellik, walakin c'est pas ma faute. Dak l'idiot d-M'hammed, c'est lui qui m'a retardé. J'ai pris rendez-vous avec lui pour huit heures, ou ma ja hetta l-neuf heures !

DANS UN MAGASIN :
– Bghit chi thermos marque anglaise, Allah ikhellik, ou wahed cinq mètres dyal l-cordon, ou trois tringles.
– Les tringles ma bqawch, walakin ghadi ijiw dans deux ou trois semaines.

DANS UN GARAGE :
– Sâfi a-Sidi ! Imken l-lek tsiyi-ha ! L'embrayage ou l-vis platinées beddelnahoum. Ou nettoyina rradiateur. Ddynamo, ka ikhessek twerrih l-chi trissian.

A L'HOPITAL :
– Il te faut un bilan, a Si Mohammed ! Aji ghedda, à jeûn, on te fera une prise de sang. Daba machi qadeyyet la grippe. Bla chekk il y a derrière ça un problème de PH...

Inutile de multiplier les exemples. Nous avons là suffisamment d'éléments pour conclure que le Marocain moyen (?) ne parle plus l'arabe comme le parlait son père il y a trente ou quarante ans.[1] Il ne parle pas le français non plus. Il parle un arabe plus ou moins francisé, selon son "degré d'instruction", selon que les idées qu'il exprime sont en rapport avec la vie traditionnelle (rurale ou urbaine) ou avec la vie moderne.

Ce processus de francisation connaît néanmoins un certain ralentissement, car les élites culturelles nationalistes ont pris conscience de son existence à l'époque même du "protectorat". Et dès les premières années d'indépendance, elles ont aidé à mettre en oeuvre, pour le contre-carrer, des moyens politiques et pédagogiques non négligeables. Tous les résultats escomptés ne sont certes pas

atteints, mais il existe désormais une frange non négligeable de citoyens qui se piquent de posséder l'arabe classique et d'appartenir à la caste des *"mutaqqafine"*. Ils se font un devoir de ne jamais dire *"trissinti"* au lieu de *"kahraba"*, ou même *"yih"* au lieu de *"naâm"*, au moment où d'autres, pas plus nombreux, ne semblent goûter les plaisirs de la conversation qu'en "français de France", si marqué soit leur accent ou défectueuse l'intonation.

Cette bi-polarisation linguistique et culturelle se poursuivra-t-elle ? C'est peu probable, car le courant de la "francisation cultivée" finira sans doute par s'affaiblir et se marginaliser, pour des raisons uniquement... religieuses, les radicaux de "l'arabisme", ici plus qu'ailleurs, n'hésitant pas pour défendre leurs positions, à faire l'amalgame du spirituel et du temporel, leur doctrine fût-elle inspirée des athées d'origine non musulmane. Est-ce à dire que le parler marocain finira tôt ou tard, et plus tôt que tard, par éliminer les milliers de vocables français - ou espagnols - qu'il semble avoir définitivement adoptés et assimilés? L'avenir seul répondra, lui qui aura été façonné autant par la volonté des hommes que par la marque du destin.

Mais le présent, tel que nous l'avons décrit dans les conversations rapportées ci-avant, nous éclaire quant à lui sur le passé de ce même parler marocain. Il nous révèle la manière dont s'est enclenchée, il y a maintenant plus de mille ans, le processus d'arabisation des populations berbérophones d'Afrique du Nord, comme il nous renseigne sur la phase actuelle de ce même processus.

Imaginons les premiers Imazighen convertis à l'Islam. Quels furent les premiers mots qu'ils prononcèrent en arabe? Sans aucun doute des mots relatifs à leur nouvelle foi : *"Chahada"* en premier lieu, et *"salat"* en second, accompagné de la "terminologie" des ablutions. Le mot *"zakat"* ne dut pas, au départ, avoir eu un grand attrait pour eux. Le mot *"kharaj"* ne les a certainement pas agréés outre mesure, puisqu'ils n'ont jamais pu le retenir. Mais l'écoute du Coran, la pratique du jeûne, le souci d'en savoir toujours plus sur les données du droit musulman, le pélerinage à la Maison Sacrée de Dieu, enfin, leur firent faire un petit bout de chemin dans la voie de l'arabisation. Ce sont eux désormais qui iront à l'arabe, de leur propre gré, et avec enthousiasme. Dans la foulée, quelques uns d'entre eux feront même semblant d'oublier leur origine berbère, une fois le Coran appris par coeur, hors de toute compréhension, et les règles de la langue arabe plus ou moins assimilées. Il leur faut bien mériter la félicité de l'au-delà dans les meilleures conditions possibles. N'avons-nous pas vu, bien plus près de nous, sous l'occupation française, des Bernoussi changer leur nom en Albert Noussi, et des Errahmouni écrire le leur Rhémony ? Ils cherchaient par là à acquérir quelques bribes de puissance temporelle. Que n'auraient-ils fait, il y a mille ans, pour mériter le bonheur éternel, et en percevoir ici-bas un petit acompte en notoriété, en dignité apparente, en fortune matérielle et - pourquoi pas - en ascendant politique ?

Dans cet ordre d'idées, ce qui étonne de prime abord n'est pas le fait que les Imazighen d'Afrique du Nord se soient arabisés en partie, mais plutôt le fait qu'ils ne l'aient pas été en masse depuis beau temps. On ne s'étonne plus dès le moment où l'on découvre la cause de cette résistance inconsciente à l'arabisation : elle réside en dehors de la volonté des locuteurs et de leur psychisme de surface. Elle a pour ressort la valeur intrinsèque de la langue berbère elle-même. Il s'agit là d'un phénomène dont l'observation ne peut échapper à tout esprit impartial, qui s'interdit de juger cette langue sans en acquérir une connaissance approfondie.

Le tamazight (la langue berbère) jouit en effet d'une vitalité hors série. De plus, elle donne au niveau de la description et de l'analyse une vision du monde d'une totale adéquation au milieu physique

nord-africain et saharien. Au niveau de l'abstraction, l'emprunt à l'arabe est devenu spontané, parce que profondément motivé par l'aspiration métaphysique. Cependant, même de ce point de vue, les vocables arabes n'ont dû acquérir droit de cité que très lentement. On imagine aisément que des milliers d'entre eux aient fait double emploi avec des mots berbères pendant des siècles, quand on sait par exemple que *"salat"* (prière) n'a pas totalement chassé *"amud"*, de même signification.

Ce phénomène de résistance est encore mieux observé dans la syntaxe comme nous l'avons démontré ci-dessus. On a pu écrire à juste raison que l'arabe dialectal n'est pas une langue autonome, au sens linguistique du terme [3]. En effet, il est doublement dépendant : il l'est à l'égard de l'arabe régulier, celui qu'ont dû parler les Arabes ayant vécu "à cheval" sur l'époque de la révélation coranique, et il l'est vis-à-vis du berbère. Il relève du premier plus au plan du lexique qu'au plan de la syntaxe. Sa position est inversée par rapport au second.

Cette donnée nous permet de décomposer le parler arabe marocain en trois groupes nettement distincts les uns des autres :

1°/ Celui pratiqué par des masses rurales dont l'origine berbère est diversement attestée ;

2°/ Celui d'un nombre non négligeable de groupements ruraux inégalement répartis sur tout le territoire national, et semblant n'avoir jamais connu d'autre langue que l'arabe. C'est le parler bédouin ;

3°/ Celui de la caste des lettrés, dont la langue de référence est l'arabe classique et qui s'érigent en modèles pour les citadins authentiques d'abord, et pour les campagnards urbanisés ensuite.

Les habitants des grandes cités, telles Fès, Marrakech, Rabat, Meknès, Tanger, Tétouan, Casablanca et Oujda, ressortissent [4] aux trois parlers à la fois, avec prépondérance pour l'un ou pour l'autre. Les gros bourgs relèvent soit du premier soit du second, qu'ils se trouvent implantés dans une zone arabisée ou en voie de l'être. Les campagnes arabophones, elles, pratiquent soit le premier parler, soit le second, soit les deux mélangés. Le domaine de la langue bédouine couvre les banlieues de Fès, Marrakech et Rabat, la majeure partie du Gharb, une partie du Tadla et du Maroc Oriental. L'arabe "à syntaxe berbère" étend sa zone notamment sur le triangle Taza-Tétouan-El Ksar, le Zerhoun et une partie du Dir du Moyen-Atlas (Béni-Yazgha, Sefrou, Bhalil). Le reste du Maroc arabisé, soit la Meseta, une partie du Tafilelt et du Draa, et des îlots en plein Souss [5], pratique un parler à syntaxe mi-bédouine mi-berbère, d'où ont disparu les idiotismes les plus caractéristiques du tamazight, tels le fameux *"had lma skhounine"* des Ghiata, le *"rbet lbad"* des Tsoul et des Branès, ou le *"terbou b-wahed abariq !"* des Jbala.

Il ressort de cet aperçu que "l'arabité" marocaine baigne dans une berbérité profonde qui l'imprègne de toutes parts, l'englobe et la recouvre, en dépit des apparences. La langue marocaine n'est arabisée que dans sa garniture, c'est-à-dire son lexique. Son soubassement et son ossature restent berbères. L'arabe classique, lui, qui s'écrit bien plus qu'il ne se parle, se modernise en allant chercher ses modèles syntaxiques dans l'anglais indirectement, en passant par ce que produit le Moyen-Orient, ou dans le français directement par le raccourci du journalisme d'agences [6].

Cette situation est l'aboutissement d'un long développement socio-linguistique où la vocation religieuse a joué le principal rôle. Le processus d'arabisation spontanée s'est poursuivi depuis plus d'un millénaire, en surface plus qu'en profondeur. L'intermède du "protectorat" est venu rompre l'harmonie de cette lente évolution par le choc économique qu'il a provoqué, et aussi par le fait qu'il a essayé d'imposer politiquement une langue totalement étrangère et sans

rapport intime avec l'Islam. La réaction ne s'est pas fait attendre... Mais, l'indépendance recouvrée, beaucoup de nos politiques arabophones, tentés par le démon de l'arabisme forcené à la Michel Aflaq, croient pouvoir mettre au service de l'arabisation les méthodes naguère réprouvées du colonialisme linguistique européen. Ils ne risquent pas de rencontrer des difficultés de la part des "Arabes-arabes", ni même des "arabisés" dans la mesure où ils sont inconscients de leur berbérité originelle au point que les plus ignorants d'entre eux la rejettent avec véhémence. Mais il ne serait pas étonnant que la politique actuelle d'arabisation se heurtât à une vive résistance de la part des populations dont la langue maternelle est le berbère, au niveau des consciences d'abord, puis au niveau de l'attitude politique. En effet, le projet d'arabisation ne se présente plus comme un mouvement d'acculturation spontanée, mais il se veut émanation d'une volonté politique délibérée, laquelle ne tient compte ni de la charge émotionnelle suscitée par la menace de disparition qui pèse sur un patrimoine culturel de la valeur d'une langue plusieurs fois millénaire, ni même des impératifs de la vie pratique des individus et des groupes. Il est temps qu'on s'avise du danger que comporte toute acculturation forcée. Les derniers évènements d'Algérie sont révélateurs à ce sujet.

Et en attendant ?... En attendant ce je ne sais quoi qui nous ferait trouver la voie d'une bonne politique culturelle, subissons la tyrannie d'une hiérarchie linguistique de fait :

– Ne vous amusez pas à écrire une lettre dans la langue d'El-Jahid à telle grande société ou à tel lycée de la M.U.C.F.; vous ne recevriez jamais de réponse.

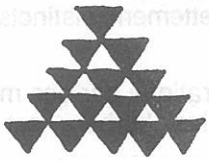
– Tant pis pour vous si vous ne comprenez pas les discours très élaborés et très classiques de nos grands hommes politiques parodiant Ibnu-l-Aamîd.

– Ne vous avisez pas de ne pas savoir au moins l'arabe dialectal (même à structure berbère) si vous voulez avoir le moindre contact avec une administration, un tribunal ou un hôpital.

– Il vous reste à parler berbère à vos moutons ou à vos vaches, si on vous en a donné à garder. Une fois par an, on viendra vous mettre la corde au cou – car vous êtes une bête assez rétive – et on vous conduira, parmi vos semblables, à un grand festival. Là, on vous demandera d'effectuer les meilleures pirouettes que vous ayez appris à faire tout seul dans les champs et l'on vous montrera à de belles dames et à de beaux messieurs venus de loin, en leur disant : *"Voici d'authentiques Berbères ! Dommage qu'ils soient en voie de disparition, n'est-ce pas ?!"*

"Ne soyez donc pas complexé, ni découragé !" vous crieront des compatriotes intelligents qui auront remarqué votre perplexité. *"Mettez-vous tout de suite à l'anglais, et vous aurez devancé tout ce monde ! Commencez par apprendre que vous êtes un cow-boy qui s'ignore."*

Mohamed Chafik ■



1 – *Texte écrit en 1980. Repris de la Revue AMAZIGH N°s 1 et 2, paru initialement en langue arabe dans la Revue LIEN sous le titre "Structures sociales de l'arabe marocain".*

2 – Il s'agit de propos recueillis sur le vif.

3 – A. Boukous, dans le *"Bulletin Economique et Social du Maroc"*, n° 140.

4 – Dans la situation linguistique actuelle.

5 – Il est évident que nous avons exclu de notre analyse toutes les zones restées berbérophones, c'est-à-dire les 2/3 de l'aire géographique marocaine anciennement libérée. Le Sahara devrait faire l'objet d'une étude particulière.

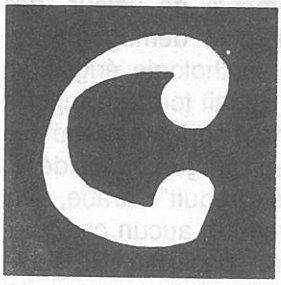
6 – Un Arabe de l'époque classique qui reviendrait au monde ne comprendrait aucune des locutions suivantes : *"tanâwala lkalima"*, *"talaba yadahâ"*, *"alâ qadami lmusâwât"*.

DISCOURS DOMINANTS ET CULTURE TAMAZIGHT

Par Moha u Saïd MOUKHLIS

ETUDE

Au fil d'une analyse socio-politique qui s'appuie sur des arguments historiques et linguistiques difficilement réfutables, Moha u Saïd Moukhlis, bien connu pour ses positions, nous livre ici le fruit de ses réflexions et de ses émotions...



ch

Deux types de discours dominants caractérisent le paysage socio-culturel et politique maghrébin quant à la place et au statut de la langue et de la culture tamazight. Ces deux discours véhiculés par les médias et les publications officielles et para-officielles convergent, en dépit de leurs différences de surface, sur un constat : refus affiché, explicite ou implicite, de la légitimité de l'identité amazigh.

LE PREMIER DISCOURS

Le premier discours réduit la culture amazigh à un phénomène secondaire, accessoire, condamné par l'avenir, et qu'il faudrait désormais reléguer dans les musées et le "folklore". Les "arguments" avancés sont à la base de la distinction "langue / dialecte", "grande langue / petite langue", "langue scientifique / langue non scientifique". Le statut de "dialecte" revient au tamazight car "non scientifique" et sa fonction marginale et "décorative" serait d'être réduit au véhicule des formes d'expressions populaires "inférieures". La vie scientifique, élaborée, "supérieure" et intellectuelle, sera du ressort de l'arabe classique, seul capable de sortir le peuple maghrébin des ténèbres et lui permettre d'accéder à la lumière. Le caractère libérateur de l'arabe repose, en fait, sur une idéologie qui date de la Révolution française et de la politique linguistique qui était son corollaire. Déjà à cette époque, à Paris, on affirmait qu'il fallait *"franciser les campagnes pour extirper les germes de l'ignorance et de la contre-révolution, et faire accéder les ruraux au progrès".*

Du point de vue strictement linguistique, la distinction langue / dialecte n'a aucun fondement scientifique, objectif. Le statut, le rôle, la fonction et la hiérarchisation des variétés linguistiques en présence dans un espace donné s'expliquent par des faits historiques et politiques. Ni l'anglais, ni le français, ni l'arabe classique... ne sont devenues de "grandes" langues en raison de qualités internes – linguistiques – qui

leur sont propres, ou en raison d'une supériorité originelle quelconque. Leur réussite est déterminée par le succès politique, historique, militaire, économique, religieux... des peuples qui les parlent et les parlaient. La domination d'une langue sur le plan politique entraîne, au fil du temps, le développement de ses moyens d'expression et occupera, de manière exclusive, les sphères institutionnelles (politique, justice, science, etc.) ; l'écrit se développe, par l'école principalement, et s'adapte en fonction des nouvelles réalités de la communication, tandis que la langue dominée végète, stagne ou recule au niveau des activités quotidiennes les plus prosaïques. Il n'y a donc pas de "grandes" et de "petites" langues, mais des langues dominantes et des langues dominées.

Par ailleurs, si le processus d'adaptation s'est fait au niveau des langues des nations développées, on pouvait également le reproduire pour n'importe quelle variété linguistique, si la volonté politique de le faire existe, d'autant plus que les sciences anthropologiques, ethnologiques, linguistiques, etc., actuelles nous en offrent les moyens les plus élaborés et les plus adéquats : l'exemple de l'hébreu en constitue une illustration incontestable.

L'arabe classique est en train de rattraper quatre à cinq siècles de retard par rapport aux langues occidentales, et ce par la création de terminologies scientifiques qui sont ensuite "injectées" dans la langue. Les exemples de ce processus abondent dans le monde depuis le début de notre siècle : langues d'Asie Centrale, de Sibérie, du Caucase, d'Europe Orientale, etc.

Les prétendus arguments "langue scientifique / langue non scientifique" s'avèrent très dangereux pour ceux qui y recourent et peuvent se retourner contre eux : si, au Maghreb, l'usage scientifique est considéré comme paramètre déterminant dans le choix et la stratégie de politique linguistique, la seule solution réside dans le français, voire l'anglais !

Ainsi, sous le prétexte fallacieux que tamazight ne peut véhiculer la théorie d'Einstein, on condamne le peuple maghrébin au silence. C'est opter arbitrairement pour une conception antidémocratique du savoir, de la culture et de la vie sociale.

LE SECOND DISCOURS

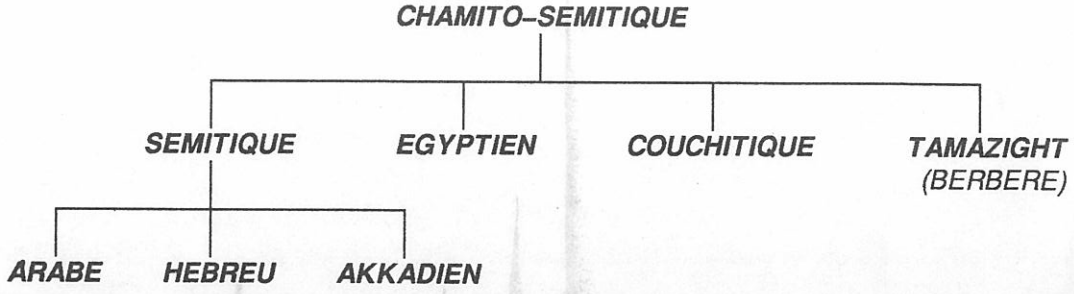
Le second type de discours est caractérisé par des jugements de valeur, des affirmations gratuites et démagogiques, ainsi que par une mythologie érigée en vérité "scientifique". Il fait tout – n'importe quoi ? pour démontrer l'origine arabe des Imazighen et de leur langue. Considérés comme un "sous-produit" arabe, les Imazighen ne doivent en aucun cas prétendre à la moindre spécificité ; la seule et unique perspective qui leur reste serait de se (re)fondre dans l'arabité originelle !

Ce discours est, hélas, l'apanage d'universitaires et "intellectuels" maghrébins. Et cela reflète l'image affligeante de ce qui est devenu cette institution au Maghreb : un espace où l'obscurantisme, la contre-vérité et la falsification de l'Histoire et de l'identité tiennent lieu de savoir "scientifique", "objectif" ! D'aucuns iront jusqu'à proposer des rapprochements lexicaux et étymologiques fantaisistes, et qui frisent la débilité, entre l'arabe et tamazight ; ces recherches sont l'oeuvre d'individus idéologues, de démagogues, qui ignorent tout de la linguistique et de ses méthodes. Ainsi, un charlatan de "l'étymologisme" a avancé que *"Tabouâsamt"* serait un mot composé et signifierait *"tabouâ"*, nom d'une *"inef"* tamazight, une femme qui régnait sur une tribu, et *"samt"*, de l'arabe *"elle a jeûné"* ! Comme la prétendue "chef" était paganiste, le jour où elle s'est convertie à l'Islam elle a jeûné, et la population sur-

prise a scandé que *"Tabouâ"* avait jeûné – ce qui aurait donné le vocable *"Tabouâsamt"* !... Ce genre de propos ridicule reflète une mentalité sans scrupules. En réalité, le mot *Tabouâsamt"* est tout simplement le nom d'une herbe très répandue, jusqu'à nos jours d'ailleurs, dans la région d'Errachidia ; il s'agit bien entendu d'un nom amazigh.

La source de ces thèses nous vient des savants arabes du Moyen-Age qui, avec les moyens dont ils disposaient, tentaient d'expliquer le monde en leur temps. Et qu'ils se soient trompés, ou qu'ils aient avancé des faits que la recherche scientifique actuelle réfute, est chose tout à fait normale – le savoir humain évolue et change au fil de l'histoire. Par contre, ce serait absurde de faire subir une régression de cinq à dix siècles au savoir historique, et de prétendre que la préhistoire, la protohistoire et l'histoire du Maghreb étaient mieux connues en l'an 1000 qu'en l'an 1994. Les arguments des historiens arabes du Moyen-Age, quant à l'origine arabe des Imazighen et de leur langue, ne sont pas fondés et n'ont plus aucune validité du point de vue des connaissances archéologiques, anthropologiques, historiques et linguistiques actuelles.

L'étude des relations entre Imazighen et Arabes ne peut être envisagée de façon rigoureuse qu'au niveau de la parenté linguistique, dans le cadre de la famille chamito-sémitique. Cependant nous devons, comme l'a fait Salem Chaker, souligner que le vocable "sémitique" n'est pas synonyme du mot "arabe", et "chamito-sémitique" ne veut pas dire "sémitique" et encore moins "arabe". La langue arabe appartient à une sous-branche récente, du point de vue historique et généalogique, de l'ensemble sémitique, lequel comporte plusieurs autres langues différentes de l'arabe : l'hébreu, désormais vivant grâce au dynamisme des Juifs qui l'ont adapté et intégré dans la modernité, l'akkadien, le phénicien, l'araméen, etc. Ce groupe sémitique fait partie d'une grande famille linguistique (le chamito-sémitique) qui comporte : le sémitique, le couchitique, le tamazight, l'égyptien ancien. Et quand nous disons que tamazight est une des branches qui forment le groupe chamito-sémitique, cela est loin de signifier qu'il "descend" de l'arabe. Ce serait purement absurde puisque tamazight n'appartient pas à la même ramification de la famille chamito-sémitique que l'arabe, et qu'il est attesté à une date plus ancienne : une dizaine de millénaires avant J.-C. Monsieur M. Cohen nous en donne le schéma suivant :



Ceci étant, l'existence de parenté, si parenté il y a, entre l'arabe et tamazight, n'empêche pas cette dernière d'être une réalité linguistique autonome. Vouloir la réduire à un sous-produit de l'arabe est anachronique. En effet, que dire d'un français, d'un anglais, d'un italien qui voudrait imposer sa langue nationale exclusive à tous les peuples d'Europe, sous prétexte que les langues de cette

zone appartiennent à la même famille linguistique, l'indo-européen, dont le français constitue une ramification à un deuxième degré ? Et pourtant, au Maghreb du XXe siècle, des universitaires, écrivains, démagogues et idéologues vont, de conférences en articles de presse et de "recherche" en "analyse", instruire le peuple de "l'origine arabe des Imazighen et de leur langue" !

DU DROIT A LA DEMOCRATIE

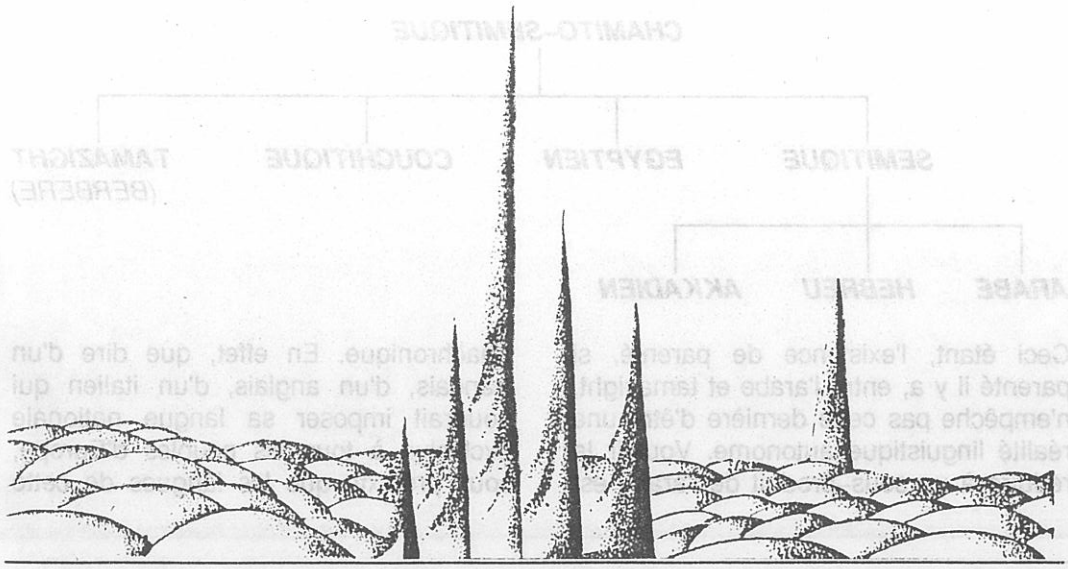
Il ressort de tout ce qui précède que les deux types de discours dominants au Maghreb sont d'accord pour affirmer le caractère exclusif de la langue arabe et de la culture arabe. A leurs yeux, du plus loin de la préhistoire, les Imazighen attendaient l'arrivée des Arabes pour réaliser leur destin historique. L'Arabe et l'Islam sont la Révélation des Imazighen qui, dès le premier contact, les adoptent et acceptent généreusement leur propre disparition en tant qu'entité autonome !

En définitive, les perspectives tracées par ces deux types de discours sont plus qu'inquiétantes : elles entérinent le refus de s'ouvrir vis-à-vis de la dimension incontournable de tamazight, et tournent le dos aux notions de tolérance, de droit à la différence, de démocratie et de pluralisme.

Arfoud, 10 octobre 1993,
Moha u Saïd Mokhlis •

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

- *"Les Berbères, mémoire et identité"*, de Gabriel Camps, Editions Errance, Paris 184.
- *"Les Langues Chamito-Sémito-Sémitiques"*, Les langues du monde, de M. Cohen, Paris 1924.
- *"Le R.C.D. à coeur ouvert"*, Editions Parenthèses, Alger 1990.
- *"TAFSUT"*, spécial n° 1, Tizi-Ouzou, déc. 83.
- *"Textes en linguistique berbère"*, de Salem Chaker, Editions du CNRS, Paris 1984.
- *"IMAZIGHEN ASS-A"*, de Salem Chaker, Editions Bouchène, Alger 1990.



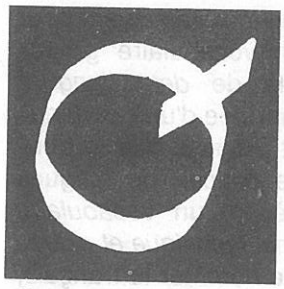
SUR L'ORTHOGRAPHE DU BERBERE MODERNE

Par Werner VYCICHEL, Genève [1]

ETUDE

Cet article s'adresse aux partisans de la transcription du berbère en caractères latins. L'auteur y propose une méthode simple qui permet de transcrire tous les phonèmes berbères sur n'importe quelle machine à écrire (et s'oppose par là-même à la version latino-grecque de la méthode "TEX", tegh, exclusivement informatique), ainsi que les principes d'une méthode pour la formation du vocabulaire moderne.

INTRODUCTION



S

Dans un exposé destiné au Colloque de Ghardaïa (1991) l'orthographe du berbère moderne a été examiné. Résultat : c'est un système parfaitement valable dans lequel tous les phonèmes sont exprimés. Mais il ne faut pas confondre *transcription phonétique* et *orthographe pratique*. La transcription phonétique donne les phonèmes d'un mot comme il est prononcé. En prenant un dictionnaire anglais nous trouvons à côté du toponyme *Greenwich*, bien connu à cause de son méridien zéro, la transcription *Grinidj* comme il se prononce. En revanche l'orthographe pratique donne la forme d'un mot comme il s'écrit. Il y a des langues où les deux systèmes se confondent presque, comme l'espagnol. De l'autre côté il y a l'anglais où il faut apprendre la prononciation pour chaque mot.

Le Dictionnaire kabyle-français de J.-M. Dallet (XL + 1052 pages, Paris 1982) opère avec un alphabet phonétique de 47 signes (p. XXXII) constitué par 23 lettres de l'alphabet latin, 22 lettres munies de signes diacritiques et 2 lettres empruntées à l'alphabet grec : "epsilon" pour la lettre *'ayn* et "gamma" pour le *ghayn*.

Tout va bien tant qu'on rédige un texte à la main, mais tout change si l'on dactylographie ou imprime. Aucune machine à écrire qu'on trouve dans le commerce ne possède les signes diacritiques : un point sur ou sous la ligne, deux points sous la ligne, la cédille comme signe isolé, les deux lettres grecques "epsilon" et "gamma". Dans la pratique on s'aide en insérant les signes diacritiques à la main comme les lettres grecques. Ceci se fait parfois aussi avec des textes imprimés : le résultat est affreusement laid et ne fait pas honneur au berbère. Mais ce qui compte le plus c'est *la perte de temps* car l'insertion des signes diacritiques et les lettres grecques doit être faite avec soin.

LE REMEDE

Le remède, comme je l'ai indiqué dans mon exposé, est l'abandon de l'axiome que chaque phonème doit être représenté *par un seul signe* : ceci ne vaut que pour la notation phonétique, mais non pour l'orthographe pratique.

Les grandes langues d'Europe comme le français, l'allemand et l'anglais écrivent toutes certains sons avec deux, voire trois lettres : on écrit "chat" avec quatre lettres où deux auraient suffi et "eau" avec trois pour un seul phonème "o". Il est donc proposé d'introduire dans l'orthographe berbère les groupes *sh* (français "chat") et *dj* (italien "buon giorno").

Le point sous la ligne est remplacé par une apostrophe : *ah'bib* ("ami"), *timz'in* ("orge"). La lettre grecque "epsilon" est remplacée par le chiffre 6 qui figure sur chaque machine à écrire et se trouve dans chaque imprimerie : ce signe ressemble un peu au crochet dont se servent les arabisants pour transcrire le *'ayn* : *A6rab* ("Arabe"). Le "gamma" est transcrit par gh: *Amazigh* ("Berbère").

La cédille est remplacée par une dittographie : *nettsa* ("lui") : c'est un peu plus long que l'orthographe phonétique – on économise deux lettres, mais on perd du temps.

Il est proposé de négliger la distinction entre occlusives et fricatives : tout berbérophone sait que *ibki* se prononce avec un "k" occlusif et *yekrez* avec un "k" fricatif. Enfin il faut remplacer la lettre "c" (dans l'ancien orthographe le son de "chat") par *sh*. J'ai choisi le nom *Cadli* comme exemple : en France, en Allemagne et en Angleterre il sera prononcé "Kadli". Pour qu'il soit bien prononcé il faut écrire *Shadli*, c'est une lettre de plus, mais cela évite les malentendus.

Enfin, il se peut que les dittographies comme *gh* et *sh* soient prononcées lettre par lettre, c'est-à-dire *g* + *h* et *s* + *h*. Dans ce cas qui est extrêmement rare, il est conseillé d'insérer entre les deux lettres deux points. Dans le Dictionnaire de J.-M. Dallet il y a cette jolie phrase *ikerri-ya yes:hel* ("ce mouton n'est pas capricieux").

LE VOCABULAIRE

Nous arrivons maintenant au propre de mon exposé : pour l'expression écrite le berbère a été pendant des siècles tributaire de l'arabe ou du français. Il a pu garder son vocabulaire national pour le parler quotidien, mais n'a pas développé des termes techniques et scientifiques.

Les langues européennes se servent pour ces domaines d'un vocabulaire *greco-romain*. Il s'agit là de *deux langues mortes* ce qui exclut l'idée d'une *domination politique*. Il est proposé que le berbère participe à ce concert de langues évoluées qui possèdent un *vocabulaire vraiment international technique et scientifique*. Il suffit ici de nommer le français, l'allemand et l'anglais, non seulement en Grande-Bretagne, mais aussi aux pays du Commonwealth, aux Etats-Unis et même au Japon, pays en fait bilingue à juger d'après sa production.

Je ne suis pas sans ignorer que des efforts considérables ont été faits pour doter le berbère – non seulement le kabyle – d'un vocabulaire national. Ce fait placera le berbère à peu près dans la situation de l'allemand qui possède pour de nombreuses notions deux termes, l'un national *("Fernsprecher")*, l'autre international *("Telephon")*. On employera l'un ou l'autre terme selon les personnes auxquelles on s'adresse.

Par cette décision le berbère disposera d'un seul coup d'un vocabulaire international, indépendant d'une puissance politique, dont l'élaboration aurait pris des dizaines d'années. Il reste aux savants berbères à déterminer la forme sous

laquelle ce vocabulaire sera intégré dans la langue. Nous examinons ci-après deux aspects de la question.

L'INTEGRATION DE VOCABULAIRE

La première question qui se pose est *la forme des noms* (substantifs et adjectifs) du vocabulaire international. Il y a deux possibilités :

– avec les préfixes et suffixes berbères ;
– avec l'article arabe.

Les deux possibilités ont des raisons d'être historiques. Mais celles-ci ne sont plus valables pour un *vocabulaire moderne*, en grande partie *d'origine greco-latine*. Il est donc proposé de se passer des préfixes et de limiter les suffixes à deux : *"-en"* pour le pluriel masculin, et *"-in"* pour le pluriel féminin.

D'ailleurs, on n'aurait que des ennuis avec les préfixes berbères, surtout avec des mots commençant par une voyelle. De plus, la langue s'alourdirait considérablement, car chaque nom (substantif, adjectif) aurait une syllabe de plus qui n'ajouterait rien au sens du terme.

Voici une série de notions qui pourraient être adoptées : *avion, civilisé, démenti, électrocardiogramme, industrie, métro, oxygène, psychanalyse, quartz, radio, statistique, uranium, xénophobie.* On pourrait procéder de la façon suivante : comparer les termes correspondants dans trois langues de pays industrialisés : français, allemand, anglais. On constatera alors certaines variations. "Electrocardiogramme" se dit en allemand *Elektrokardiogramm* (E majuscule, 2 *k* à la place des *c*), anglais *electrocardiogram* (un tiret et *gram* avec un seul *m*). On pourra comparer d'autres mots comme thermomètre et on constatera de très légères différences.

IL NE FAUT PAS AVOIR PEUR DES MOTS ETRANGERS

Observons un gentleman anglais à table : il prend du *thé*. C'est un mot d'origine chinoise, le même mot que le turc *tchay* ou l'arabe *shây*, mais d'un autre dialecte. *Coffee* ("café") est un mot abyssin, transmis par l'arabe *("qahwa")* et le turc *("kahwe")*. Le *"f"* montre que le mot est venu par la Serbie *(hv = f)*, comme on dit *fala Bogu* ("grâce à Dieu") au lieu de *hvala Bogu*. La forme serbe est passée en allemand *("Kaffee")* et en anglais *("coffee")*. *Butter* ("beurre") provient du grec *boutyron*, latin *butyrum*. Le "whisky" ne porte pas un nom anglo-saxon mais celtique, et signifie à peu près "eau de vie". Ces exemples montrent que notre vocabulaire est plus varié qu'on le pense, et que les mots finissent par s'intégrer.

LE VOCABULAIRE INTERNATIONAL ET LES NOMS PROPRES

Le vocabulaire international et les noms propres (de personnes et de lieux) s'écrivent dans un orthographe traditionnel qui ne change que peu d'une langue à l'autre. Il ne concorde pas toujours avec l'orthographe berbère.

Il n'est pas question de changer l'orthographe de ces emprunts. Des mots comme *atome, dynamo, nylon, opéra, station, wagon* sont des graphies internationales. On peut, certes, accepter de légères dérogations aux principes de l'orthographe berbère, mais dans ce cas on pourra faire figurer la prononciation usuelle dans le dictionnaire, par ex. *express* adj. (*ekspress*), pour que l'utilisateur ne prononce pas le mot avec un *jota* espagnol.

Peut-être peut-on supprimer le *"-e"* final de mots français, par ex. dans *encyclopédie, locomotive, microscope, sténographie*. En général il suffira de comparer les formes de trois langues (français, allemand, anglais) pour trouver une forme acceptable. Les noms de personnes et de lieux pourront suivre l'usage local, c'est-à-dire garder leur orthographe national. On pourra aussi conserver la graphie des

noms grecs et latins de l'Antiquité : *Gaius Iulius Caesar* et non *Jules César*, *Karthago* et non *Carthage*. On écrira aussi *Pythagoras* et *Archimédes*. Un groupe de linguistes berbères pourra se charger de la forme définitive des mots d'emprunt et de leurs formes verbales.

LE BUT DE L'INTERVENTION

En feuilletant les publications berbères on a l'impression que beaucoup de sujets n'ont pas été abordés faute de vocabulaire : ceci concerne l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la chimie et l'industrie. Par exemple on ne peut rien écrire sur l'Australie, parce qu'on ne possède pas encore les désignations pour la faune et la flore de ce continent. Car, c'est une loi non écrite mais strictement respectée, les Berbères, et seulement eux, *n'ont pas le droit* d'emprunter des mots à d'autres langues. Bien sûr, ils peuvent utiliser leur propre vocabulaire en plus des mots qu'ils fabriquent eux-mêmes et, comme unique exception, des mots arabes.

En Europe on agit autrement. On emprunte *tous les néologismes* qu'on peut trouver. En décrivant l'Australie, on parle des *eucalyptus* qui atteignent une hauteur de 145 m et qui assainissent des marécages, des *dingos* ou chiens sauvages que les Aborigènes (qui ne possèdent pas encore des maisons) se mettent sur le ventre pour se réchauffer sous les pluies glaciales, des *kangourous* qui peuvent atteindre une hauteur de 2 m et dont les femelles mettent leurs petits dans leur poche ventrale ou des *koalas*, petits marsupiaux grimpeurs qui ressemblent à des petits ours (longueur 80 cm) et qui se nourrissent de feuilles d'eucalyptus.

Désormais on pourra employer les mots *eucalyptus, dingo, kanguru* et *koala*. Avec la même facilité on peut aborder d'autres sujets comme des problèmes financiers, la construction d'un nouveau type d'avion ou les effets d'un nouveau médicament contre le cancer.

Comme dans mon exposé de Ghardaïa, je clôture aussi aujourd'hui mon exposé par une histoire sur Si Djehh'a. A Ghardaïa il s'agissait de *timellallin*, mais aujourd'hui il s'agit de *la fin du monde* et on verra que *Si Djehh'a* déjoue avec maestria les ruses de ses copains.

SI DJEHH'A D U6ESSAS L-LQEYYAMA

Illa ghures ikerri iqebbwa. Bghan imeddukalis a-s-uqmen tihh'ershi akken a-s-ttshen. Usan-d ghures, nnan-as : Azekka at-tskekker lqeyyama. Ass-a d aneggaru n ddunit. Yya a-nruh' al-ledjnan, a-nezlu ikerri, a-t-nettsh. Azekka a-nili nemmut.

Nettsa irra imani am areshki yumen degsen. Iruh' yidsen. Zlan ikerri, ttshan-t. G-gimi yeh'ma lh'hal, kksen leh'wayedj-nnsen, keshmen ar wasif ad-6umen.

Ala Si Djehh'a a-g-eqqimen ur ikshim ara. Izhmi6 ikkull leh'wayedj-nnsen. R'djan armi d-yusa, nnan-as : Anda llan leh'wayedj-ñnegh ? Inna-yasen : zzenzegh-ten 6laxat'er azekka et-tsekker lqeyyama : tura ulaygher leh'wayedj i waleb6ad' ![2]

Werner Vycichel ■

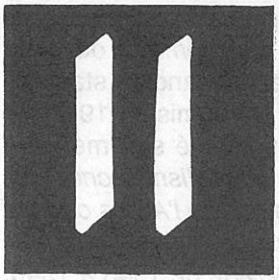
1 – Intervention lors de la table ronde internationale *"Phonologie et notation usuelle dans le domaine berbère"* qui s'est tenue à l'INALCO les 26-27 avril 1993 / Institut National des Langues et Civilisations Orientales – 2, rue de Lille, 75007 Paris.

2 – Auguste Mouliéras : *Les fourberies de Si Djeh'a*, Oran 1891.

LE CENTRE DES HAUTES ETUDES SUR L'AFRIQUE ET L'ASIE MODERNES

Par Ahmed Bouskoul

Les éléments de ce texte sont tirés des documents du CHEAM et du Professeur Suntucci de l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales).



Le CHEAM * a été créé par le Professeur Robert Montagne, bien connu pour être présenté aux lecteurs. Brillant officier de marine, sociologue avant d'être élu au Collège de France en 1946, ancien du Maroc et du Proche-Orient, Robert Montagne a acquis au cours de ses séjours et de ses expériences, et plus particulièrement en sa qualité de directeur de l'Institut Français de Damas (1929-1938), deux convictions : d'une part, les évènements qui se déroulaient au Machrek auraient tôt ou tard des répercussions au Maghreb, et d'autre part, la rencontre au sein d'un même organisme d'universitaires, de chercheurs et d'hommes de terrains représenterait un enrichissement considérable pour les uns et pour les autres. Ces idées, il réussit à les faire partager dès son retour en France par le ministre Pierre Vienot et par le recteur de l'université de Paris, Sébastien Charléty. Ainsi fut créé le 30 novembre 1936 le CHEAM.

Sous sa direction, cinq cents stagiaires le fréquenteront de 1937 à 1954. Durant la même période, ils rédigeront avec le personnel d'encadrement 2546 textes regroupés en 111 volumes, plus un bon nombre de documents classés à part en raison des informations qu'ils contenaient et dont la diffusion était réservée à plus tard. Cet ensemble peut, aujourd'hui, être apprécié diversement. Il constitue cependant de précieux témoignages sur l'époque et la manière de voir les choses d'un échantillon composé de 60 administrateurs des services civils de l'Algérie, 36 contrôleurs civils du Maroc, 11 contrôleurs civils de Tunisie, 61 administrateurs de la France d'Outre-Mer, 209 officiers, 12 membres de l'enseignement, 13 religieux, mais aussi de fonctionnaires divers, d'ingénieurs, de banquiers, de cadres du secteur privé, etc. Ils se sont exprimés à travers leurs mémoires d'entrée, leurs exposés au cours du stage, leurs brevets présentés et soutenus deux ans après celui-ci. Dans cette véritable coopérative d'acquisition et d'enrichissement des connaissances, l'Etat Français choisira au moins deux ministres de la Ve République, de nombreux ambassadeurs, conseillers d'Etat, Préfets, Professeurs d'enseignement supérieur ainsi que divers responsables de départements administratifs.

Aujourd'hui, le monde change beaucoup plus rapidement, et cette évolution mal ou peu maîtrisée crée bien souvent incompréhensions, malaises, refus de l'autre, retour aux certitudes du passé. Le défi doit cependant être relevé par les hommes soucieux de comprendre leur temps, par les institutions, par les sociétés. Le CHEAM a donné et donne toujours l'exemple, qui, sous l'impulsion de ses directeurs successifs, du Général Pierre Rondot à Philippe Decraene, s'est ouvert aux préoccupations de l'Afrique et de l'Asie modernes, et a considérablement élargi son recrutement au-delà des sphères administratives, tout en sauvegardant l'état d'esprit adopté par ses initiateurs. *"Les hommes ne sont pas sans force contre le cours du destin"*, rappelait Robert Montagne dans un exposé prononcé à Rabat le 6 mars 1944 sur la crise libanaise de novembre 1943. *"Il leur appartient dans le grand fleuve de l'histoire de se rapprocher des berges, d'utiliser les contre-courants, de lier leurs entreprises les unes aux autres et finalement, grâce aux circonstances favorables, de prolonger de plusieurs siècles leurs constructions éphémères."*

Lié par convention à la Fondation des Sciences Politiques et placé sous l'autorité du Premier Ministre, le CHEAM reste un établissement d'enseignement supérieur avec pour mission de sensibiliser les responsables à tout ce qui concerne les rapports Nord-Sud et les phénomènes liés à l'intégration. Il organise une session annuelle pour les auditeurs avec un voyage d'étude à l'étranger afin de mieux répondre aux questions posées et d'approfondir la réflexion sur l'évolution du monde en pleine mutation. Pour ceux qui ne s'intéressent qu'à un seul sujet en un temps limité, des stages en groupes restreints sont organisés. Dans le domaine de la recherche, le CHEAM conduit des contrats d'études pour ses partenaires avec le concours de chercheurs et de compétences qualifiés et expérimentés.

Tous les jeudis, un cycle de conférences mensuel est ouvert au grand public sur des thèmes d'actualité. Seul ou en association avec d'autres institutions, le CHEAM organise chaque année des colloques destinés à relancer le débat sur des thèmes d'intérêt capital et d'importance internationale. Dans le domaine des publications, le centre publie la Revue trimestrielle *"L'Afrique et l'Asie Modernes"*, des collections, et *"Notes africaines, asiatiques et caraïbes"*.

Parmi ses publications citons *"Les Kabyles : propos d'un témoin"* de Jean Morizot. L'auteur est un ancien stagiaire du CHEAM où il a été admis en 1942 (5e promotion). Il y a présenté son mémoire d'entrée sur *"Le nomadisme chez les Serahna et les Cheurfa de l'Aurès oriental et ses conséquences économiques"*. Contrôleur civil à Bizerte de 1943 à 1946, il tira de cette expérience matière à travaux classés aujourd'hui dans les archives du CHEAM : *"La reconstruction de Bizerte, les institutions coutumières et les centres municipaux"*. Il rédigea une autre étude sur *"Le groupement berbérophone chaouïa du sud constantinois. Ses caractéristiques, son évolution"*. En 1962, J. Morizot a publié dans la même collection du CHEAM *"L'Algérie kabylisée"*. Observateur attentif, dans *"Les Kabyles : propos d'un témoin"*, Morizot fait saisir au lecteur les traits et la spécificité culturelle des populations kabyles.

Citons d'autres publications du Centre, dont *"Regard sur le Maroc, actualité de Robert Montagne"*, textes inédits, préfacé par Jacques Chirac ; la réédition du *"Manuel élémentaire de conversation touareg"* de Barthe ; *"Le Maghreb : repères et rappels"* de Marc Bonnefous...

Ahmed Bouskoul •

* CHEAM : Centre des Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes, 13 rue du Four, 75006 Paris.

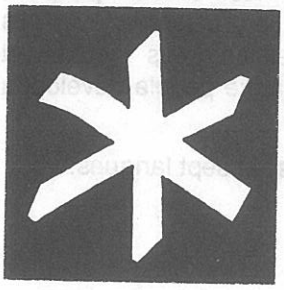
MA TAMAZWARUT N'DUNIT

Par Frobenius

CONTES

Ma tamazwarut n'dunit : la première mère du monde...
Deux contes kabyles traduits du berbère en allemand, puis de l'allemand en français. [1]

I
LE PREMIER CONFLIT ET L'ORIGINE DES PEUPLES



Z

Au début, toutes les pierres, le bois, l'eau et la terre parlaient.

La première mère du monde était très âgée et avait acquis beaucoup de sagesse. Elle était devenue si avisée qu'elle ne demandait plus rien à la fourmi et qu'elle décidait tout, toute seule. Elle était devenue la première sorcière [2]. Elle était la première et la plus grande sorcière. Après elle, toutes les vieilles femmes kabyles le devinrent et le sont encore de nos jours.

Lorsque la première mère du monde devint très vieille, il y avait déjà beaucoup de villages et de lieux où vivait un grand nombre d'êtres humains. Au fur et à mesure qu'elle vieillissait, elle devenait plus méchante. Et ainsi, elle voulut semer la discorde parmi les hommes.

La première mère du monde leur apprit comment déplacer le feu et les pierres d'un lieu à un autre. Quand quelqu'un voulait ramener des pierres au village, il en faisait un grand tas, s'asseyait dessus et disait : "Porte-moi jusqu'au village". Et le tas de pierres emportait vers le village celui qui était assis dessus, et l'on avait ces pierres là où l'on voulait. Quand une femme voulait du bois pour le feu, elle se rendait dans la forêt, faisait un fagot, s'asseyait dessus et disait : "Porte-moi jusqu'au village". Le fagot ramenait la femme jusqu'au village et de cette façon elle avait tout à la maison.

Ainsi la première mère du monde instruisit les hommes. Et ainsi les hommes maîtrisèrent le bois, les pierres et la terre. Mais ils ne maîtrisaient pas l'eau. Et lorsque la première mère devint une vieille sorcière méchante, elle voulut faire croire aux hommes qu'elle avait tout créé. Mais les hommes ne la crurent pas. Elle voulut alors les séparer et cela avant la grande fête qui avait lieu en juillet. Cette fête durait jadis trois jours. Pour cette fête, les femmes avaient besoin de beaucoup de bois.

Avant que les autres femmes ne s'en aillent dans la forêt pour ramasser du bois, dont elles avaient besoin pour la fête, la première mère du monde se rendit dans le maquis alentour pour ramasser aussi du bois sec. De ce bois ramassé elle fit un fagot, sur lequel elle s'assit.

– Maintenant, porte-moi jusqu'à la maison, dit-elle.

La charge de bois se mit en mouvement. Après avoir parcouru une certaine distance, la vieille femme laissa échapper un pet sur le fagot [3]. Aussitôt le fagot de bois s'arrêta et dit :

– Tu me déshonores ! Tu empestes l'air autour de moi. Je m'arrête. Je ne te porterai pas plus loin.

– Mais avance donc ! Avance ! dit-elle.

Mais le fagot ne bougea pas. Il cessa aussi de parler. La vieille femme descendit, prit le fagot de bois, le mit sur son dos et le porta à la maison. A partir de cet instant-là, le fagot cessa de ramener les gens chez eux. Désormais, ils furent obligés de porter eux-mêmes le bois sur le dos pour le ramener à leur logis.

Les autres femmes virent la première mère du monde portant le fagot de bois sur son dos et lui demandèrent :

– Pourquoi portes-tu toi-même le fagot de bois ?

– Le bois ne veut plus nous porter. A l'avenir c'est nous qui devrons le porter, répondit-elle.

Alors les femmes et les hommes protestèrent :

– Comment donc ! La vieille ruine tout. A cause d'elle, nous devrons désormais porter tout nous-mêmes.

Il s'en suivit une grande querelle. Et ce fût le premier conflit. Les hommes se disputèrent et se fâchèrent entre eux. Ils ne se parlèrent plus. Il en résulta une grande confusion dans leur langage. Quelque temps après, ils ne comprenaient plus le langage de leurs voisins. Dans la grande maison de la race humaine, les hommes ne se comprenaient plus entre eux. Quand quelqu'un disait : "Nous voulons partir", les autres comprenaient "nous voulons rester". Alors des querelles éclatèrent, semant la discorde. Les hommes devinrent de plus en plus désunis, jusqu'à ce qu'il se trouvât quelques vieux sages qui guidèrent et conseillèrent les hommes suivant les recommandations de la fourmi. C'est ainsi que naquit le pouvoir et se créèrent les premières puissances. Les vieux sages dirigèrent les divers peuples, chacun vers un lieu déterminé. Ils les menèrent vers des contrées incultes et inhabitées. Là, chaque peuple développa sa propre langue.

Ainsi furent créées les sept langues.

II

LA MORT DE LA PREMIERE MERE DU MONDE ET LES GELEES DE JANVIER

Au début, toutes les plantes, les pierres, la terre et l'eau parlaient. Tous les hommes comprenaient le langage des pierres, de la terre, de l'eau, et de tous les animaux. Les hommes avaient entre eux uniquement une langue que tout le monde parlait et comprenait. Mais depuis que la première mère du monde avait laissé échapper un pet sur le fagot de bois toutes les pierres, toutes les plantes, la terre et l'eau cessèrent de parler. Les hommes ne comprenaient plus le langage des animaux et cessèrent eux aussi de se comprendre entre eux.

La première mère du monde provoqua tous les malheurs sur la terre. Elle fit tout le mal et cela se voit encore de nos jours. Tous les aveugles, tous les fous, tous les muets, tous les sourds eurent leurs maux de la première mère du monde qui avait

tout ruiné et divisé. Elle fit tout ce mal parce qu'elle était une sorcière qui voulait tout dominer et qui prenait plaisir à semer le malheur.

Maintenant, je voudrais raconter la fin de cette vieille femme, après qu'elle eût fait régner le malheur sur la terre.

Cette vieille femme avait une pauvre masure [4] au pied du massif de Djurdjura. Là, au pied de la montagne, elle menait paître ses boeufs et ses moutons une fois à la fin du mois de Inayer [5]. La vieille femme, assise au milieu de ses boeufs et de ses moutons, se mit à faire du petit-lait [6] dans une outre en peau de chèvre. Depuis déjà trois jours, la neige tombait ; il fit très froid et un jeune agneau toussa tout près de la vieille femme.

Elle vit l'agneau tousser et se mit à narguer le bon mois Inayer :

– N'aies pas peur. Le bon "âmmi Inayer"[7] est parti, il ne te fera plus de mal.

A peine le mois Inayer eût-il entendu cela qu'il devint furieux et s'en alla dire à Forar [8] :

– Je te prie, âmmi Forar, de me prêter un jour et une nuit ; je veux tuer cette vieille dévergondée, elle m'a injurié et dit que je ne pourrais plus rien lui faire.

– Ne prends pas seulement un jour et une nuit, mais prends sept jours et sept nuits et punis-la, répondit âmmi Forar.

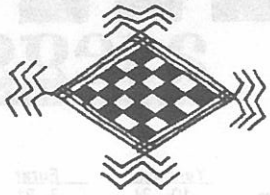
Après que âmmi Inayer eût emprunté les sept jours et les sept nuits de âmmi Forar, il dit à la vieille femme :

– Je ne suis pas encore parti, ma vieille. J'ai encore sept jours et sept nuits, ma pauvre. Si les sept jours et les sept nuits ne suffisent pas, je peux encore emprunter des jours et des nuits de âmmi Forar.

Après cela, il y eût une tempête de neige et de grêle. Il fit si sombre que le soleil disparut et l'on ne pouvait plus distinguer le jour de la nuit. La vieille femme s'assit recroquevillée sur elle-même avec la corde soutenant l'outre de petit-lait. Elle ne pouvait plus bouger tellement elle était engourdie. Les vaches et les boeufs, les brebis et les béliers se tinrent immobiles car ils ne pouvaient plus bouger tellement ils étaient engourdis par le froid.

Après quatre jours et trois nuits, âmmi Inayer avait transformé la vieille femme et toutes ses bêtes en pierre. Et ainsi, on peut encore de nos jours les voir à côté de la masure au pied du massif du Djurdjura.

Frobénius ■



1 – Les contes de Frobénius (1834–1938) présentés ici sont extraits de la Revue *TISURAF*, à laquelle ils sont parvenus de Tizi-Ouzou (Grande Kabylie) d'un traducteur anonyme. Ils ont été traduits à partir de Volksmärchen der Kabylen, band Weisheit, Iéna, Diederichs, 1921. Frobénius ne donne pas les textes en berbère. – in Revue universitaire *TISURAF* n° 7, 1981, *Groupe d'Etudes Berbères*, Publications de l'Université Paris VIII, Centre de Recherche (2 rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis, France).

2 – *Settut* : vieille femme rusée et sournoise, à qui les Berbères attribuent des pouvoirs surnaturels.

3 – C'est le plus grand affront qu'un Kabyle puisse faire à quelqu'un et, de ce fait, très rare à observer.

4 – L'auteur écrit : *"Sie Hatte eine Farm"* ce qui signifie mot à mot : elle avait une ferme ; ce terme est impropre pour désigner les maisons basses, aménagées pour abriter les gens et leurs bêtes, comme c'était le cas partout dans le monde rural en Kabylie.

5 – *Inayer* : janvier.

6 – *Ighi* : petit-lait.

7 – Le terme kabyle *"âmmi"* suivi du prénom de la personne signifie oncle (l'oncle Untel). Il peut aussi désigner une personne avec laquelle on est lié par une parenté assez vague, un familier ou une connaissance. On peut supposer que l'auteur a recueilli ce terme *"âmmi"* qu'il a traduit en allemand par *"Vetter"* qui veut dire cousin, mais aussi parent éloigné.

Il est intéressant de remarquer que le chacal *"uccen"*, qui a la réputation d'adresse et de ruse, est appelé familièrement *"âmmi M'hand"*.

8 – *Forar* : février.

tamesmunt tamettit tadelsant Tilelli

X•Ɛ÷ΘƐ:IX X•Ɛ÷XXΣX X•Λ÷IIΘ•IX

XΣII÷ΪΪΣ

2944

1994

aseggwas iγudan

	Yennayer	Furar	Mars	Yebrii	Mayyu	Yunyu	
Aram	10 24	7 21	7 21	4 18	2 15 29	12 26	Lundi
Arim	11 25	8 22	8 22	5 19	3 16 30	13 27	Mardi
Ahad	12 26	9 23	9 23	6 20	4 17 31	14 28	Mercredi
Amhad	13 27	10 24	10 24	7 21	5 18	1 15 29	Jeudi
Sem	14 28	11 25	11 25	8 22	6 19	2 16 30	Vendredi
Sed	1 15 29	12 26	12 26	9 23	7 20	3 17	Samedi
Acér	2 16 30	13 27	13 27	10 24	8 21	4 18	Dimanche
Aram	3 17 31	14 28	14 28	11 25	9 22	5 19	Lundi
Arim	4 18	1 15	1 15 29	12 26	10 23	6 20	Mardi
Ahad	5 19	2 16	2 16 30	13 27	10 24	7 21	Mercredi
Amhad	6 20	3 17	3 17 31	14 28	11 25	8 22	Jeudi
Sem	7 21	4 18	4 18	1 15 29	12 26	9 23	Vendredi
Sed	8 22	5 19	5 19	2 16 30	13 27	10 24	Samedi
Acer	9 23	6 20	6 20	3 17	1 14 28	11 25	Dimanche

1 - 1	Tiwayin n sidna Ɛissa	14- 3	Tafaska n tessi	9 - 7	Tafaska n tcurma.
11 - 1	Tafaska tayelnawt	1 - 5	Tafaska n twuri	14 - 8	Oued Ddahab.....
12- 1	Id seggwas	21- 5	Tafaska n tyersi	20 - 8	Rev. roi / peuple
12 - 2	Uzum (Ramadan)	23- 5	Tafaska tayelnawt	29 - 8	Tafaska n Lmulud.
28 - 2	Tameyra n ileḏigen	12- 6	1er Muharram	30 -10	Tafaska n tyerza...
3 - 3	Ɛid el ɛarc	19- 6	Tarcurt	6 - 11	Tawada tazizawt..
8 - 3	Ass n tewtemt	7 - 7	Ugensert	18 -11	Tafaska n uzarug.

	Yulyu	Ghuct	Ctanbir	Ktuber	Unbir	Dujanbir	
Aram	11 25	8 22	5 19	3 17 31	14 28	12 26	Lundi
Arim	12 26	9 23	6 20	4 18	1 15 29	13 27	Mardi
Ahad	13 27	10 24	7 21	5 19	2 16 30	14 28	Mercredi
Amhad	14 28	11 25	8 22	6 20	3 17	1 15 29	Jeudi
Sem	1 15 29	12 26	9 23	7 21	4 18	2 16 30	Vendredi
Sed	2 16 30	13 27	10 24	8 22	5 19	3 17 31	Samedi
Acer	3 17 31	14 28	11 25	9 23	6 20	4 18	Dimanche
Aram	4 18	1 15 29	12 26	10 24	7 21	5 19	Lundi
Arim	5 19	2 16 30	13 27	11 25	8 22	6 20	Mardi
Ahad	6 20	3 17 31	14 28	12 26	9 23	7 21	Mercredi
Amhad	7 21	4 18	1 15 29	13 27	10 24	8 22	Jeudi
Sem	8 22	5 19	2 16 30	14 28	11 25	9 23	Vendredi
Sed	9 23	6 20	3 17	1 15 29	12 26	10 24	Samedi
Acer	10 24	7 21	4 18	2 16 30	13 27	11 25	Dimanche

A.S.C.T B.P 69 GOULMIMA ERRACHIDIA

YENNAYER 2944

Par la Rédaction

TAGMAT

Tous les ans, le 12 janvier, on fête le nouvel an amazigh, de Tizi-Ouzou à Béjaïa, de Mâatkas à Aïn El-Hammam, de Tadmaït à El-Kseur, de Tlemcen à... Goulmima, et comme un peu partout dans les régions berbérophones.

Nous sommes en 2944, et ce depuis le 12 janvier... 1994. *"Yennayer"* signifie "le premier du mois" ; ce mot désigne également le mois de janvier. *"Yennayer : fête légale, pourquoi pas ?"* titre le quotidien algérien El Watan du 14 janvier...

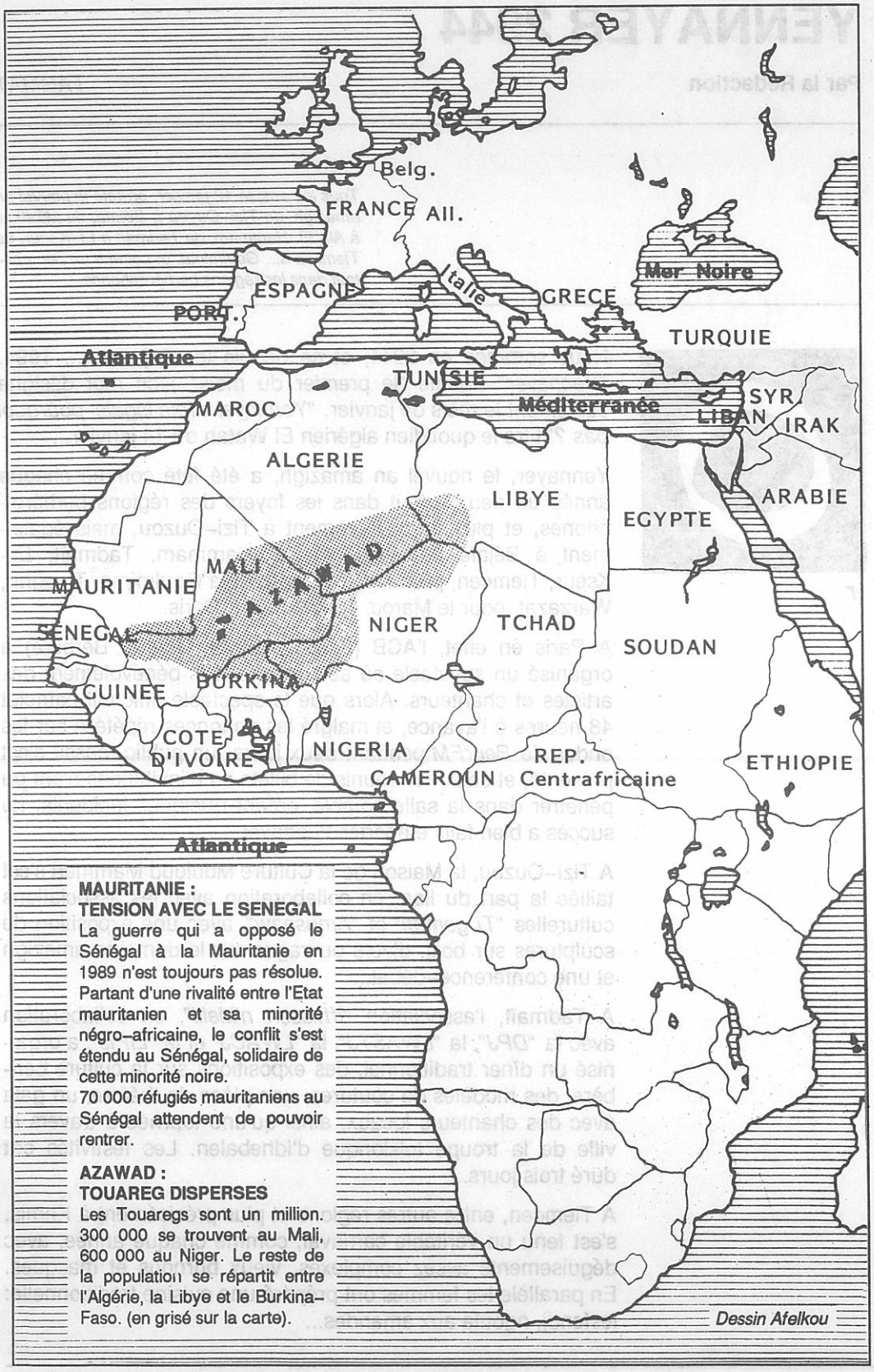
Yennayer, le nouvel an amazigh, a été fêté comme chaque année un peu partout dans les foyers des régions berbérophones, et plus particulièrement à Tizi-Ouzou, mais également à Béjaïa, Mâatkas, Aïn El-Hammam, Tadmaït, El-Kseur, Tlemcen, pour l'Algérie, comme à Goulmima, Tineghir, Warzazat, pour le Maroc, et comme à... Paris.

A Paris en effet, l'ACB (Association de Culture Berbère) a organisé un spectacle où se sont produits bénévolement des artistes et chanteurs. Alors que le spectacle affichait complet 48 heures à l'avance, et malgré les annonces répétées sur les ondes de *BeurFM* pendant deux jours, un public massif s'est présenté, et ceux non munis de billets ou d'invitations n'ont pu pénétrer dans la salle comble, créant quelques incidents. Le succès a bien failli emporter Yennayer...

A Tizi-Ouzou, la Maison de la Culture Mouloud Mammeri s'est taillée la part du lion, en collaboration avec les associations culturelles *"Ti gemmi"* et *"Amusnaw"*, avec une exposition de sculptures sur bois, divers ouvrages sur le domaine amazigh et une conférence-débat...

A Tadmaït, l'association *"Ifflissen n'Melli"*, en collaboration avec la *"DPJ"*, la *"LWASTJ"*, la *"LWACJ"* et la *"LIPIJ"*, a organisé un dîner traditionnel, des expositions sur la culture berbère, des modèles de coutures, une pièce de théâtre, un gala avec des chanteurs locaux, ainsi qu'une tournée à travers la ville de la troupe folklorique d'Idhebalen. Les festivités ont duré trois jours...

A Tlemcen, entre autres régions et plus précisément à Khmis, s'est tenu un véritable carnaval, comme chaque année, avec déguisements assez complexes, vieux burnous et masques. En parallèle les femmes ont préparé une cuisine traditionnelle: lesfendj, ngoula aux amandes...



MAURITANIE : TENSION AVEC LE SENEGAL

La guerre qui a opposé le Sénégal à la Mauritanie en 1989 n'est toujours pas résolue. Partant d'une rivalité entre l'Etat mauritanien et sa minorité négro–africaine, le conflit s'est étendu au Sénégal, solidaire de cette minorité noire.

70 000 réfugiés mauritaniens au Sénégal attendent de pouvoir rentrer.

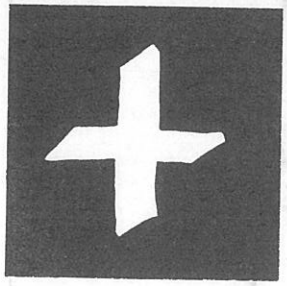
AZAWAD : TOUAREG DISPERSES

Les Touaregs sont un million. 300 000 se trouvent au Mali, 600 000 au Niger. Le reste de la population se répartit entre l'Algérie, la Libye et le Burkina–Faso. (en grisé sur la carte).

TOUAREG
ENTRE LUTTE ET PAIX

Par Le Nouveau Quotidien de Lausanne

Nous reproduisons ici des extraits d'un article de Frédéric Burnand paru dans Le Nouveau Quotidien de Lausanne (janvier 1994) dont la clarté permet à nos lecteurs de se faire une idée générale sur cette lutte pour la survie de nos frères Touaregs.



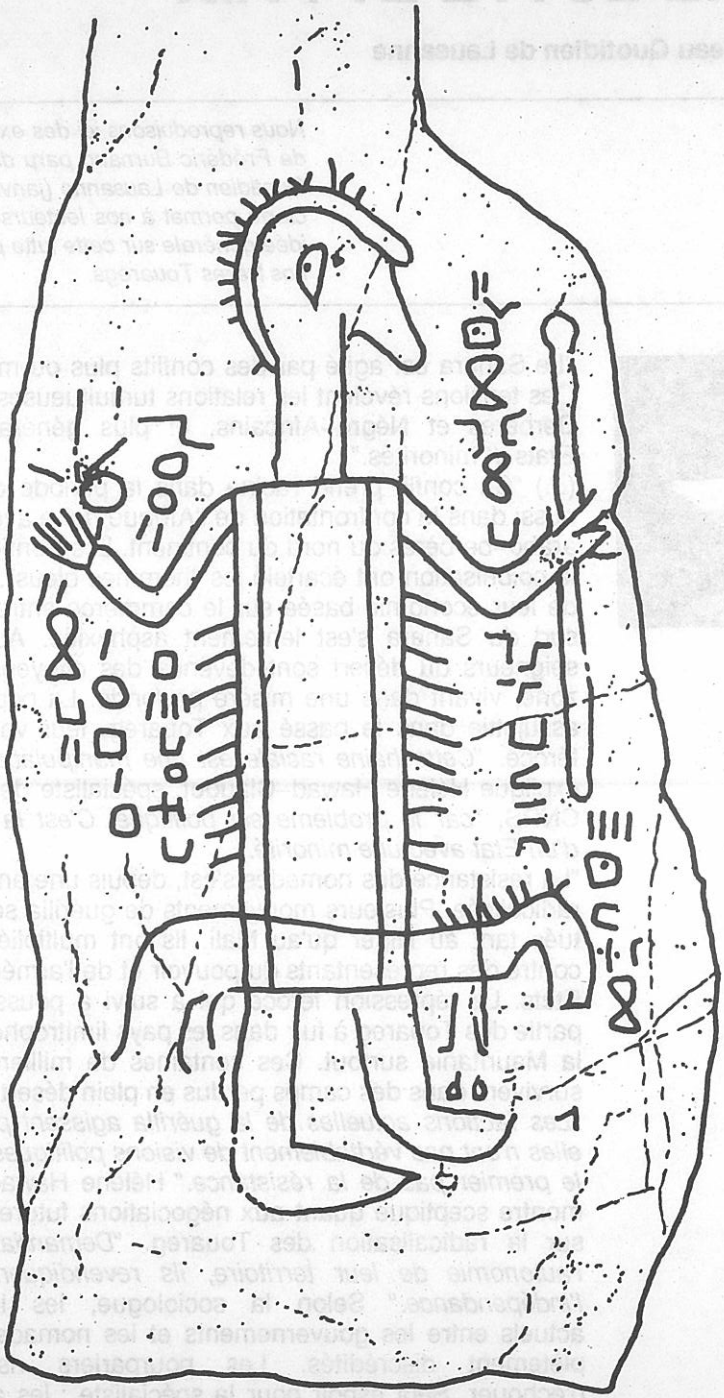
t

"Le Sahara est agité par des conflits plus ou moins virulents. Ces tensions révèlent les relations tumultueuses entre Arabo-Berbères et Négro-Africains, et plus généralement, entre Etats et minorités."

(...) "Ce conflit prend racine dans la période coloniale mais aussi dans la confrontation de l'Afrique noire avec les sociétés arabo-berbères du nord du continent. Les frontières issues de la colonisation ont écartelé les "hommes bleus". La prospérité de leur économie basée sur le commerce entre le nord et le sud du Sahara s'est lentement asphyxiée. Aujourd'hui, les seigneurs du désert sont devenus des citoyens de seconde zone, vivant dans une misère profonde. La population noire, assujettie dans le passé aux Touareg, leur voue une haine féroce. *"Cette haine raciale est une manipulation des Etats"*, explique Hélène Hawad-Claudot, spécialiste des Touareg au CNRS, *"car le problème est politique. C'est la confrontation d'un Etat avec une minorité."*

"La résistance des nomades s'est, depuis une année et demie, radicalisée. Plusieurs mouvements de guérilla se sont constitués tant au Niger qu'au Mali. Ils ont multiplié les attaques contre des représentants du pouvoir et de l'armée de ces deux Etats. La répression féroce qui a suivi a poussé une bonne partie des Touareg à fuir dans les pays limitrophes, l'Algérie et la Mauritanie surtout. Ces centaines de milliers de réfugiés survivent dans des camps perdus en plein désert.

"Les factions actuelles de la guérilla agissent par désespoir, elles n'ont pas véritablement de visions politiques larges. C'est le premier pas de la résistance." Hélène Hawad-Claudot se montre sceptique quant aux négociations futures. Elle insiste sur la radicalisation des Touareg. *"Demandant au départ l'autonomie de leur territoire, ils revendiquent maintenant l'indépendance."* Selon la sociologue, les intermédiaires actuels entre les gouvernements et les nomades sont complètement discrédités. Les pourparlers risquent donc d'échouer. Seul espoir pour la spécialiste : les anciens chefs de l'aristocratie touarègue qui ne se sont pas encore exprimés. Eux seuls, par leur connaissance globale de la société touarègue, peuvent sérieusement négocier." ■



Inscription libyque provenant d'Algérie centrale (régions de Lakhdaria–Palestro).

GENOCIDE DANS L'AZAWAD

Par n'Aït Sgougou

TOUAREG

Nous apprenons que le ministère français des Affaires Etrangères envisage de faire appel à Jean Audibert, ancien ambassadeur de France en Algérie, pour servir de médiateur dans le conflit qui oppose Niamey aux Touareg du Nord depuis plusieurs années. Fin connaisseur de l'Afrique, Jean Audibert a conservé en Algérie des relations dans la hiérarchie militaire et politique, comme d'ailleurs chez les "Hommes Bleus"...

Calligraphie de Hawad.

Le mur de Berlin est tombé, le bloc communiste s'est effondré, les idéologies ne drainent plus les foules, plus personne ne s'illusionne ; et cependant le fanatisme, le racisme continuent de ronger nos entrailles. La rancoeur de tous les marginalisés, génocidés, ethnocidés éclate ici et là. Mais la plus grande des tragédies est celle que vit le peuple touareg, et cela depuis le rattachement de l'Azawad à l'Etat Malien, entre autres. Le drame que vivent aujourd'hui ces populations avait été prévu par les principaux chefs traditionnels de l'époque, cela dès 1958, mais qui en ce temps-là aurait pu écouter ou comprendre ces "êtres venus d'un autre monde" ?

L'illusion de l'indépendance, pour le peuple touareg, continue de ne représenter que sa condamnation à mort. Même le colonialisme français avait laissé à ce peuple du désert la liberté de vivre comme il l'avait fait de tout temps, allant, venant où bon lui semblait, sur la terre à la poursuite des pâturages, riche de sa culture et fier de sa liberté.

En 1960, à l'indépendance du Mali, beaucoup de promesses avaient été faites au peuple de l'Azawad, mais les engagements contractés par les autorités maliennes n'ont jamais été tenus. Bien au contraire une politique d'exclusion et de répression s'est abattue sur les Touareg. Massacres, assassinats, brimades, agressions, soumissions serviles, sont désormais leur lot quotidien. Il y a lieu de se demander aujourd'hui ce que font les grandes puissances ? Que fait la France, qui est en quelque sorte responsable du sort de ces millions d'êtres ? Que font donc tous ces champions des Droits de l'Homme ? Que fait la toute grande Amérique ? Le peuple touareg n'est-il pas constitué d'hommes, de femmes et d'enfants ? On compatit avec les Palestiniens. On se lamente sur les Bosniaques. On pleure ceux qui tombent en Algérie. Mais qui pense aux Touareg ?

Qui se soucie de la sagesse et des traditions que véhiculent ces pasteurs nomades, ce peuple millénaire ? Ce peuple qui ne sait pas ce que tricher veut dire et qui jamais ne se laissera domestiquer, acculé aujourd'hui à mourir les armes à la main; oubliés de tous mais libres jusqu'au dernier souffle...

Un vrai Targui impose les règles de vie et non l'inverse ; il préfère donc mourir que vivre asservi. Les autorités maliennes ont fait des sables du Sahara Central le pays du désespoir, de l'horreur, du carnage, et de l'effroi ; en assassinant purement et simplement les Hommes Bleus, ces derniers hommes libres.

Des révoltes touareg il y en a eu beaucoup, et cela depuis toujours ; mais il faut que tout le monde sache que les Touareg n'ont aucune ambition politique. Ils veulent simplement continuer à vivre comme le faisaient leurs ancêtres, en hommes libres avec leurs troupeaux. Ils veulent être respectés comme ils l'étaient jadis, quand ils étaient encore un peuple uni, celui des seigneurs du désert.

Ils ne veulent être ni Maliens, ni Nigériens, ni Algériens, ni Burkinabés, ni Libyens comme lorsqu'ils étaient des Imouhars. Ils étaient redoutés pour leurs vertus guerrières, qui étaient légendaires. Ils contrôlaient depuis des siècles les grandes caravanes transahariennes ; celle de Bilma d'où l'on ramenait le sel indispensable aux bêtes ; celle de Taouat qui rapportait les dates de l'Adramar ; et celle qui se chargeait des plantes médicinales de l'Adrar.

Ils vivaient en tribus, fortement hiérarchisées, avec leurs nobles guerriers, leurs castes de travail, et eux qui avaient toujours refusé toute forme de colonisation, se retrouvaient du jour au lendemain enfermés dans des frontières arbitraires conçues pour casser les ethnies naturelles, et donner une même nationalité à des tribus qui au cours des siècles n'avaient jamais pu s'entendre et ne cessaient de se battre entre elles. En quittant la région, la France remit le pouvoir aux ethnies soumises, qui avaient pu accéder à l'école, et entre autres aux Bambaras du Mali qui n'étaient autres que leurs anciens serviteurs. En ce qui concerne le Niger, les Touareg eurent à faire face aux mêmes problèmes avec les Changaïs et les Djermas animés d'une haine atavique. Ajoutez à cela les terribles sécheresses de 1973 et de 1985 qui décimèrent les troupeaux et affamèrent les enfants. Il restait alors un seul espoir, l'aide humanitaire, envoyée en grande partie par la France ; mais jamais les Touareg n'en ont vu la couleur : tout était revendu sur les marchés de Bamako et de Niamey. Ce qui provoqua un exode massif des jeunes vers la Libye de Kaddafi qui promettait aide et travail pour tous. Arrivés sur les lieux, la plupart furent embrigadés dans la Légion islamique où ils apprirent le maniement des armes.

Ayant très vite compris qu'on cherchait à les exploiter, à les manipuler, et l'appel du désert se faisant pressant, ils retournèrent massivement chez eux. Et depuis, de promesses en promesses, de révoltes en révoltes, de répressions sanglantes et répressions sanglantes, de barbaries en barbaries, de dénonciations en dénonciations, tout cela sans parler des meurtres, et du viol de femmes et d'enfants... Menacées, les familles survivantes se réfugièrent en Algérie, en Mauritanie, au Maroc, et de nouveau : promesses, trahisons, encadrement, emprisonnements. Et de nouveau maquis, postes militaires attaqués, etc.

Le bleu légendaire qu'ont toujours porté les Touareg s'est transformé en couleur kaki, et depuis ce jour-là la répression s'est faite encore plus forte ; elle devint impitoyable. Les Bambaras avaient désormais un prétexte qui avait son poids, et donnaient libre cours à leur soif de vengeance ; enfin ils pouvaient massacrer, exterminer, balayer de la surface de la terre ce cauchemar qui, de générations en générations, ne cessait de les hanter.

Ne pouvant saisir les rebelles qui connaissaient tous les puits, tous les oueds, toutes les caches, ils exterminèrent tout simplement femmes et enfants, et continuent d'exterminer, cela aux yeux du monde et à six ans de l'an 2000.

Que penser alors de tous ces mots : Démocratie, Droits de l'Homme, Egalité entre les peuples, Droits des peuples à disposer d'eux-mêmes...? Des slogans publicitaires ?

n'Aït Sgougou ♠

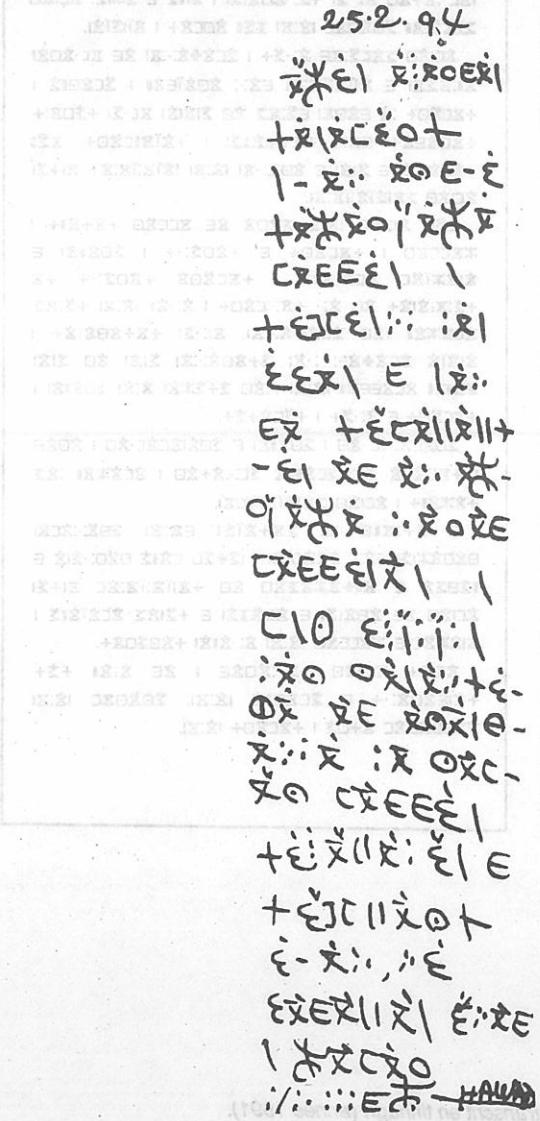
MNS IHGWUGWUN

Bulletin annuel en Tifinagh / Touareg

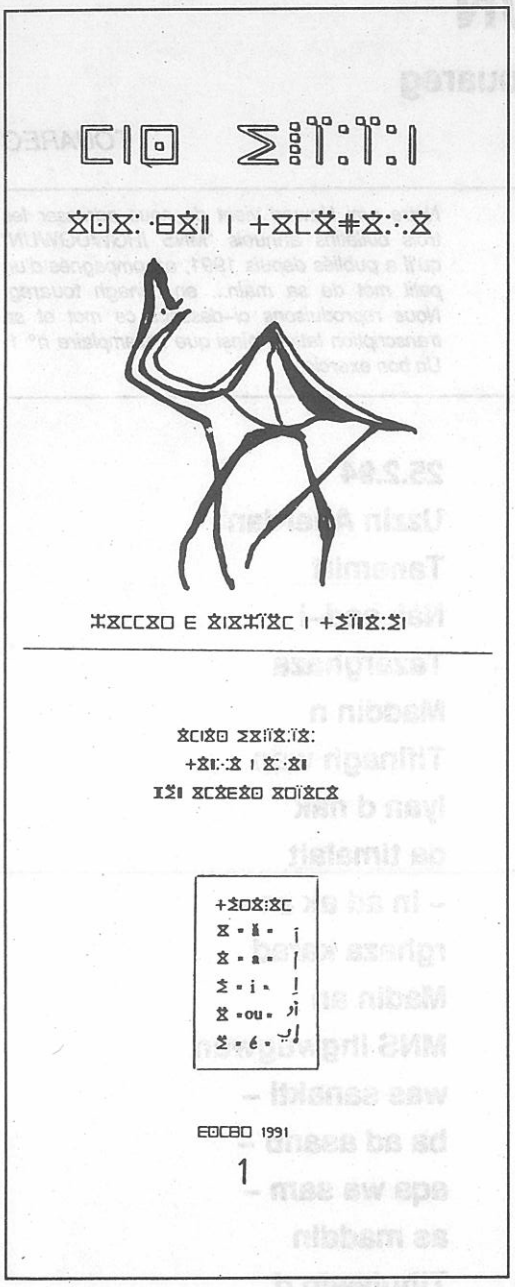
Par Hawad

TOUAREG

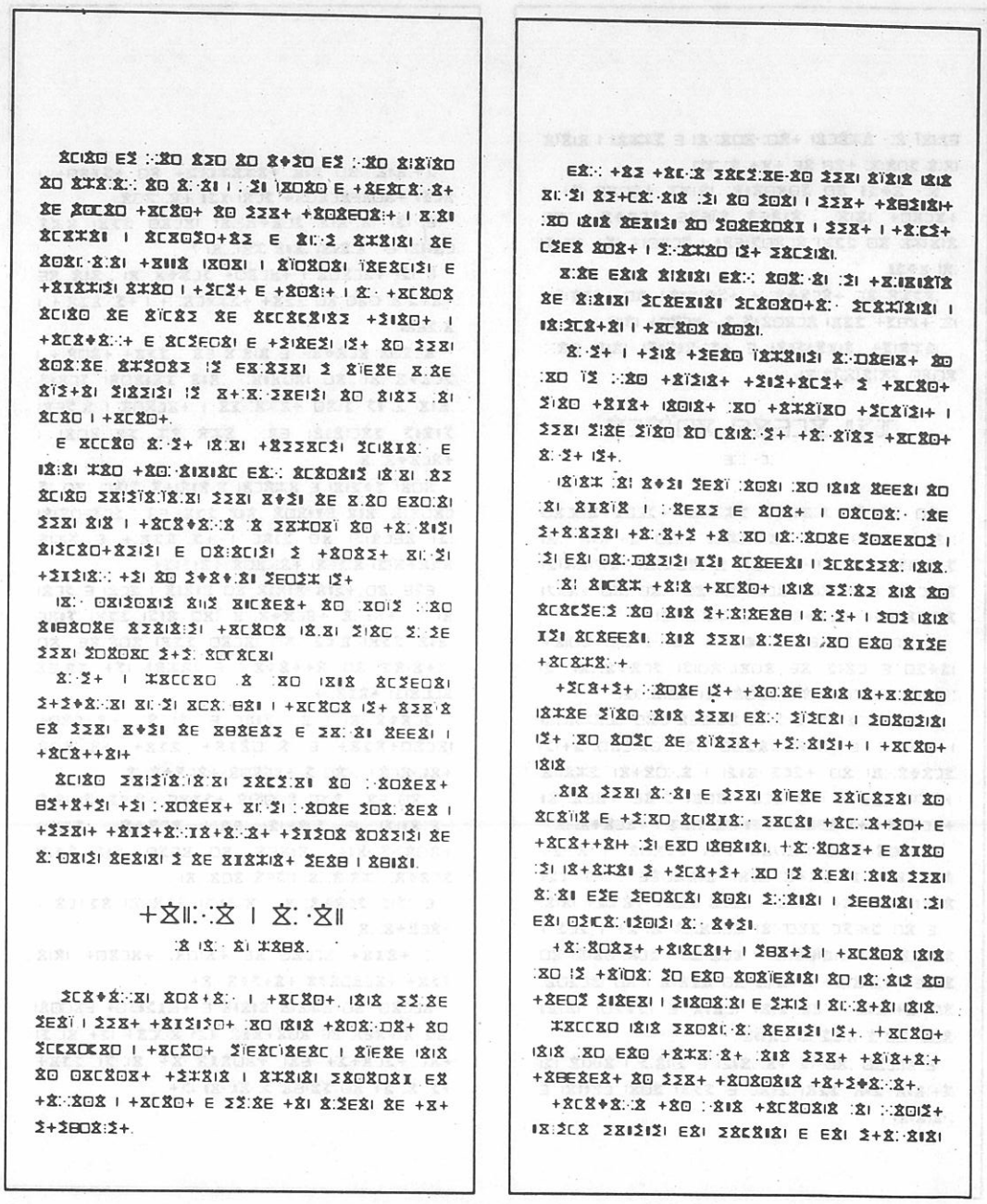
Notre ami Hawad vient de nous adresser les trois bulletins annuels "MNS IHGWUGWUN" qu'il a publiés depuis 1991, accompagnés d'un petit mot de sa main... en tifinagh touareg. Nous reproduisons ci-dessous ce mot et sa transcription latine, ainsi que l'exemplaire n° 1. Un bon exercice !



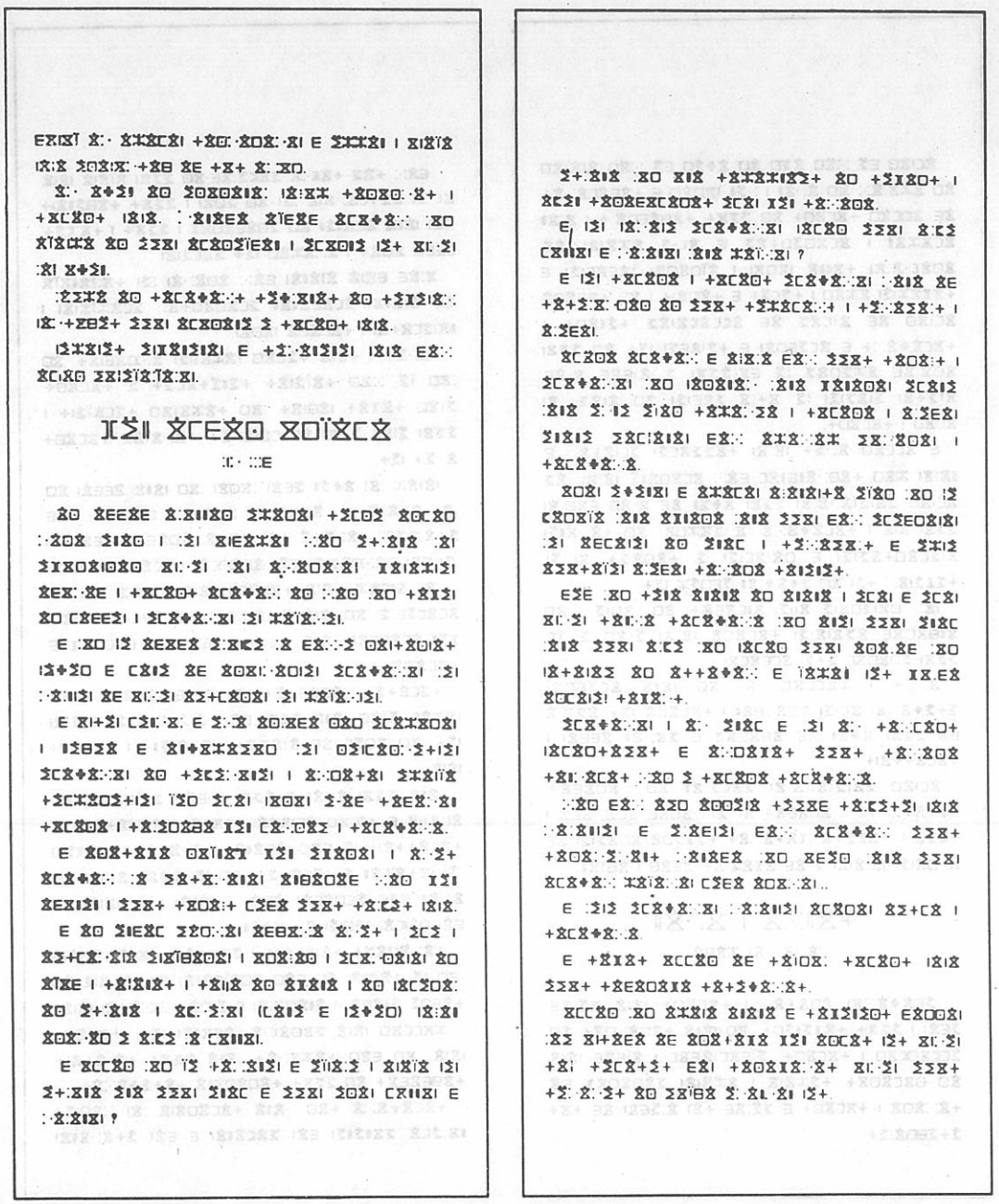
25.2.94
Uzzin Aherdan
Tanemirt
Nak asd–i
Tazarghaza
Maddin n
Tifinagh wan
Iyan d nak
da timalalt
– in ad ak az –
rghaza karad
Madin an
MNS ihgwugwun
was sanakti –
ba ad asanb –
aqa wa sam –
as maddin
Tihulawin d
tiflast
I – ak, ki
Yadalan ikad
N zamar.
Hawad •



Bulletin de Hawad en touareg transcrit en tifinagh (année 1991).



Bulletin de Hawad en touareg transcrit en tifinagh (année 1991).



Bulletin de Hawad en touareg transcrit en tifinagh (année 1991).
Prochain numéro : Bulletin de l'année 1992.

GREVE GENERALE EN KABYLIE

Vue par la presse algérienne

TAGMAT

A propos des marches des 17 et 25 janvier derniers, ce qu'en disent les grands quotidiens algériens... (sources : L'Opinion, El Haq', Alger Républicain, El Watan, Liberté, Le Matin).

A l'appel du MCB (Mouvement Culturel Berbère), la marche du 25 janvier 1994 *"pour la reconnaissance de tamazight comme langue nationale et officielle"*, qui fait suite à celle du 17 janvier 1994, a célébré le quatrième anniversaire de celle du 25 janvier 1990.

APPEL A LA GREVE GENERALE

Dans l'Appel à la grève générale lancé par le MCB, on peut lire : *"Quatre années après, le pouvoir s'obstine à reconduire les pratiques totalitaires exclusivistes de l'algérianité. Le projet de plate-forme de "consensus national" relègue tamazight à un statut muséographique sous scellés, interdisant même sa revendication, voire son usage à terme. (...) Le MCB demeure convaincu que cette noble cause ne peut et ne doit être enfermée dans des stratégies politiciennes ou des conciliabules d'états-majors. L'amazighité, identité, langue et culture, est une réalité concrète millénaire qu'aucune conférence, aucune plate-forme, aucun marchandage, aucune "constante" mystificatrice ne sauraient occulter. (...) Le MCB exige : la reconnaissance constitutionnelle et institutionnelle de l'amazighité dans toutes ses dimensions ; tamazight, langue nationale et officielle ; le respect inconditionnel des libertés démocratiques et des Droits de l'homme ; et dit non à l'exclusion du peuple, non à tout projet de société totalitaire, non à la stratégie du pire."*

TITRES DE LA PRESSE

Ces revendications ont été largement commentées dans la presse algérienne ; voici quelques titres relevés :

– **L'Opinion :** *"La marche fut une incontestable réussite" / "Le plus grand rassemblement" (18 jan. 94) / "Lutter pour tamazight, c'est lutter pour la démocratie" / "La lutte pour tamazight est un devoir national et nul ne doit en tirer une quelconque légitimité" (23 janvier).*

– **Alger Républicain :** *"Grandiose marche hier à Tizi-Ouzou... Environ 200.000 personnes"* (18 janvier).

– **El Watan :** *"Contre le terrorisme, pour l'amazighité : grandioses marches à Tizi-Ouzou et Bejaïa" / "L'espoir existe" / "C'est au pouvoir de s'adapter au peuple"* (26 janvier).

– **Liberté :** *"L'initiative de l'espoir et de la dignité"* (12 janvier) / *"Le combat pour l'amazighité continue"* (19 janvier) / *"Tamazight n'est pas négociable"* (27 janvier).

– **Le Matin :** *"Pour tamazight, les citoyens ont répondu à l'appel : une marche historique"* (26 janvier).

– **Position du FFS :** *"Nous sommes démocrates et nous refusons tout monopole, jusqu'à et y compris la lutte pour tamazight. Et nous ne pouvons qu'applaudir à tout ce qui peut servir la question".* (L'Opinion du 18 janvier). ■

Tizi–Ouzou, le 22/01/1994

DECLARATION

Nous avons vécu pendant plus de trois millénaires en marge de notre histoire. Les invasions se succèdent, se suivent et se ressemblent.
A l'orée du 21e siècle, les systèmes totalitaires disparaissent cédant la place à la DEMOCRATIE.
En ALGERIE, la démocratie est placée sous haute surveillance, menaçant chaque citoyen dans son droit le plus élémentaire, qui est le droit à la vie.
En ALGERIE, la démocratie refuse de reconnaître mon Amazighité.
Considérant ce qui précède,
Considérant qu'aucun pouvoir ne peut bénéficier de la légitimité populaire s'il persiste à ne pas reconnaître l'identité, la langue et la culture que revendique la majorité du peuple,
Considérant que l'amazighité ne se négocie pas mais qu'elle s'impose,
Je déclare qu'aucun groupe, clan ou personne ne saurait m'engager dans les discussions avec la CDN.
Déclare, en conséquence, observer une GREVE DE LA FAIM de deux jours le 25 et le 26 janvier en signe de protestation à la place de l'ex–mairie de Tizi–Ouzou.

IDIR D-AMAZIГ NEГ MMET.

MOKRANE CHEMIM
ANIMATEUR DU MCB

Mouvement Culturel Berbère

M C B

APPEL A LA GREVE GENERALE
25 JANVIER 1994

Le 25 janvier 1990, des centaines de milliers de citoyens et citoyennes ont déferlé dans les rues d'Alger, à l'appel du MCB, pour exiger une fois de plus la reconnaissance de l'Amazighité dans toutes ses dimensions et s'affirmer comme matrice démocratique incontournable qui a su rendre l'espoir à la nation à un moment critique. Quatre années après, le pouvoir s'obstine à reconduire les pratiques totalitaires exclusivistes de l'algérianité. Le projet de plate-forme de *"consensus national"* relègue Tamazight à un statut muséographique sous-scellés, interdisant même sa revendication voire son usage, à terme. Cette provocation du pouvoir, relayée par ses supplétifs, vise à transposer les terrains d'affrontement entre les différents clans d'un régime en mal de légitimité vers le champ identitaire *dont le théâtre serait la Kabylie.*

Le MCB a, de tout temps, été la force dynamisante de la lutte Amazigh et démocratique, et reste solidaire de toute initiative allant dans ce sens. Le MCB demeure convaincu que cette noble cause ne peut et ne doit être enfermée dans des stratégies politiciennes ou des conciliabules d'état-majors.

L'Amazighité, identité, langue et culture, est une réalité concrète millénaire qu'aucune conférence, aucune plate-forme, aucun marchandage, aucune "constante" mystificatrice ne sauraient occulter. Devant la menace de déflagration qui pèse sur notre pays, le MCB, fidèle à ses traditions de lutte et à ses principes démocratiques, ne saurait rester impassible.

Le MCB, qui ne peut admettre que l'anniversaire de la grandiose marche du 25 janvier 1990 consacre la négation de l'Amazighité, *appelle la population à observer une grève générale le 25 janvier 1994 pour :*

exiger :

- La reconnaissance constitutionnelle de l'Amazighité dans toutes ses dimensions ;
- Tamazight langue nationale officielle ;
- Le respect inconditionnel des libertés démocratiques et des droits de l'Homme ;

et dire :

- Non à l'exclusion du peuple ;
- Non à tout projet de société totalitaire ;
- Non à la stratégie du pire.

PAS D'ALGERIE SANS TAMAZIGHT

MCB (commissions nationales issues du 2ème séminaire)

Ifri, le 18.01.1994

"Celui qui aime la langue tamazight doit savoir l'écrire" : banderolle de l'Association socioculturelle TILELLI affichée à Goulmima (Maroc), avenue Hassan II, le 11 mars 1994. *Photo Louzi.*

Enseigne à Tizi–Ouzou (Algérie) *Photo Utanit.*

LA QUESTION AMAZIGH EN ALGERIE

Par Mouloud LOUNAOUCI

Cette étude, due à la plume du Docteur Lounaouci, notre correspondant à Tizi-Ouzou, démonte avec précision les mécanismes mis en oeuvre par les pouvoirs totalitaires pour réduire les différences culturelles qui sont au contraire reconnues, par les pouvoirs démocratiques, comme une richesse et un facteur de dynamisme...
Nous sommes heureux de la publier en exclusivité.

b

Voilà une fin de siècle qui vient de remettre en question toutes les vues unicistes de l'Etat-Nation. De nombreux conflits ont vu le jour, de nombreux autres couvent. Tous ont en commun un facteur essentiel, la crise identitaire, même si elle reste le plus souvent inavouée. On invoque alors des crises politique, économique, sociale, morale... La quête identitaire devient presque honteuse, tant est grande l'auto-culpabilité, résultat de siècles de pression et de discours hégémonistes.

Que sera le XXIe siècle ? Peut-être sera-t-il le siècle des populations dites "minoritaires". Celui de la réidentification des peuples jusque là muselés ; celui de la désaliénation, de la liberté d'être.

Dans ce combat long et difficile, deux écueils doivent être évités : celui de l'uniformisation et celui de l'effritement. La voie n'est donc décidément pas très large.

DEFINITION DE L'IDENTITE

Larousse définit l'identité comme *"la conformité au modèle du groupe"*. Elle doit pour cela refléter les faits culturels de base (institutions) qui sont les facteurs de cohésion sociale et qui sont donc *"l'essence de la personnalité"*. Cette dernière va s'extérioriser par des facteurs culturels tel que le folklore, le conte...

Ainsi donc, la culture est le véritable support identitaire. La réidentification passe alors par la récupération de la culture qui demeure l'outil privilégié de désaliénation et qui met fin à la *"mentalité de l'esclave qui fabrique ses propres chaînes"*.

DEFINITION DE LA CULTURE

De multiples définitions de la culture ont été proposées. Nous optons pour notre part pour celle qui la définit comme ensemble de faits civilisationnels propres à une communauté. C'est un capital de connaissances et expériences inconsciemment transmises à travers les siècles. Enfin c'est la conscience d'être au monde présent.

Cette définition a le mérite de préciser le concept de *"culture indentitaire"* qui reste le passage obligé vers la culture universelle. Ce concept implique le refus de toute vision passéiste, la nécessité d'actualiser la culture et la création d'une *"culture utile"* seule capable d'avoir un impact positif sur la société.

Le danger est de se réfugier dans un passé révolu, qui ferait du citoyen un rêveur inactif fuyant les responsabilités du présent.

LA DIFFUSION DE LA CULTURE

C'est l'arme de *"repersonnalisation"*. Pour cela, il faut éviter de se placer dans une position défensive basée sur la justification. Au contraire, le courage et l'offensive sont les qualités requises. Courage, parce qu'il faut parfois lutter contre des traditions néfastes ou qui n'ont plus de fonction sociale. Offensive, parce qu'il faut lutter contre *"l'inculture qui vient combler les vides laissés par la culture."*

Voilà, une vision d'une culture dynamique qui prend en charge ses propres transformations, une autre manière de définir l'évolution.

Assumer sa *"culture nationale"* sainement c'est savoir créer une symbiose entre la *"culture traditionnelle"*, ensemble de spécificités, et la *"culture moderne"* qui prend en charge les données du présent. Ainsi, faut-il faire un savant dosage de faits prenant racines dans les profondeurs de l'histoire et de valeurs qui dépassent les frontières et qui appartiennent au patrimoine commun de l'humanité. Ce dosage consiste à éviter le danger que sont les deux extrêmes, l'exotisme et l'ethnocentrisme. La revendication de ses spécificités permet de mieux s'identifier au groupe présentant la même culture.

LA QUESTION LINGUISTIQUE

La question linguistique a une importance capitale car elle est le signe extérieur d'identité le plus explicite. La cohésion sociale n'est en fait totale que lorsque le peuple maîtrise ses outils communs de communication que sont ses langues fonctionnelles.

Ceci est si vrai que les pouvoirs étatiques, oppressants par essence, limitent ou interdisent l'usage de toute langue qui n'est pas officielle, entretenant ainsi l'incommunicabilité entre les citoyens.

La récupération des langues est donc essentielle mais il faut éviter toute précipitation car une mauvaise maîtrise aboutirait à la création d'un *"sous-produit culturel"* ou à une langue ésotérique sans fonction sociale réelle.

Toute politique linguistique doit être réfléchie et planifiée. L'institution *"avant-gardiste"* dans la bataille de la récupération est l'université. Il appartient donc aux enseignants et aux étudiants d'être les fantassins de première ligne.

Pour cela, il faut mener une vaste campagne d'alphabétisation dans les langues maternelles, sans quoi la production culturelle ne peut prendre d'essor. La formation de formateurs se pose alors comme la priorité des priorités. Encourager, intensifier l'alphabétisation est la voie la plus rapide pour promouvoir et développer la culture. Cette campagne d'alphabétisation ne doit toutefois pas être *"un apprentissage mécanique"*. Elle doit véhiculer le *"savoir culturel"*.

Le passage à l'écrit est obligatoire car la mémoire est fugace et non fiable. En aucun cas, la mémoire d'un peuple ne peut faire office de bibliothèque.

On dit souvent qu'un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle, mais il ne s'agit en fait que d'une bibliothèque de *"faits divers"*.

La culture ne devient véritablement efficiente que lorsqu'elle est écrite, c'est-à-dire enseignée.

LA RECUPERATION DE LA CULTURE ET SES TRANSFORMATIONS

La récupération des spécificités doit s'accompagner d'ouverture sur le monde. D'autres cultures viendront alors faire pression pour aboutir à des transformations dans le temps et l'espace par le processus dit *"d'acculturation"*. Ainsi fait-on fi de toute approche nostalgique et passéiste. La continuité historique n'est saisie que pour mieux préparer l'avenir.

Le passé ne doit pas être un lieu de refuge, ni d'alibi à la paresse. Réflexion, raison mais également action doivent prendre le pas sur les réactions affectives, naturelles mais subjectives. Dans cette récupération culturelle, il ne faut pas prendre en charge ses aspects négatifs qui ont des effets pervers ou qui sont incompatibles avec le présent. Il faut donc assumer une réhabilitation dans ce que la culture a de plus positif, seule issue de désaliénation.

Pour cela, il faut commencer par la récupération des langues fonctionnelles qui sont les supports de la pensée et de l'acquisition des connaissances, dans le sens où la langue naturelle est la seule à avoir des vertus communicatives.

Réapprendre à se connaître permet d'entrer dans le concert de la culture universelle sans que cette dernière ne soit *"impérialiste"*. Faire l'impasse sur cette récupération culturelle, c'est permettre aux cultures étrangères de nous aliéner et de nous rendre prisonniers d'elles.

Le stade ultime de l'aliénation est l'auto-dévalorisation, qui peut aller jusqu'à la haine de soi. *"Je vais aller dans un pays où je ne trouverai pas un seul compatriote"*, entend-on souvent dire. Une fois décodé, le message est on ne peut plus clair. C'est véritablement le rejet de l'image que lui renvoie son propre miroir.

Cette dépersonnalisation est le résultat d'un long processus de déculturation programmé et planifié par les tenants du pouvoir. L'élite intellectuelle, censée être le guide, a souvent joué le rôle d'arrière-garde. Pour beaucoup, les *"penseurs"* sont de véritables mercenaires au service des gouvernants du moment.

La nouvelle culture acquise (celle du pouvoir) va transformer progressivement les populations en un public passif et sans âme. Sans légitimité aucune, cette nouvelle culture va rapidement devenir *"déracinante et paralysante"*. Le citoyen se complait alors dans sa position d'aliéné pour devenir à terme *"un militant actif de sa propre aliénation"*. Cette déculturation va donner naissance à une *"culture dégradée"*, débris d'une *"culture infantilisée"*. La conséquence directe est la régression et l'inversion de l'échelle des valeurs. Immobilisme, passivité, absence de revendication et de contestation caractérisent un tel public.

CULTURE ET POUVOIR

Tout pouvoir centralisateur tend à annihiler toute culture qui n'est pas sous son contrôle. La *"culture jacobine"* a pour but l'uniformisation du peuple, pour mieux l'inscrire dans un cadre officiel.

Pour instaurer cette culture officielle, donc artificielle, de nombreux stratagèmes seront utilisés, notamment :

1°/ Falsification de l'histoire ;

2°/ Minorisation de la culture et de la langue qui deviennent folklore et dialecte.

La prise en charge de la culture authentique sera rejetée à des temps toujours à venir, laissant ainsi à la culture officielle la possibilité de combler les vides. Ainsi le peuple s'installe progressivement dans une schizophrénie, écartelé qu'il est entre, d'une part, une culture officielle, imposée, et, d'autre part, une culture effective, héritage historique.

Cette culture du pouvoir, loin d'être un véhicule du savoir, est un outil d'embri-

gadement et de perversion. Son impact est d'autant plus important que tous les moyens de propagation lui sont octroyés (télé, radio, journaux, établissements culturels, système éducatif...)

La culture authentique devient alors clandestine ou dans le meilleur des cas en liberté surveillée. Le plus souvent délictuelle, parfois tolérée, elle est de fait prisonnière du système.

Mais, pour assurer sa pérennité, le pouvoir maintient quelques débris de la culture du peuple qui serviront de soupapes de sécurité ; l'interdiction totale pouvant entraîner une réaction violente et remettre en question sa propre existence.

Dans les faits, toute tentative d'imposer une culture extérieure est vouée à l'échec. Toute greffe d'un organe incompatible entraîne un rejet dont la brutalité peut entraîner de graves séquelles. Aussi, un pouvoir soucieux de paix et de stabilité doit s'atteler à lever les équivoques et les ambiguïtés, comme il doit supprimer les contradictions, non en les étouffant mais en leur permettant de s'exprimer.

Ce n'est le plus souvent pas le cas. Pour se maintenir, le pouvoir exacerbe ces contradictions et met au point des stratagèmes d'oppression et de déculturation. Ses réactions vont s'affermir progressivement :

1°/ Interdiction de la pratique de la culture non officielle dans les institutions publiques (écoles, palais de justice, etc.) ;

2°/ Matraquage cérébral par le biais du système éducatif et des mass-media ;

3°/ Mise en place de véritables plans d'embrigadement scientifiquement élaborés pour former des militants actifs de la culture officielle (associations de jeunes, prêches, séminaires, etc.) ;

4°/ Folklorisation de la culture ; ainsi minorée, elle est définie négativement comme la culture de la plèbe, et de ce fait utilisée comme instrument de déculturation ;

5°/ Exacerbation des régionalismes ; le pouvoir présente la diversité comme un danger à l'unité nationale, faisant sienne la maxime *"diviser pour régner"* ;

6°/ Enfermement de la culture dans des documents concoctés dans les sphères politiques les plus hautes (chartes culturelles, réécriture de l'histoire, etc.) ;

7°/ Actions politiques d'envergure mobilisant des moyens humains et matériels importants (Révolution culturelle, etc.) ;

8°/ Enfin, la répression parfois féroce qui met à nu les véritables desseins du pouvoir (Avril 1980 à Tizi-Ouzou, Place Tien-an'men en Chine, etc.).

Face à l'inconscience du pouvoir, le peuple se donne des moyens de défense, dont l'importance est souvent fonction du niveau de répression de la culture authentique :

1°/ Rejet spontané, inconscient et épidermique de la culture du pouvoir ;

2°/ Usage ostentatoire des signes extérieurs de l'identité :

- port d'effets vestimentaires traditionnels;
- usage de la *"langue tolérée"* même dans les grands centres urbains où elle n'est pas forcément comprise par tout le monde ;
- enseignes commerciales dans un alphabet qui n'est pas celui des institutions.

3°/ Facteurs de résistance culturelle par la littérature, la chanson et le sport ;

4°/ Utilisation de la langue de l'oppresseur pour recouvrer ses culture et identité;

5°/ Réactions politiques radicales après constat d'échec des autres moyens de lutte.

CULTURE ET ECONOMIE

La raison officielle invoquée par le pouvoir pour justifier le refus de la prise en charge de la culture authentique est le plus souvent l'économie qui passe pour être prioritaire.

Cette justification est certainement fallacieuse car la culture est l'outil de développement par excellence. Un peuple à qui on nie l'identité refuse par réaction de se reconnaître dans l'Etat qu'il assimile au pouvoir qui l'opprime. La fibre patriotique nécessaire à l'effort d'édification de la nation est de ce fait inexistante. Le citoyen dispensera dès lors les efforts qui vont strictement dans le sens d'un gain individuel. Plus encore, il cherchera par revanche à dilapider les biens de l'Etat qui l'a spolié de son identité.

CONCLUSION

La culture est un instrument de désaliénation, de formation, de développement et de divertissement. En aucun cas elle ne doit être vécue comme une corvée nécessaire.

Mouloud Lounaouci •

BIBLIOGRAPHIE RELATIVE A L'ARTICLE DE MOULOUD LOUNAOUCI

– *"Histoire de l'Afrique du Nord"*, par Charles-André JULIEN, Ed. SMED, Alger 1975, 2 tomes.

– *"Les Berbères, mémoire et identité"*, par Gabriel CAMPS, Ed. Errance, Paris 1987.

– *"Histoire de l'Afrique"*, par R. et M. CORNEVIN, Ed. Payot, Paris 1964.

– *"L'Algérie médiévale"*, par Mahfoud KEDDACHE, Ed. SNED, Alger 1982.

– *"Histoire de l'Algérie contemporaine"*, par Ch.-Robert AGERON, Ed. PUF, Vendôme 1977.

– *"Le Mouvement National Algérien"*, par Claude COLLOT et Jean-Robert HENRY, Ed. OPH, Alger 1978.

– *"Le Mouvement révolutionnaire en Algérie"*, par Ahmed MAHSAS, Ed. L'Harmattan, Paris 1979.

– *"Les origines du 1er Novembre 1954"*, par Benyoucef BEN KHEDDA, Ed. Dakab, Alger 1989.

– *"L'étoile Nord-Africaine et le mouvement national algérien"*, par le Centre Culturel Algérien, Ed. CCA, Cahors 1988.

– *"Les Berbères dans l'Histoire"*, par Mouloud GAID, Ed. Mimouni, Alger 1990 (3 tomes).

– *"Mémoires d'un Combattant"*, par Hocine AIT-AHMED, Ed. Bouchène, Alger 1990.

– *"Constantes et mutations dans l'affirmation identitaire berbère (Kabylie)"*, par Salem CHAKER, in BADUEL, P.R. (sous la direction de), "Berbères, une identité en construction", Ed. Edisud, Cahors 1987.

– *"Un conflit à plusieurs faces"*, par A. OUERDANE, voir BADUEL, P.R.

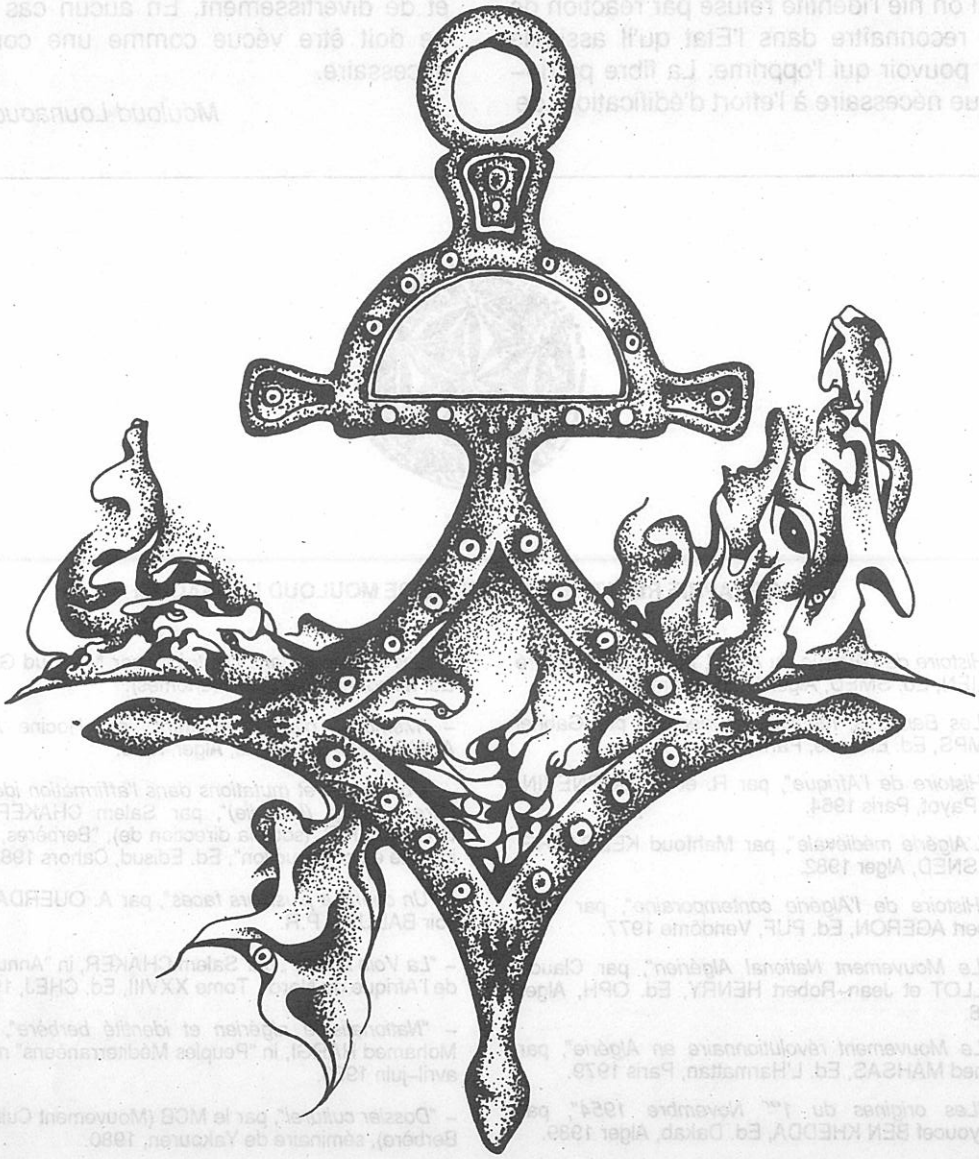
– *"La Voie étroite"*, par Salem CHAKER, in "Annuaire de l'Afrique du Nord", Tome XXVIII, Ed. CHEJ, 1989.

– *"Nationalisme algérien et identité berbère"*, par Mohamed HARGI, in "Peuples Méditerranéens" n°11, avril-juin 1980.

– *"Dossier culturel"*, par le MCB (Mouvement Culturel Berbère), séminaire de Yakouren, 1980.

– *"Rapport de synthèse du 2e séminaire"*, par le MCB, Tizi-Ouzou, 1989.

USSAN



Dessin extrait de la Revue amazigh libyenne clandestine USSAN.

CULTURES NOVATRICES, CULTURES CREATRICES...

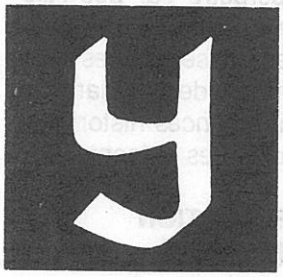
Par Lahcen ASSAD

OUDAYIN IMAZIGHEN

Ils ont chassé les uns,
Ils ont chassé les autres,
Et nous-mêmes à présent...
Jusqu'au jour où le Soleil
Refusera de se lever sur le Désert !

Il n'est pas nécessaire de rappeler les raisons de l'exil des Juifs marocains à partir des années Soixante ; pour ceux d'entre nous qui font semblant de les ignorer, eux les connaissent... Mais leur malheur ne risque-t-il pas de devenir le nôtre ? Nous livrons ici quelques réflexions qui, bien qu'anciennes de dix ans déjà, nous expliquent courageusement pourquoi.

A QUI PROFITE LE CRIME ?



Le débat sur l'opportunité ou, mieux, la nécessité de la participation des Juifs marocains aux instances représentatives existantes dure déjà depuis plus d'un an.[1] En effet, l'article paru dans le *Message* n° 33 du 11 avril 1984 a été rédigé et diffusé dans des cercles restreints dès la fin du mois de mars 1983. Ces précisions sont destinées aux lecteurs qui, à l'exemple de M. Jacques Waiche, ont cru utile et suffisant de n'évoquer, à propos de la question juive au Maroc, que des arguments juridiques à l'appui de leurs points de vue, lesquels, condensés, pourraient être exprimés ainsi :

"Les textes organiques et réglementaires prévoient la représentation directe et indirecte de tous les citoyens intéressés par la chose publique, sans entraves ni discrimination confessionnelles ou autres ; la voie demeurant libre pour tout postulant, pourquoi s'inquiéter de l'absence de l'élément juif (et féminin !) dans nos assemblées ? Pourquoi refuser de n'y voir après tout qu'une simple affaire de tempérament individuel ?"

La sincérité et la bonne foi de ces lecteurs et de M. Jacques Waiche ne font aucun doute dans notre esprit. Cependant nous aimerions les inviter, s'ils y consentent, à prendre note des conclusions de l'enquête personnelle que nous avions menée tout le long de ces treize mois. Les voici : les adeptes de ce juridisme, une infime minorité qui se prétend experte et influente, se caractérisent tous par la plus sournoise et parfois la plus haineuse mauvaise foi. Fourvoyés par leurs arguties de spécialistes bornés, ils versent fatalement dans la plus absolue négativité. Du reste la vanité de leur juridisme étriqué ne tarde pas à éclater dès lors qu'on les éloigne des abstractions pour ramener les discussions sur le terrain des

faits. Si l'on se hasarde à rappeler certains évènements précis pour circonscrire certaines responsabilités dans l'exil et la dispersion de la forte et vivante minorité juive marocaine, le masque de ces pseudo-jurisconsultes tombe immanquablement ; alors les faces hideuses de ces inquisiteurs dévoilent leur triste réalité d'adeptes du lucre et de la violence, nourris subrepticement et trop grassement par le malheur de leurs compatriotes, auxquels ils ont raflé les fruits d'un long et patient labeur de plusieurs générations. Pour peu que l'on persiste à les traquer dans leurs derniers retranchements "juridiques", les versets du Livre jaillissent à la rescousse, dans un délire révélateur. Et le juridisme apparaît lui aussi pour ce qu'il est : l'alibi dérisoire d'inconscients malades ou torturés, en proie à l'anxiété la plus aigüe.

MONOCULTURE OU POLYCULTURE ?

Cela dit, tournons-nous vers l'avenir, vers l'effort et précisons en martelant nos mots que ce dont il s'agit ici, à notre avis, ne se rapporte nullement à une quelconque inégalité individuelle à corriger, ni à une sorte de privilège politique à instituer au profit d'une minorité déterminée ou d'une ethnie et qui risquerait de s'avérer pernicieux pour l'ensemble du corps social. C'est essentiellement en termes de Culture à sauvegarder que ce débat devrait retenir notre intérêt et susciter notre réflexion.

En effet, si tout le monde reconnaît que notre pays est le creuset d'une culture originale et magnifique, seuls ces faillis délirants persistent à vouloir en ignorer les composantes dans toute leur diversité, courants nourriciers toujours vivants, toujours agissants, identifiables aisément. Il s'avère ainsi vital pour notre patrie qu'aucun de ces courants ne tarisse, car un éventuel tarissement représenterait un risque majeur d'étiolement, d'anémie, mortels pour l'ensemble de cette culture.

UNE CULTURE EN VOIE DE DISPARITION

Or, quel constat sommes-nous amenés à dresser lorsque nous examinons la monographie d'une famille juive de la période 1960-1980 ? Les jeunes gens se dispersent aux quatre coins du monde - non de gaîté de coeur, certes - à la recherche d'un indispensable emploi. Et les adultes s'aperçoivent qu'ils vieillissent dans la solitude ! L'issue est fatale : bientôt leurs coutumes, leurs traditions, parties intégrantes de la personnalité marocaine, ne seront plus que souvenirs enfouis dans des bibliothèques. Un pareil crime a déjà été perpétré par des Allemands ; eux et nous, n'avons pas encore cessé d'en subir les conséquences. Mais le plus important ne réside pas dans ces drames et ces réminiscences historiques. Venons-en aux problèmes présents.

L'ACCELERATION DE L'HISTOIRE

Nous affrontons des crises spirituelles et morales et nous avons à effectuer des choix de modèles économiques pour notre développement d'une manière urgente, saine. En ce qui concerne les crises, M. Edgar Faure nous apprend, dans sa communication à l'Académie du Royaume du Maroc en sa session de novembre 1981, qu'elles sont engendrées par l'augmentation accélérée des connaissances scientifiques et des réalisations technologiques. Il n'y a pas lieu dans ce cas d'accuser le coeur humain de défaillances ou la flamme religieuse de faiblesses. Quant aux relations entre la culture et l'économie, le grand humaniste Pierre-Henri Chombart de Lauwe nous en fournit une ample information dans un article paru dans *Le Monde Diplomatique.*[2]

CRISE MATERIELLE, CRISE CULTURELLE : QUEL RAPPORT ?

Pour P.-H. Chombart de Lauwe, l'échec des modèles de développement proposés aux différents pays, déjà industrialisés ou non, réside en grande partie dans la faiblesse de leurs cultures, qui n'ont pas su s'enrichir mutuellement pour créer de nouveaux systèmes de valeurs en harmonie avec leurs cadres changeants. Il note que :

"La crise matérielle cache une crise culturelle de la conception du monde, en fonction de laquelle s'opèrent les choix économiques et politiques".

En clair, une telle affirmation signifie que les crises économiques sont des conséquences et non des causes des crises spirituelles et morales. Plus prosaïquement, ce n'est pas l'argent qui pourrit l'esprit et le coeur, c'est le faible intellect qui transforme l'argent en panacée, en fin dernière. S'adressant aux élites gardiennes des cultures, l'auteur les avertit que les crises culturelles sont toujours imputables à la faiblesse, à l'égoïsme et à l'aveuglement des hiérarchies, non aux peuples, et il ajoute :

"La clé du développement n'est pas seulement technique et économique, elle est culturelle."

On comprendra mieux alors pourquoi certains pays du Tiers-Monde arrivent très difficilement, malgré leurs réelles potentialités, à draîner les concours et les capitaux suffisants ; c'est que leurs cultures figées, mutilées ou rétrogrades, ne créent rien et se contentent de verser dans un narcissisme puéril. Privées d'une ou plusieurs des sources qui les irriguaient, elles n'innovent plus, ou pas assez, et n'inspirent par conséquent ni confiance, ni intérêt. Cette vérité, P.-H. Chombart de Lauwe l'illustre par le pays le plus représentatif : le Japon.

L'EXEMPLE DU JAPON

"L'exemple du Japon nous interpelle. Longtemps considéré comme un pays copieur, il a montré ses capacités de création technique. Tandis qu'il développait une industrie ultra-moderne, il a conservé jalousement son identité culturelle. Il a utilisé habilement les transferts de technologie, tout en limitant son adhésion aux modèles culturels que les pays dominants tentaient de lui imposer."

L'auteur, par la lumineuse conclusion ci-après, rejoindra nos propres préoccupations. C'est pourquoi nous lui accorderons notre totale adhésion :

"Le respect de l'identité culturelle de chaque pays, de chaque groupe ou de chaque région, est une nécessité pour éviter les régressions économiques."

A présent, le thème véritable de la question juive au Maroc a été précisé, ses déviations dénoncées sans fard et ses perspectives nettement tracées. Le débat devrait désormais s'instaurer dans la clarté et la sérénité. S'il se maintient dans un tel cadre et s'il arrive à préserver un tel climat, nul doute qu'il finira par déboucher rapidement vers la voie des réalisations concrètes et constructives.[3]

Lahcen Assad ■

1 – Ce texte a été écrit en mai 1984.
2 – Mars 1984.
3 – S. M. le Roi Hassan II oeuvre en ce sens. Mais est-il compris ? (NDLR)

L'institut du Monde Arabe publie du tifinagh...

Ici écriture tifinagh "Saïda" sur la "Main" de Farid Belkahia, 1980 – in Revue "Qantara" n° 10, janvier 1994.
Exposition Belkahia à l'IMA annoncée du 6 avril au 28 août prochain.

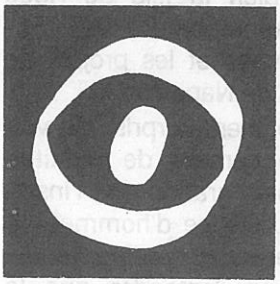
© IMA. PHOTO PH. MAILLARD

PAS DE BERBERES A L'INSTITUT !

Un texte de Robert Jaulin

Pas de Berbères à l'Institut...
... du Monde Arabe à Paris, s'entend. Est-ce à dire que les pays du Maghreb ne font plus partie du "Monde Arabe" ?
L'ethnologue renommé Robert Jaulin [1] mène l'enquête... au fil d'une étude inédite intitulée "ARABE / BERBERE / ISLAM".

LES BERBERES : DES ARABES DE FICTION ?



S

Si l'Islam utilise l'expulsion arabe de lui-même, au moment de l'Hégire, c'est encore au nom de l'Islam qu'Ibn Khaldoun dénonce l'arabe "tel qu'en lui-même", c'est-à-dire redevenu bédouin. Le texte d'Ibn Khaldoun consacré aux Arabes est célèbre, il a près de six cents ans et mérite que l'on y revienne, tant le vent a tourné ou plutôt tant les mots ont changé, moins de sens que d'indexation. L'Histoire se moque à tout moment de ceux dont elle traite. Alors que Muhammad ne traîne dans la boue qu'indirectement la culture profonde de l'Arabe – celle que disent les habitudes – en s'en prenant aux polythéistes dont il récupère néanmoins le sanctuaire et sa renommée, Ibn Khaldoun flétrit l'Arabe préislamique en son nomadisme. La civilisation, nous explique-t-il en long et en large, est sédentaire.[2]

Durant des siècles et pour beaucoup, être Arabe était plutôt être sauvage, précivilisé, et ne se confondait nullement avec le fait d'être musulman. Certes, la colonisation française traita "l'Arabe" en colonisé et s'inscrivit donc, mais avec sa spécificité, dans la trajectoire traditionnelle et dépréciative ; cependant, et dans le même temps, l'Arabe fut pour elle le chef, le colon qui l'avait précédée. Peu importait qu'il fut Turc, Berbère, etc. Aussi, et à ce titre, on lui rendit d'autant plus hommage qu'on l'utilisait au titre d'intermédiaire. Dans la foulée de l'administration indirecte et peut-être en raison d'une complicité "coloniale", l'on entreprit de focaliser l'attention sur une identité arabe, détournée d'elle-même et aussi fantaisiste que celle précédemment dénoncée par Muhammad puis Ibn Khaldoun. Dans le même temps, la chrétienté maronite, au Liban, remit en valeur l'étude de la langue arabe.

L'Arabe de la colonisation devint, dans la foulée universaliste de cette dernière, quasi n'importe qui et le plus grand nombre d'individus possible : les populations maghrébines, proche et moyen-orientales, voire persanes. Les décolonisations ayant eu pour souci premier de prendre en charge une telle foulée, et de l'accentuer au mieux du délire possible, l'on vit fleurir, en particulier en Libye, des plaidoyers dont l'absurdité n'avait d'égale que le terrorisme déployé afin d'en convaincre chacun. Nous y reviendrons.

VISITE A L'INSTITUT DU MONDE ARABE

En mars 1988, je participai à une visite "officielle" de l'Institut du Monde Arabe. Je griffonnai ensuite ces quelques lignes:
Arabe, ce mot essaie de s'imposer ou s'impose à la façon du terme "Occident". Les premiers piétinés par ce mot rouleau-compresseur sont les Arabes eux-mêmes ; c'est là une déjà longue histoire : Muhammad avait fait le premier pas, donné le ton. Ce piétinement s'accompagne bien sûr d'une récupération ; au coeur de "l'empire" constitué essaie de s'affirmer un groupe arabe, un ensemble d'Etats qui se haïssent un peu, ensemble, où se trouvent inclus certes les Arabes eux-mêmes - l'Arabie occidentale - et où se retrouvent des visages bien distincts les uns des autres ; mais les "appétits" se ressemblent et sont au reste facteurs de désunion bien plus que d'union. La Syrie, l'Irak, l'Arabie Saoudite, les Etats du Sud de l'Arabie, le Liban, etc.
Dans l'entrée de l'Institut du Monde Arabe, à Paris, des objets, des affiches. L'une d'elles concerne "les grands noms de la littérature arabe contemporaine"; parmi eux, on voit Kateb Yacine, Khatibi... Kateb Yacine, Berbère algérien, ne peut entendre prononcer le mot "arabe" sans que la rage l'envahisse ; ses textes sont écrits en français. Il en va de même, à quelque chose près, de Khatibi.
L'Institut n'est ni lieu de recherche ni lieu d'enseignement. Il est né d'une initiative française en 1974 ; la "mission" de l'Institut est de favoriser le dialogue franco-arabe.
La visite s'est terminée par une discussion avec le Directeur et ses collaborateurs.
J'ai demandé s'ils étaient prêts à offrir l'hospitalité à une réunion dont la langue serait le berbère, puisque le Maghreb est par eux inclus à "l'aire arabe", et que le berbère est encore la langue d'usage dans la tiers part du Maghreb d'une part, et la langue majoritaire (à 80 %) parmi la population émigrée en France d'autre part.
Le Directeur a essayé de ne pas répondre, mais l'un de ses collaborateurs a légèrement pâli et, avec force et indignation, a lancé un *"non"* tonitruant.
Le Directeur n'a point mouffeté, ce qui semble indiquer que le collaborateur en question n'est pas démuni de pouvoirs ; d'où les tient-il ?
L'idée arabe est bien la fille de l'idée occidentale ; il faut reprendre son histoire, dire les attitudes et les projets de Napoléon 1er, puis de Napoléon III.
J'ai prétendu être bien surpris de voir exclure la langue berbère de l'Institut, surprise d'autant plus grande que l'Institut s'honore de l'existence d'hommes de lettres berbères, tel Kateb Yacine, lequel explique à qui veut l'entendre que le Maghreb n'est pas arabe ; du reste Kateb Yacine n'a jamais écrit en arabe, le français et le berbère étant les seuls véhicules de son talent.
Le collaborateur du Directeur vit rouge : peu lui importait, affirma-t-il, que Kateb Yacine se dise non-Arabe, puisque ses oeuvres étaient traduites en arabe et lues par quarante millions d'Arabes ! Il en concluait que Kateb Yacine était Arabe.
La démonstration provoqua en moi une hilarité discrète. J'ajoutai à cette hilarité une inquiétude : *"J'espère que vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites"*, fis-je remarquer à mon interlocuteur...

ET POURQUOI PAS UN INSTITUT DU MONDE BERBERE ?

Quelques mois plus tard l'Institut changea de Directeur. Loin de maintenir le mot et le monde arabe dans le cadre d'un mythe fermé sur lui-même, une politique d'ouverture et de questionnement tend à tracer un nouveau chemin. Trouvera-t-elle ou pourra-t-elle trouver des oreilles suffisamment attentives, et peut-on imaginer que le mot arabe sache avoir pour

valeur celle d'un concept discret à usage de dialogue ?... valeur qui irait de pair avec sa signification première et la plus stricte, elle liée à l'Arabie occidentale, entendons une Arabie enracinée, certes, et non déracinée. Hélas, les choses ne sont pas entre les seules mains de la vie politique française, où *"la méfiance à l'égard du panarabisme militant et de l'Islam du Djihâd est une constante... On la retrouve chez de nombreux intellectuels, journalistes et hommes politiques, droite et gauche confondues"* [3]... méfiance qui fait d'eux *"des zélés propagandistes"* de ce *"pseudo-concept"*, de cet *"arabo-islamisme qui n'est qu'une invention de propagande"* [3] ; en effet les héritiers de cette vie "politico-intellectuelle" sont sur place et non seulement en France, et ils veillent à son extension.

ARABE, DEPUIS QUAND ET POURQUOI ?

Revenons à l'étape précédente. Le premier temps de l'universalisme colonial ne consista pas seulement, en bonne théologie monothéiste, à affubler d'une identité arabe fantôme les peuples conquis, mais à "débiner" cette identité ; on "bouffait" de l'Arabe, on crachait dessus. La libération de cet Arabe bafoué impliqua que les communautés non arabes deviennent des Arabes "en majesté". Une majesté "publicitaire" à usage diplomatique et jetée à la face de l'autre, en particulier celle de l'ancien colon, nullement une majesté interne, nationale : à cet égard il n'y a pas eu élimination mais accentuation du colonialisme. Dans ce jeu de miroir déformant, jeu où la dimension "théologique" est première, la décolonisation eut aussi figure de révélation. Et si la parole sacrée, le livre tombé du ciel n'était plus le même, nous verrons à propos de quelques textes (Marx, etc.) que la parenté existant entre tous ces nobles propos est étroite.

Là encore, notre souci n'est que de suggérer, et c'est un peu au hasard que nous allons privilégier telles informations tirées plutôt que d'autres d'un domaine qui en fourmille.

– Nous nous permettrons de commenter tout d'abord l'**opinion d'Ibn Khaldoun à l'égard des "Arabes naturels"**, avant de privilégier une partie, exemplaire sans doute, de l'univers des Arabes de fiction, le Maghreb.

– Puis suivra l'étude sommaire d'un texte intitulé **"le message de Yougourtha"**, de Mohammad Chérif Sahli, ouvrage récent et presque inconnu mais utile à bien des égards : sa valeur de vérité réfère à l'unité humaine profonde du Maghreb ; cette unité est abordée dans son temps long, puisque Jugurtha, son message, sa vie, en sont le point central. Son espace est l'Afrique du Nord. Sa valeur de mythe renvoie au mythe actuel, mythe dont la nature est politico-religieuse et concerne des Arabes "phantasmatiques" et un Islam volontiers terroriste.

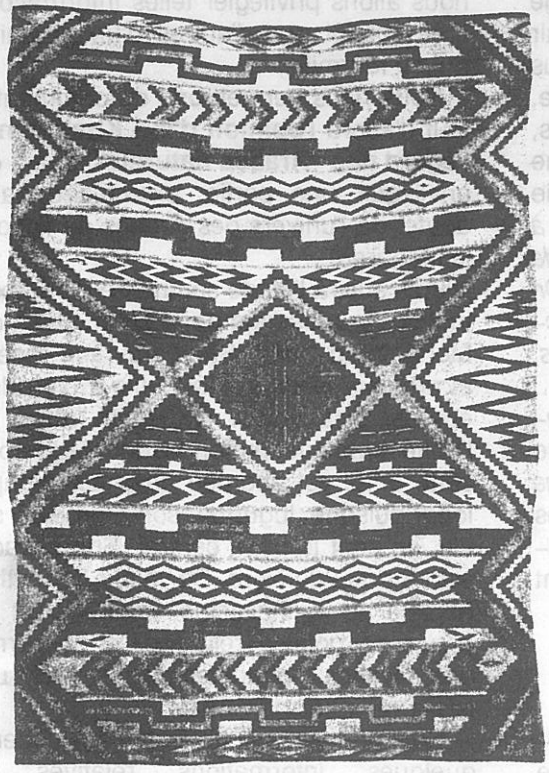
– Suivra ensuite une étude qui cèdera quelques informations relatives à **l'arabisme lybien du "Frère-Colonel-Leader-Penseur-M. Khadafi".**

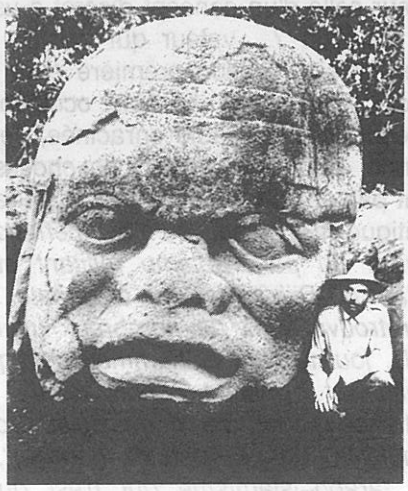
– En conclusion un texte rédigé à l'occasion de la lecture d'un ouvrage tout à la fois littéraire et d'ethnologie, dû à la plume d'un écrivain qui, lui, restitue avec bonheur **le réel et le poétique berbères: Aherdan.** Le roman ethnologique d'Aherdan est tout à fait inconnu, puisqu'il vient d'être achevé et n'a pas été, mais le sera, espérons-le, publié. Nous remercions son auteur de nous en avoir confié le manuscrit.

Robert Jaulin •

Prochain article :
"L'Arabe selon Ibn Khaldoun"

1 – U.E.R. Anthropologie, Ethnologie et Science des religions, Université Paris VII.
2 – Ce qui rejoint l'étymologie latine "civilis", "civis" : citoyen, c'est-à-dire "de la cité" (NDLR).
3 – Michel Tibon-Cornillot, "Le Monde" du 12/05/89.





L'Afrique n'était-elle pas en Amérique avant Christophe Colomb ? (Tête de basalte de 3 m de haut, civilisation olmèque du Mexique méridional, entre 100 av. J.-C. et 300 ap. J.-C.) Photo National Museum of Natural History, Smithsonian Institution.

Poterie berbère.

Couvertures navajos (milieu du XIXe siècle). Photo Joe Ben Wheat.

UN MAROCAIN SEME LA PAGAYE CHEZ LES INDIENS EN 1528

Par Ouzzin AHERDAN

IMAZIGHEN DANS LE MONDE

Comme quoi il n'y a pas que chez nous...

En janvier 1986, j'ai eu l'occasion ou la chance de me rendre aux Etats-Unis pour un voyage d'études. C'était la première fois que je traversais l'Atlantique, et par cela même j'assouvissais un fantasme certainement similaire à celui qui devait hanter à l'époque un Christophe Colomb.

Il m'était donc offert de découvrir un autre monde, voir, toucher, sentir, comprendre ou m'émerveiller, cela en l'espace de trente jours à peine. Digérer enfin tous les miracles et gadgets que pouvait offrir cet immense brassage humain, qui constitue l'ossature de ce que l'on peut appeler aujourd'hui "la plus grande puissance du monde".

C'est ainsi que je fus catapulté d'un continent à l'autre, à la vitesse d'un Boeing 767, et qu'avant d'avoir compris ce qu'il m'arrivait, j'étais déjà en train de déambuler d'un aéroport à l'autre, d'une ville à l'autre, d'une université à l'autre, d'un couloir à l'autre, d'un degré de température à l'autre (-20° à New York, + 30° à Orlando), d'un décalage horaire à l'autre... L'organisation était parfaite, et l'organisme tenait le rythme ; je pus rencontrer un grand nombre de spécialistes du Maghreb, tous passionnés par notre pays, sa culture, ses traditions, ses langues, son histoire, ses contes et légendes.

Par ailleurs mes interlocuteurs s'intéressaient à nos Imazighen, nos Arabes, nos Andalous... et moi-même passionné par leur pluralisme ethnique, Indiens, Blacks, Hispaniques... C'est ainsi que, de fil en aiguille, j'en suis arrivé à rencontrer l'un des leaders des Black Muslims qui, m'ayant très certainement pris pour l'un de ces "Arabes du Golfe", m'expliqua pendant plus d'une heure que leur révolution à eux, celle des Noirs, demandait beaucoup d'argent pour renverser la nature des choses dans leur pays.

N'ayant pas de Dollars à donner à son mouvement, nous nous quittâmes, déçus, certainement l'un et l'autre de n'avoir su monnayer notre africanité commune.

Mais avec les Indiens de Nouveau-Mexique, plus précisément à Albuquerque, ce fut bien différent. Une ville imbibée de traditions séculaires, une architecture de pisé avec à l'horizon une chaîne de hautes montagnes ; des artisans qui vendaient des bijoux, poteries et tapis... On aurait pu se croire à Marrakech, mais à deux mille mètres d'altitude.

Cinquante mille Indiens y vivent encore de nos jours, partagés entre quatre tribus distinctes et vivant dans dix-neuf *pueblos.* Leurs langues, coutumes et traditions varient sensiblement d'une tribu à l'autre.

Ceci pour dire qu'Albuquerque n'est pas une ville américaine comme les autres : son âme est indienne, malgré certains excès de modernité.

Réminiscences du passé, tribus, traditions, conseils, *chamans,* qui faisaient, enfin, toucher aux racines de ce fabuleux pays où vivent encore les derniers Indiens Navajos sédentaires... peut-être ce qui reste de plus authentique aux Etats-Unis.

Me laissant guider par mon instinct, je finis par atterrir au Musée indien de la ville. A l'entrée du musée une plaque commémorative raconte l'histoire de l'arrivée des premiers Espagnols sur le continent américain. Rien d'extraordinaire à cela... s'il n'y était mentionné qu'à la tête de cette expédition se trouvait un Marocain *(un Mauro),* qui avait su se distinguer par son courage, son physique, et ses dons de guérisseur et de magicien. En effectuant des recherches, j'ai retrouvé dans un livre spécialisé [1] l'histoire de ce Mauro débarqué en l'an 1528 en conquérant :

"Tout commença lorsqu'un petit groupe d'explorateurs espagnols, mené par un certain Alvar Nuñez Cabeza de Vaca [2], s'échoua dans le Golfe du Mexique, sur la côte du Texas. Cabeza de Vaca et ses hommes errèrent pendant huit ans dans les forêts, les montagnes et les déserts, traversant la majeure partie du Sud-Ouest à la recherche d'une quelconque trace de civilisation espagnole au Nouveau Monde. Au cours de leur périple, Cabeza de Vaca et ses compagnons - parmi lesquels se trouvait un Noir marocain du nom d'Estevanico - visitèrent des régions inconnues et apprirent des Indiens l'existence de sept cités fabuleuses.

Lorsque Cabeza de Vaca et ses quatre derniers compagnons atteignirent finalement le Mexique, ils s'empressèrent de répandre la nouvelle en y ajoutant de leur cru. Les Espagnols avaient déjà mainmise sur les anciennes civilisations et amassé des fortunes ; ils se lançaient dans de nouvelles conquêtes, à la recherche de nouveaux trésors et de "nouvelles âmes à sauver"... C'est ainsi qu'un groupe d'explorateurs, conduit par le frère Marcos de Niza, quitta en 1539 le Mexique pour les terres désertiques inexplorées qui porteraient plus tard les noms d'Arizona et de Nouveau-Mexique. Le frère Marcos croyait qu'il trouverait là les sept cités aux rues pavées d'or et d'argent et aux maisons incrustées de pierres précieuses. Et pour être sûr de ne pas se tromper de route, il prit Estevanico pour guide...

Estevanico et sa suite d'Indiens mexicains arrivèrent en éclaireurs au pueblo zuñi [3] d'Halona. La vision de ces étrangers à cheval dut étonner les Zuñis : ces visiteurs étaient-ils des hommes, des animaux, ou un mélange des deux ? Et quelle était cette créature à la peau plus noire que celle de n'importe quel Indien, avec sa parure bizarre qui le faisait ressembler à un grotesque oiseau de proie ?

Estevanico s'était délibérément vêtu de manière à ressembler à un dieu. Son corps était orné de plumes, des clochettes pendaient à ses poignets et à ses chevilles ; deux lévriers encadraient son

cheval ; derrière lui suivaient ses Indiens mexicains, déchus de leur gloire passée.

Le comportement d'Estevanico était aussi terrifiant et aussi incompréhensible que son apparence. Il demandait de la nourriture, des présents et des femmes, et menaçait les Zuñis des pires choses s'ils refusaient de lui obéir... Cette créature n'était peut-être pas humaine ! C'était plutôt une incarnation du mal. Le Noir exhiba un grelot qu'il avait découvert dans le désert quelques années plus tôt, et les Zuñis y reconnurent un objet appartenant à une autre tribu.

Mécontents de voir un objet sacré aussi légèrement traité, ils demandèrent à Estevanico de s'en aller. Celui-ci préféra envoyer au frère Marcos un messager pour lui annoncer qu'il avait découvert l'une des sept cités... Mais peu après le départ du messager les Zuñis perdirent patience et criblèrent de flèches le Noir..."

Et c'est ainsi que le Maroc perdit le Nouveau-Mexique.

Ouzzin Aherdan ♠

1 – in : "La grande aventure des Indiens d'Amérique du Nord", oeuvre collective sous la dir. de Stanley A. Freed, Curator, Department of Anthropology, The American Museum of Natural History – Ed. S.R.D., USA, 1978 – Trad. franç. Paris 1983, pp. 207-208.

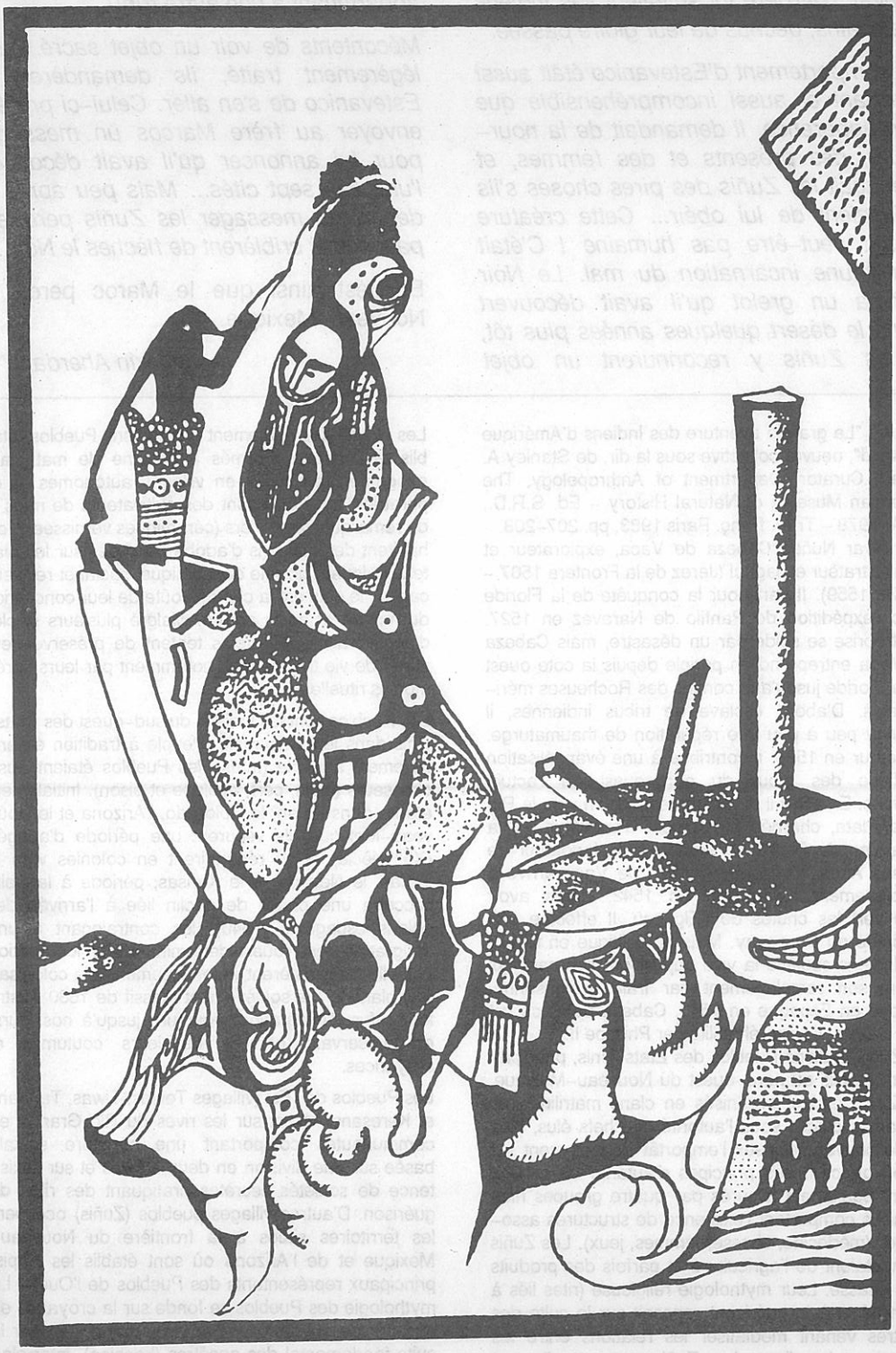
2 – Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, explorateur et administrateur espagnol (Jerez de la Frontera 1507 – Séville 1559). Il part pour la conquête de la Floride avec l'expédition de Panfilo de Naravez en 1527. L'entreprise se solde par un désastre, mais Cabeza de Vaca entreprend un périple depuis la côte ouest de la Floride jusqu'aux confins des Rocheuses méridionales. D'abord esclave de tribus indiennes, il acquiert peu à peu une réputation de thaumaturge. De retour en 1536, il contribue à une évangélisation pacifique des tribus du nord-ouest de l'actuel Mexique. En 1540 il dirige une expédition vers le Rio de la Plata, chargée notamment d'enquêter sur la disparition de Pedro de Mendoza, le fondateur de Buenos Aires. Par terre, Cabeza de Vaca arrive à l'établissement d'Asunción en 1542, après avoir découvert les chutes de l'Elguaçu. Il effectue une remontée du Paraguay. Mais sa politique en faveur des Indiens soulève la vive opposition d'un parti qui obtient son remplacement par Irala. Emprisonné, renvoyé en Espagne en 1545, Cabeza de Vaca est exilé à Oran. Il sera réhabilité par Philippe II.

3 – Zuñis, Indiens Pueblos des Etats-Unis, principalement établis au nord-ouest du Nouveau-Mexique. Les Zuñis étaient organisés en clans matrilinéaires exogames placés sous l'autorité de chefs élus, bien que le pouvoir religieux l'emportât fréquemment sur le pouvoir civil. Les principes d'autorité du groupe étaient également assurés par quatre groupes hiérarchisés comportant l'existence de structures associatives (médecine, chasse, femmes, jeux). Les Zuñis s'alimentaient de l'agriculture et parfois des produits de la chasse. Leur mythologie religieuse (rites liés à la fertilité et à la guérison) reposait sur le culte des ancêtres venant médiatiser les relations entre les hommes et les dieux. Les Zuñis sont actuellement protégés en réserves, où ils pratiquent l'élevage et la fabrication des bijoux.

Les Hopis sont également des Indiens Pueblos, établis en Arizona. Formés à l'origine de matriclans exogames regroupés en villages autonomes et en phratries, les Hopis sont des cultivateurs de maïs et de remarquables potiers (céramiques vernissées), qui habitent des maisons d'adobe perchées sur les plateaux. Jouant un rôle économique, social et religieux capital, le clan est la clef de voûte de leur conception du monde et de la nature. Malgré plusieurs siècles d'acculturation, les Hopis tentent de préserver leur mode de vie traditionnel, notamment par leurs cérémonies rituelles.

Les Pueblos sont les Indiens du sud-ouest des Etats-Unis dans leur ensemble. Peuple à tradition essentiellement agricole (maïs), les Pueblos étaient aussi chasseurs (lapin, cerf, antilope et bison). Initialement établis dans l'Utah, le Colorado, l'Arizona et le Nouveau-Mexique, ils vécurent une période d'apogée (XII° siècle) et se répandirent en colonies vers le Texas, le Nevada et le Kansas, période à laquelle succéda une phase de déclin liée à l'arrivée des colons espagnols (1540), les contraignant à une émigration vers l'ouest déterminant leur localisation actuelle. Ils résistèrent victorieusement à la colonisation blanche : le soulèvement massif de 1680 illustre leur refus d'intégration, poursuivi jusqu'à nos jours, en préservant nombre de leurs coutumes et croyances.

Les Pueblos de l'Est (villages Tewas, Tiwas, Tanoans et Keresans) vivent sur les rives du Rio Grande en communautés comportant une structure sociale basée sur une division en deux moitiés et sur l'existence de sociétés secrètes pratiquant des rites de guérison. D'autres villages pueblos (Zuñis) occupent les territoires situés à la frontière du Nouveau-Mexique et de l'Arizona où sont établis les Hopis, principaux représentants des Pueblos de l'Ouest. La mythologie des Pueblos se fonde sur la croyance en une origine abyssale de l'univers, manifestée par le culte fondamental des ancêtres (kachina), interrelation nécessaire existant entre les hommes, les ancêtres et les dieux.



Dessin extrait d'une Revue amazigh libyenne clandestine.

RADIO TIWIZI

Par Abdellah Zarou

ENTRETIEN

Nous reproduisons ici quelques extraits de l'interview qu'a accordé Ouzzin Aherdan à la radio berbère TIWIZI de Paris en octobre 1989. Un peu ancien, certes, mais toujours d'actualité!

Radio Tiwizi :

– Monsieur Ouzzin AHERDAN, vous étiez directeur de la revue "AMAZIGH", aujourd'hui interdite. Les auditeurs de "RADIO TIWIZI" à PARIS seraient heureux de savoir ce que vous avez à dire à ce sujet ?

Ouzzin Aherdan :

– Peu de temps avant "l'affaire Amazigh", puisque vous y faites allusion, j'ai eu l'occasion de participer à une table ronde avec notre frère AREZKI, et la radio de l'époque s'appelait : "RADIO AMAZIGH".

Nous avons ce jour-là parlé culture, identité culturelle, mais nous avons surtout parlé unité. Aujourd'hui, le porte-parole des Imazighen en FRANCE porte la dénomination : "RADIO TIWIZI", ou "travail en commun", "tiwizi" ou esprit communautaire, union.

Et si j'ai parlé de "RADIO AMAZIGH", ou de la revue "AMAZIGH", qui étaient à l'époque des innovations, c'est qu'il fallait réveiller notre monde, lui faire prendre conscience de la place qu'il occupe dans la trame historique de l'humanité; il fallait qu'il réalise la valeur de ses traditions communautaires, à une époque où chacun ne pense plus qu'à lui; il fallait lui faire prendre conscience de sa spécificité, lui rappeler et le convaincre que la langue tamazight est une langue et non un dialecte. Une langue encore parlée de Siwa en Egypte jusqu'au Maroc, en passant par la Tunisie, la Libye et enfin la Mauritanie, sans oublier l'Algérie, le Mali et le Niger.

Je pense aujourd'hui que la prise de conscience est faite, que le fruit a mûri, et qu'il est grand temps de rassembler toutes les énergies dispersées.

Beaucoup de travail a été fait ces dernières années et cela dans toutes les directions : musique, revues, livres, dictionnaires, études diverses, etc.

Un militantisme pour la défense de l'identité culturelle amazigh est né au Maroc, en Algérie, en Libye, sans oublier les Touaregs. Des dizaines d'associations ont été créées. Aujourd'hui nous voyons naître un parti berbère en Algérie. Aujourd'hui est venue l'époque de tiwizi. C'est une époque où nous assistons à la mort des idéologies, et à la renaissance des revendications d'identité culturelle. Un peu partout dans le

monde les différents peuples et ethnies se regroupent, et plus particulièrement dans les pays de l'Est.

Et à une époque où l'on voit naître des grands blocs tels que la CEE en ce qui concerne l'Europe, il est primordial de se tourner vers l'URSS : lorsque l'on se penche sur cette région du monde, il devient clair que nulle union ne peut espérer durer sans que chacun ne respecte chacun. L'unité ne peut se faire et durer que dans l'acceptation mutuelle et dans la diversité des cultures, traditions et langues.

Et là je fais allusion à ce qui se passe en ce moment au Maghreb. L'union dénommée "Union du Maghreb Arabe" ne peut être vouée au succès que si elle tient compte de toutes les facettes qui font que nous sommes maghrébins, et en particulier le fait amazigh. C'est pourquoi j'ai dit tout à l'heure que nous sommes dans l'ère du tiwizi. Il faut multiplier les contacts et unifier notre action, agir tous ensemble : par la chanson, par l'écrit, par l'art et ses diverses facettes, par la politique, par le militantisme, le vrai, le pur, celui qui n'attend rien en retour si ce n'est l'objectif que l'on s'est tous fixés : celui de nous imposer en tant que langue, en tant que culture, en tant que civilisation, dans un Maghreb enfin libéré de toutes les contradictions inutiles dans lesquelles nous continuons à nous débattre. Et donc pour conclure : bonne chance à RADIO TIWIZI !

Radio Tiwizi :

– Que doit-on faire, à votre avis, pour que RADIO TIWIZI puisse jouer pleinement son rôle ?

Ouzzin Aherdan :

– Pour que RADIO TIWIZI puisse jouer pleinement son rôle, il faut à mon avis continuer, entre autres, à faire ce que vous venez d'entamer vous-même; et là je vous félicite. Vous profitez de votre séjour au Maroc pour contacter un peu tous ceux qui ici, dans notre pays, s'intéressent de façon active au problème amazigh. Vous devez jouer au départ un rôle de catalyseur, vous devez devenir le porte-parole de tous les Imazighen, qu'ils soient du Souss, de l'Atlas, du Rif, de Kabylie, des Aurès, d'où qu'ils viennent : de Nalout ou Ifrane en Libye. Vous devez devenir à votre niveau la tribune de tous ceux qui s'intéressent à notre cause, et cela toutes tendances confondues. La seule idéologie qui doit nous préoccuper est celle qui nous fera redevenir nous-mêmes, pour affronter demain. Ce qui nous tue c'est la division, l'éparpillement, la dispersion de nos efforts. RADIO TIWIZI doit donc être en première étape, pour pouvoir jouer son rôle de rassembleur, une radio neutre. Vous devez devenir l'écho de tout ce qui se passe dans cette partie du monde, où sont plantées nos racines. Il faut vous faire connaître plus et plus, et plus; et là vous pouvez compter sur moi pour apporter ma modeste contribution à l'épanouissement de notre culture. RADIO TIWIZI est un maillon très important de la chaîne, un exemple à suivre, à encourager. A mon avis, pour pouvoir envisager quelque chose de durable, il faut d'abord faire l'effort d'aller les uns vers les autres afin, en premier lieu, de nous connaître : des dizaines d'associations et groupuscules travaillent chacun de leur côté, sous prétexte que les uns sont dits "de droite", les autres "communistes", ou "socialistes", ou "islamiques", ou "francisants", "arabisants", "espagnolisants" aussi.

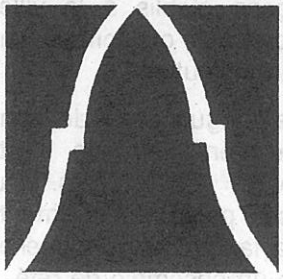
Il est grand temps de sortir de toutes ces contradictions, de nous décoloniser l'esprit, de redevenir ce que nous sommes : tout simplement des Imazighen. Mettons-nous autour d'une table et parlons : que le gauchisant s'exprime, que l'arabisant s'exprime, que le francisant s'exprime; leur dénominateur commun sera de toutes façons la promotion de l'identité culturelle amazigh, et c'est là que réside l'essentiel. *Abdellah Zarou* ■

DIFFICILE RETOUR

Un entretien avec Ali Bougrine
Réalisé par Abderrahman El Mezouari El Glaoui

ENTRETIEN

TIFINAGH inaugure à partir du présent numéro une série d'entretiens avec des personnes d'horizons divers, en vue de recueillir leurs opinions sur certains aspects de notre société et de susciter un débat d'idées avec ses lecteurs.



Notre invité du jour est M. Ali Bougrine, 50 ans, né à Itzer dans la Province de Khénifra. M. Bougrine, qui dirige une société minière, est Ingénieur des Mines, Licencié ès Sciences Economiques et titulaire du Diplôme du Cycle Supérieur de Gestion de l'I.S.C.A.E.

– **Abderrahman El Mezouari El Glaoui** : Votre itinéraire est celui de nombreux enfants de la campagne marocaine : école primaire dans une petite localité, puis internat pour les études secondaires que vous avez suivies à Azrou, puis ce fut le grand départ pour les études supérieures. Arrive ensuite l'insertion dans la vie active qui se fait loin de la région natale. Quel regard portez-vous sur ce parcours ?

– **Ali Bougrine** : Au lendemain de l'Indépendance, les cadres étrangers furent progressivement remplacés par des cadres nationaux issus essentiellement des villes. La campagne fut longtemps occultée. Les gens de la ville occupaient le devant de la scène car ils étaient les seuls à avoir accès à un enseignement supérieur. On peut même affirmer que la campagne, où les gens issus de la campagne, étaient regardés avec condescendance et parfois même rejetés. Or l'aspiration à l'enseignement et au savoir était très forte dans les zones rurales et tout le monde avait compris très tôt que le salut ne pouvait venir que de l'école. Certaines familles se sont dépouillées pour l'apprentissage de leurs enfants, souvent, trop souvent hélas, pour de maigres résultats. Ces jeunes, arrivant en ville pour suivre des études universitaires, ont été en proie au dénigrement de leur culture berbère. Les plus forts ont souffert d'amertume, les plus faibles ont cherché à "s'assimiler". Tous ont été touchés dans leur dignité.
Cet itinéraire, une fois amorcée l'insertion dans la vie active, continue de souffrir des mêmes préjugés, de la même négation identitaire, laquelle se prolonge parfois jusque dans la cellule familiale, de telle sorte que les liens avec le milieu d'origine se distendent ou se rompent et que la langue berbère n'est pas communiquée.

– **A.M.G.** : Il est curieux de constater, toutes choses étant égales par ailleurs, la similitude de certaines situations que vous venez de décrire avec celles vécues dans l'immigration. Il est également curieux de noter que ces problèmes ont moins été étudiés que ceux vécus par les Marocains de l'étranger. Comment fonctionne la relation avec la région natale ?

– **A.B.** : Cette relation s'établit sur une distorsion entre milieu de vie et milieu d'origine : elle n'est donc jamais aisée. Le problème est résolu différemment selon les individus, avec pour cas extrême la rupture quasi-totale. Le plus souvent, "on essaie de revenir". Mais gare aux illusions car entre temps le pays a changé, des gens l'ont quitté, d'autres y ont acheté des terres. Le petit bourg de l'enfance a connu une croissance anarchique. La situation économique s'est parfois détériorée. On est alors victime d'une vision idéalisée de notre milieu.

– **A.M.G.** : Pourquoi ce retour ? La campagne peut-elle nous apporter quelque chose ? Y retournons-nous pour payer des dettes, et dans ce cas en sommes-nous capables ?

– **A.B.** : Nous sommes trop souvent arrogants et nous présentons rarement une capacité d'écoute suffisante. D'ailleurs nous ne sommes pas en mesure à nous seuls d'apporter des solutions. Il n'y a pas d'hommes providentiels. Ceci étant, cet élan vers nos origines peut être extrêmement fécond à condition de regagner la confiance des gens. Car vous considèrent-ils encore comme l'un des leurs ? Vous êtes toujours traité avec gentillesse, avec égards. Mais vous n'êtes plus habillé de la même façon qu'eux, vous ne parlez plus de la même manière, vous n'avez plus les mêmes préoccupations et vos enfants très souvent ne parlent plus la langue.

– **A.M.G.** : Est-ce à dire que le retour doit, en dehors de tout passéisme, s'évertuer d'abord à renouer les liens, à écouter, à comprendre ?

– **A.B.** : Oui, assurément. Retrouver les liens familiaux, se méfier de sa propre vision et ne pas revenir pour rechercher un passé révolu, ne pas refuser à ceux qu'on a quittés il y a vingt ans le droit d'avoir changé en bien ou en mal : sans cela, les malentendus risquent d'être profonds tout comme la déception des uns et des autres.

– **A.M.G.** : La langue berbère est-elle perçue par les gens établis à la ville comme un bien précieux ou comme un attribut culturel parmi d'autres ?

– **A.B.** : Chaque langue possède son magnétisme et le génie humain s'est exprimé dans toutes les langues. La langue est un trésor, parfois difficilement communicable. La langue dans laquelle on a grandi forme un ensemble de références qui nous servent de repères durant toute notre vie. Ceux qui n'ont pas eu la possibilité d'équilibrer les contraintes imposées par la juxtaposition de différentes langues vivent un déchirement, une souffrance, et ont le pénible sentiment de participer à la mort de leur idiome. En dehors de toute considération subjective notre relation à la langue doit s'inscrire dans une dynamique tournée vers le progrès de la société marocaine : lorsqu'ils s'expriment dans leur langue, les gens le font avec clarté et peuvent mieux ainsi témoigner de leur vécu, faire connaître leurs aspirations. Lorsque l'on parle aux gens dans leur langue, on est mieux compris par eux. D'où la nécessité, l'obligation de transmettre la langue aux enfants, ce qui pose à nouveau le problème des conditions de l'enseignement du berbère pour les berbérophones comme pour les non berbérophones. La langue berbère appartient à tous les Marocains.

– **A.M.G.** : Dans un récent numéro de Maroc Hebdo, Driss Chraïbi a dit, parlant

des écrivains marocains : *"Le temps est venu de mettre les pieds dans le plat... Nous avons trop tendance à nous prendre au sérieux, faire du mea culpa, à être trop tristes..."* Le temps n'est-il pas venu de produire, d'améliorer la communication, d'être plus didactique ?

– **A.B.** : Il faut effectivement travailler dans ce sens et permettre à la langue, par l'enseignement, par la recherche, de prendre toute sa dimension comme vecteur d'une communication moderne, accueillant sans complexe néologismes et nouveaux concepts. Dans cette entreprise, le livre et les différents media sont d'une importance cruciale. La langue berbère ne doit plus rester confinée dans l'espace réduit qui lui est concédé sur nos ondes. De même, la télévision doit réaliser des émissions en berbère. Peut-être pour ces deux media devra-t-on parvenir à une véritable décentralisation. Notre pays dispose à présent de journalistes en nombre suffisant et d'une expérience d'ouverture sur l'extérieur qui permet d'envisager une telle évolution.

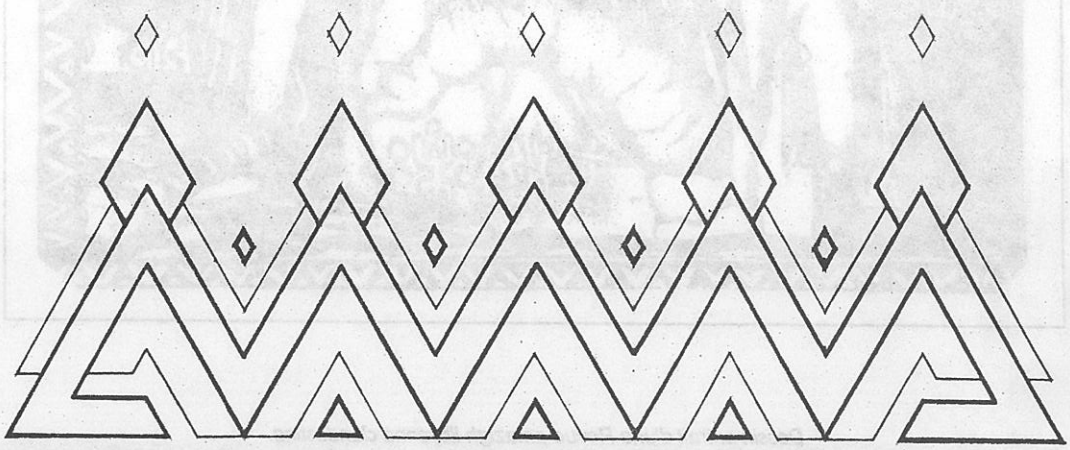
– **A.M.G.** : Le Maroc se modernise au plan socio-économique comme au plan des idées. L'espace démocratique s'élargit indéniablement. D'une façon concomitante, les Marocains veulent défendre leur authenticité. Quel sens donnez-vous à cette démarche qui peut paraître contradictoire ?

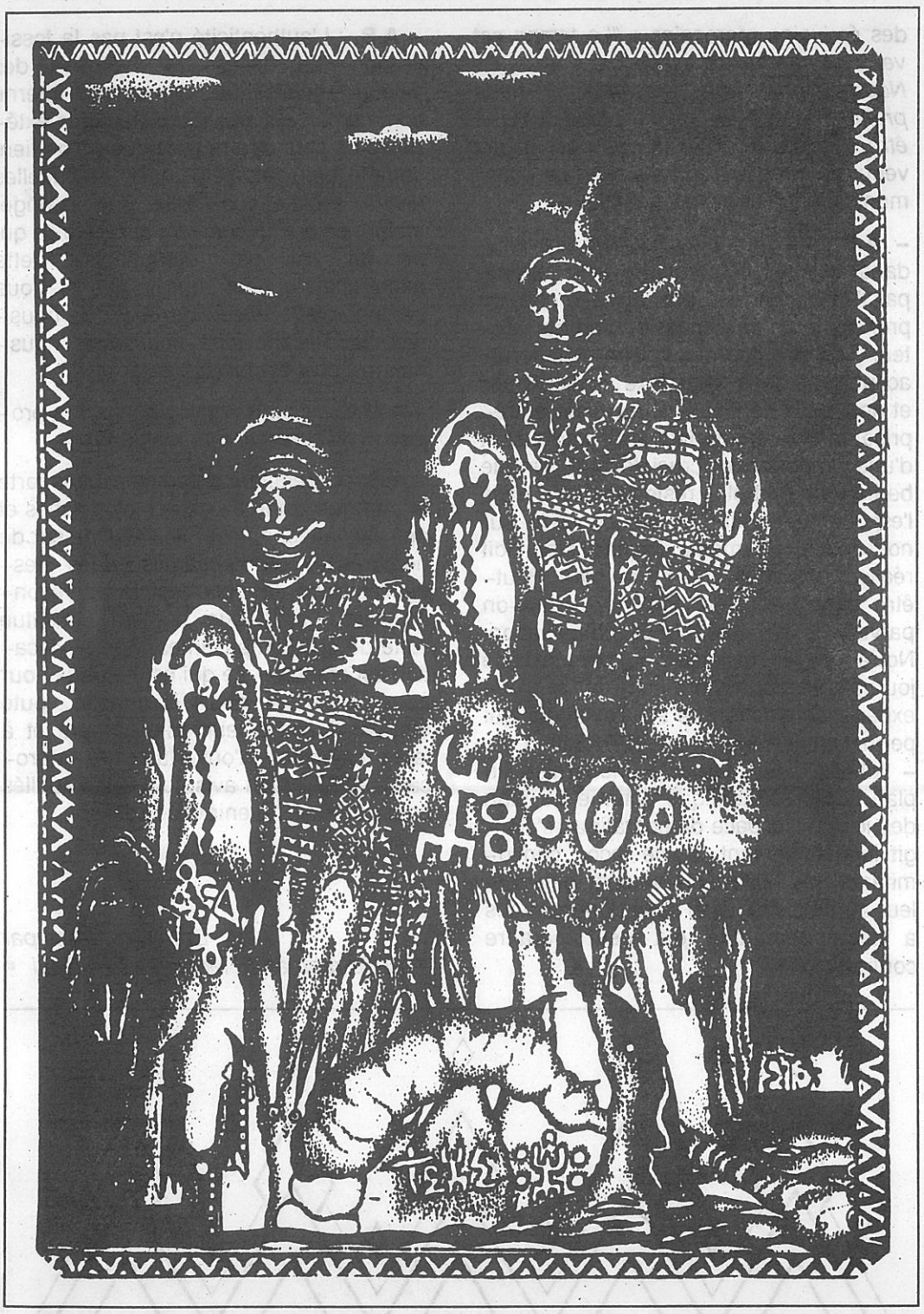
– **A.B.** : L'authenticité n'est pas la fossilisation. La nécessaire évolution des valeurs sociales par dynamique interne comme par assimilation d'éléments extérieurs ne peut être réussie que si l'on tient compte des caractéristiques essentielles de la société, qui telle une éponge, intègre ce qui lui convient et rejette ce qui ne lui est pas compatible. Cette démarche ne peut réussir que si nous cessons d'être frileux vis-à-vis de nous-mêmes. Réconcilions-nous avec nous-mêmes, cela est fondamental.

– **A.M.G.** : Comment voyez-vous la projection de l'identité marocaine ?

– **A.B.** : L'identité marocaine est très forte et s'affirme comme une des plus riches et des plus attachantes. Elle se fonde sur de nombreuses composantes dans lesquelles tous les Marocains se reconnaissent. La langue berbère constitue l'une de ces composantes. Sa revivification est amorcée, ce qui est heureux pour notre pays et pour l'humanité toute entière. Grâce à leur génie propre et à leurs capacités d'ouverture, les Marocains sont, à mon avis, tout à fait outillés pour affronter l'avenir et ses défis.

Entretien réalisé par
Abderrahman El Mezouari El Glaoui •



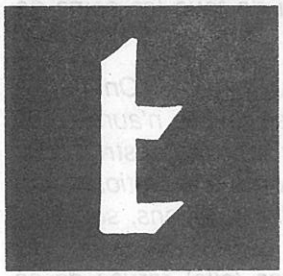


Dessin extrait d'une Revue amazigh libyenne clandestine.

HOMMAGE A MOULOUD MAMMERI

Par Moha u Saïd Moukhlis *TAGMAT*

Il y a cinq ans disparaissait l'un des plus grands écrivains algériens d'expression française. En l'interdisant en 1980, le pouvoir mit le feu aux poudres : ce fut le "Printemps kabyle"...



ts

Dda Lmulud a disparu tragiquement au cours de la nuit du 25 au 26 février 1989, dans un accident de voiture près d'Aïn Defla, à cent kilomètres d'Alger. Nous connaissons le romancier de la première génération d'écrivains maghrébins d'expression française ; nous connaissons aussi l'anthropologue et le berbérisant. Il fut encore dans la dernière décennie de sa vie le fondateur, à Paris, de la *"Maison des Sciences de l'Homme"*, avec Madame Tassadit Yacine du *Centre d'Etudes et de Recherches Amazigh* (C.E.R.A.M.)

Né à Tawrirt Mimoun, en Haute Kabylie, en 1917, Mouloud Mammeri fait ses études secondaires à Rabat, puis Alger, pour ensuite préparer à Paris le concours d'entrée à l'E.N.S. Mobilisé pendant la guerre en 1939, puis pour combattre le nazisme en Italie, en France et en Allemagne en 1942, il devient professeur de lettres à Médéa à partir de 1947.

Il publie son premier roman *"La Colline oubliée"* en 1952. Il est critiqué par les idéologues-nationalistes de l'époque, qui le taxent de régionalisme, voire même de traître. Ils lui reprochent l'orientation "berbériste" de son roman ; il réplique en affirmant : *"Je ne suis pas le secrétaire de l'Etat"*. En 1955 il publie son deuxième roman, *"Le Sommeil du juste"*. Après 1962, il est titulaire d'une chaire d'anthropologie et de langue berbère à l'université d'Alger. En 1965 paraît *"L'Opium et le bâton"* ; le roman remporte un grand succès et sera porté à l'écran en 1970.

Le régime totalitariste d'inspiration panarabiste de Boumediène le prive de la chaire à l'université d'Alger. Dda Lmulud s'exile en France. Il répond par la publication d'une Grammaire de la langue berbère *("Tajerrumt n Tmazight")* qui fait toujours autorité.

En 1969, il traduit les *ISEFRA*, poèmes de Si Muhand Ou-M'Hand, et édite *"l'Ahellil de Gourara"*, recueil de chants berbères.

Les autorités algériennes interdisent en mars 1980 la conférence qu'il devait prononcer à l'université de Tizi-Ouzou sur la poésie berbère ancienne. Il s'en suivit des manifestations qui furent durement réprimées.
En 1986 il fonde à Paris la Revue *AWAL*, publiée en collaboration avec la *Maison des Sciences de l'Homme.* Il envoie avant sa mort un court texte aux Assises du *Mouvement Culturel Berbère* (MCB), dans lequel il dit : *"Quand les Berbères défendent les droits de leur culture et de leur liberté, ils défendent les droits et les libertés de tous les hommes, de toutes les femmes du Maghreb... La reconnaissance de la berbérité est le test décisif de la démocratie au Maghreb."*
Son décès tragique marque un tournant. Avec lui disparaît un grand écrivain *"plongé dans les entrailles de son peuple"* comme disait Franz Fanon. Il mourut alors que les revendications linguistiques et la prise de conscience de la jeunesse berbère lui apportaient la plus belle consolation aux épreuves qu'il avait endurées, lui dont l'histoire du rapport à sa société, notre société, et à sa culture originelle, peut être décrite comme une odyssée.

DDA LMULUD N'EST PAS MORT !

Non ! Dda Lmulud n'est pas mort car, tel un phoenix il renaît de ses cendres et de plus en plus loin, de plus en plus fort, son idée sonnera jusqu'au firmament pour clamer le berbère et la berbérité. Il demeure présent, vivant parmi nous par ses oeuvres, sa pensée. Sa mort soudera la sève vivifiante qui unira nos efforts et nous guidera vers le but tracé par nos Imusnawen, Imedyazen...

Que de fois avons-nous auparavant subi les assauts du "Foehn" jusque dans nos "Collines oubliées" ! On nous a dit que notre devenir était dans "l'Opium" car "le Bâton" nous guettait au cas où nous tenterions de comprendre le sens de la "Traversée" ; nous étions invités au "Banquet" et avions célébré "La mort absurde des Aztèques"...
Vivant, Dda Lmulud, tu nous servais de phare dans le brouillard, tu étais la chaleur dans la froideur ; tu étais l'ami, le frère, le père, le sage ; tu étais Amusnaw, l'Amdyaz, le non-violent...

A Tizi-Ouzou, on t'a empêché de parler – nous parler – de Si Muhand, de Youcef-U-Kaci, en 1980, et ce fut l'étincelle qui ralluma l'incendie qui couvait sous la cendre. On t'a insulté, on t'a gratifié de tous les qualificatifs, mais tu demeurais ferme et confiant. L'incendie rallumé sur le Djurjura a été vu de tous les coins de Tamazgha.

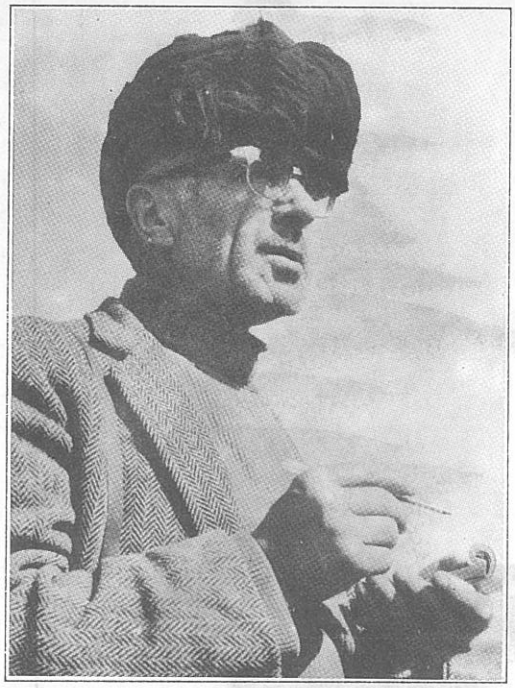
De notre culture tu disais : *"On (lui) a tendu tous les pièges où elle n'aurait plus qu'à se prendre : on a construit des maisons pour elle, on a subventionné, on a créé des associations, unions, sociétés, comités de tous genres. A tous les miroirs aux alouettes (elle) refuse de se rendre."* Car la culture ne se décrète pas, et ne se fait pas sur commande ; elle n'est une "affaire" à traiter dans des dossiers déposés dans des tiroirs... En effet la culture, comme tu le disais, *"vit de vérité". Les murs que l'on construit pour la produire... ne seront jamais que des geôles",* car on fait tout pour leur imposer de l'extérieur des vérités de convention.

Non, Dda Lmulud n'est pas mort ! Il demeure vivant dans nos coeurs, comme notre culture millénaire *"qui n'a cessé d'être toujours présente, avec les uns, avec les autres... une culture qui a déroulé sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'Histoire de diverses façons à rendre plus humaine la vie des hommes."*
Nous demeurons fermes et confiants fiers de notre culture et de ses valeurs humanitaires, car comme tu le disais *"il est sûr que le jour inévitablement viendra où l'on distinguera la vérité de ses faux semblants..."*

Moha u Saïd Moukhlis

REFERENCES DE L'ARTICLE

– *TAFSUT* n° 13, juin 1989, Tizi–Ouzou.
– *"Culture Savante, Culture Vécue"*, Mouloud Mammeri, Editions Tala, Alger 1991.



Mouloud Mammeri

BIBLIOGRAPHIE DE DDA LMULUD

ROMANS :

– "La Colline oubliée", Paris, Plon, 1952, 225 pages.

– "Le Sommeil du juste", Paris, Plon, 1955, 234 p.

– "L'Opium et le bâton", Paris, Plon, 1965, 299 p.

– "La Traversée", Paris, Plon, 1982.

THEATRE :

– "Le Foehn", 1957.

– "Le Banquet", précédé de "La Mort absurde des Aztèques", essai, Paris, Librairie Académique Perrin, 1973, 312 pages.

TRAVAUX ETHNOLOGIQUES :

– "Lexique Français–Touareg", Alger, 1967.

– "Les Isefra, poèmes de Si Muhend Ou–M'hand", textes berbères et français, Paris, Maspéro, 1969.

– "Amawal Tamazight–Tafransist / Tafransist–Tamazight", Alger, 1973 (Imedyazen, Paris, 1980).

– "Tajerrumt n Tmazight, Tantala taqbaylit", Paris, Maspéro, 1976.

– "Ma chaho !", Paris, Bordas, 1980.

– "Tellem' chaho !", Paris, Bordas, 1980.

– "L'Ahellil du Gourara", Paris, M.S.H., 1984.

– "Précis de grammaire berbère", Awal (M.S.H.), Paris, 1986.

– "Awal, Cahiers d'Etudes Berbères", Revue.

– "Inna yas Chikh Muhend", Editions Bouchen–Awal, Alger, 1990.

NOUVELLES PARUES DANS DES PERIODIQUES :

– "Ameur des arcades", in La Table Ronde, 1954.

– "Le Zèbre", in Preuves n° 76, juin 1957.

– "La Meute", in Europe n° 567–568, juil.–août 1976.

– "Escales", in Révolution Africaine, été 1987.

RECITS PARUS DANS DES PERIODIQUES :

– "Le Village incendié", scénario, in Révolution Africaine n° 12 du 20 avril 1963.

– "L'Olivier", essai, in Dérives n° 59, 1985, Canada.

– "La Cité du soleil", récit, in Entretien avec Tahar Djaout, Ed. Laphomic, 1987.

ETUDES PARUES DANS DES PERIODIQUES :

– "La Société berbère", in Aguedal n° 5 et 6, 1938, et n° 1, 1939, Rabat.

– "Evolution de la poésie kabyle", in Revue Africaine, avril 1950, Alger.

– "Prologue", in Présence au Maghreb n° 0, déc. 67.

– "Littérature africaine francophone", in Oeuvres afro–asiatiques, vol. mars 1968.

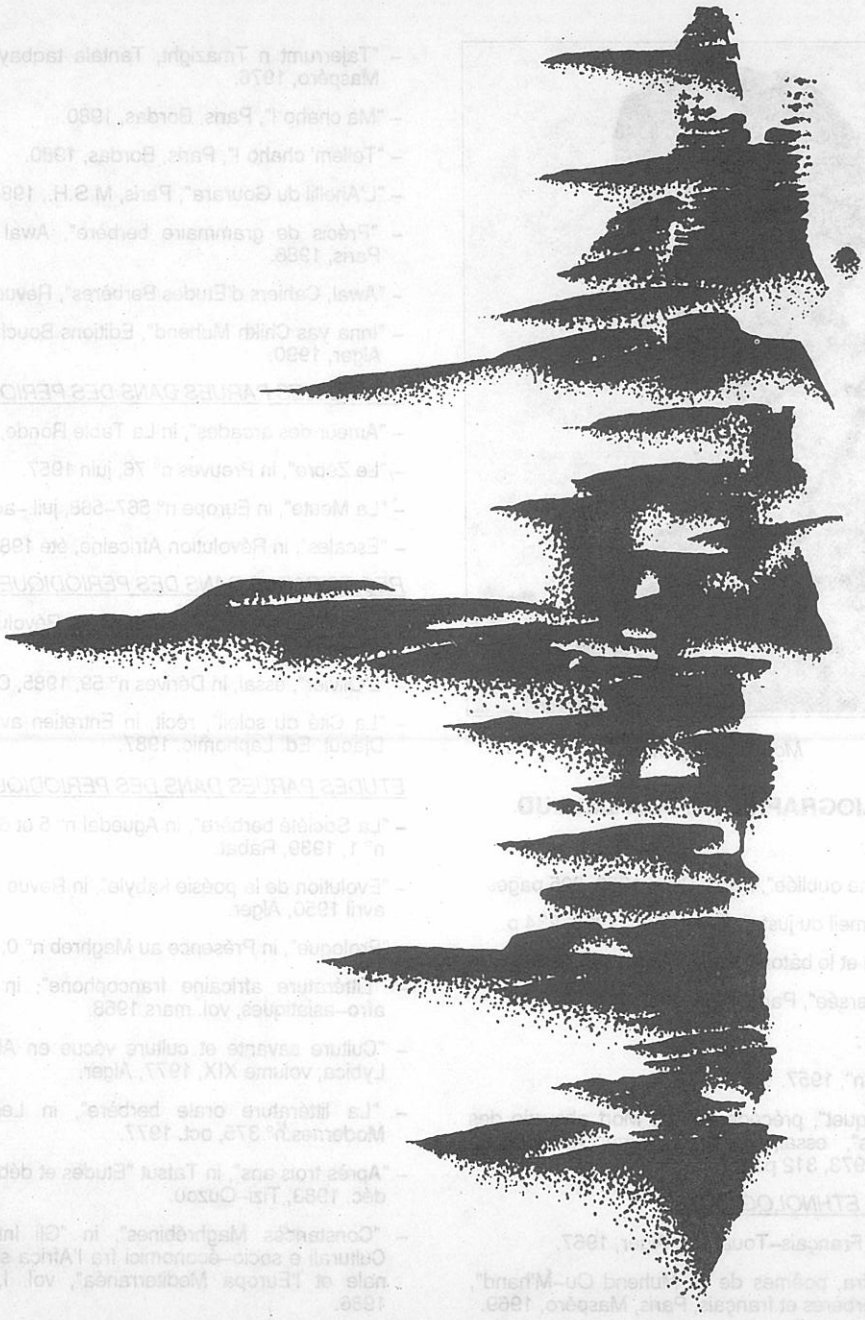
– "Culture savante et culture vécue en Algérie", in Lybica, volume XIX, 1977, Alger.

– "La littérature orale berbère", in Les Temps Modernes n° 375, oct. 1977.

– "Après trois ans", in Tafsut "Etudes et débats" n° 1, déc. 1983, Tizi–Ouzou.

– "Constances Maghrébines", in "Gli Interscambi Culturali e socio–économici fra l'Africa settentrionale et l'Europa Mediterranéa", vol. I, Naples, 1986.

– "Les mots, les sens, les rêves ou les avatars de tamurt", in Awal n° 2, Paris, 1986.



Dessin extrait de la Revue amazigh libyenne clandestine USSAN.

L'AMUSNAW

TAGMAT

"L'homme est ce qu'il fait" (André Malraux).

Les Imazighen viennent de rendre un vibrant hommage, à travers toute Tamazgha, au grand écrivain Mouloud Mammeri. Il nous a en effet quittés il y a cinq ans, en février 1989.

Considéré, avec Mohamed Dib, Mouloud Feraoun et Kateb Yacine, comme l'un des "pères fondateurs" de la littérature algérienne d'expression française, Mouloud Mammeri est le plus connu des défenseurs de l'identité culturelle berbère.

Mouloud Mammeri commence par écrire des romans (*La Colline oubliée,* en 1952, *Le Sommeil du juste,* en 1955, Plon éd.) sur la vie quotidienne de villages en Grande-Kabylie, où il est né en 1917.

Dès 1962, Mouloud Mammeri crée une chaire d'ethnologie et de langue berbères à l'Université d'Alger où se forme le premier noyau de jeunes "berbéristes".

Mouloud Mammeri constate alors avec amertume que *"la langue berbère est enseignée à ceux qui veulent l'apprendre dans les universités de Naples, Madrid, Londres, Leeds, en Hollande, à Copenhague, Varsovie, Budapest, etc., mais pas à Alger. C'est stupide, absurde..."*

En mars 1980, l'interdiction de sa conférence sur la poésie berbère de Kabylie à l'Université de Tizi-Ouzou (première métropole de Kabylie) provoque des dizaines de manifestations dans la région et une répression qui durera plusieurs semaines. Ce "Printemps de Kabylie" est le premier grand soulèvement de l'histoire de l'Algérie indépendante. Après ces évènements, et jusqu'à sa mort, Mouloud Mammeri se consacre de plus en plus à ses travaux d'anthropologie. Attaché à la culture berbère, et particulièrement à celle de Kabylie, dont la production est majoritairement orale, il crée à Paris en 1985 la revue d'études berbères *AWAL* (mot, parole, en français), éditée par la Maison des Sciences de l'Homme. Sa "grande fierté" était d'avoir recueilli et transcrit de vieux poèmes berbères, comme ceux des Zénètes du sud oranais, et en particulier les vers du plus connu et du plus chanté des bardes kabyles de la fin du XIXe siècle et des débuts du XXe, Si Mohand Ou M'Hand (publié aux éditions Minuit en 1969).

Mouloud Mammeri, dans une première approche critique soutenue par ses exigences de méthode et d'analyse scientifique, porte un regard lucide sur la société, et balise la voie pour une appréhension objective de la question identitaire et/ou culturelle, rendue fragile en absence de réponses adéquates.

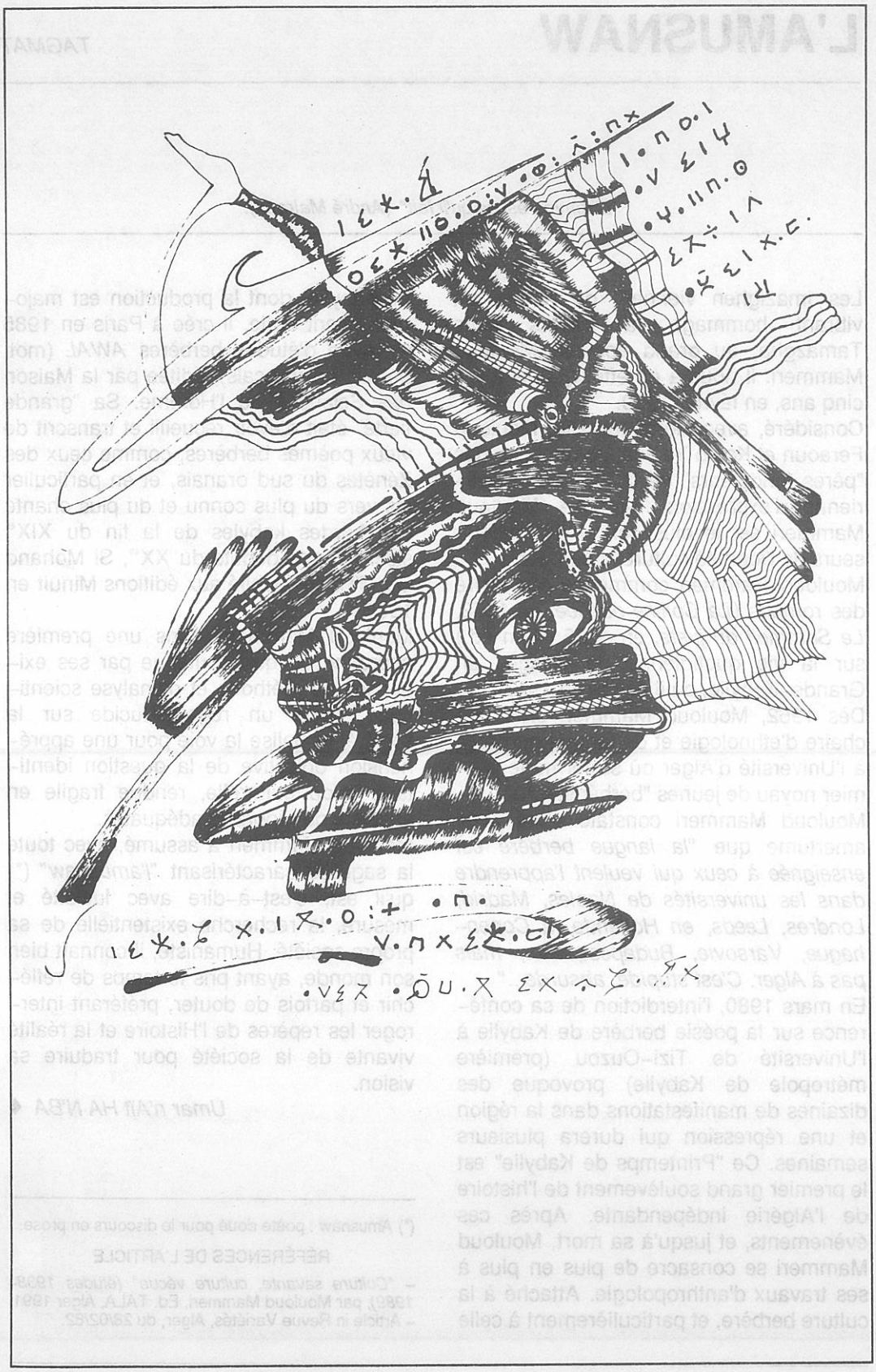
Mouloud Mammeri a assumé, avec toute la sagesse caractérisant *"l'amusnaw"* (*) qu'il est, c'est-à-dire avec lucidité et mesure, la recherche existentielle de sa propre société. Humaniste, il connaît bien son monde, ayant pris le temps de réfléchir et parfois de douter, préférant interroger les repères de l'Histoire et la réalité vivante de la société pour traduire sa vision.

Umar n'Aït HA N'BA ♦

(*) Amusnaw : poète doué pour le discours en prose.

RÉFÉRENCES DE L'ARTICLE

- *"Culture savante, culture vécue" (études 1938-1989),* par Mouloud Mammeri, Ed. TALA, Alger 1991.
- Article in Revue Variétés, Alger, du 28/02/82.



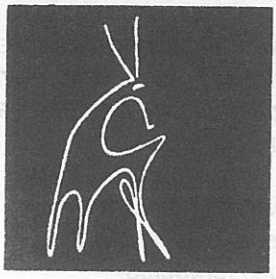
Dessin de Mahjoubi Aherdan.

IGUIDER ou le mythe de l'Aigle

Un conte d'Aherdan

NOTES DE LECTURE

Nous avons choisi pour critique littéraire aujourd'hui Léopold Sédar Senghor, en lui empruntant la préface qu'il a écrite pour IGUIDER...



"J'ai lu d'un trait ce conte d'Aherdan, intitulé l'Aigle–Iguider. D'un trait, tellement il m'a enchanté, au sens étymologique du mot : envoûté. Et pourtant je connaissais, et appréciais déjà, le poète marocain, qui, avec un art sûr, avait fait la symbiose de sa berbéritude et de son arabité, même surtout quand il écrivait en français.

Aherdan nous a donné, ici, un conte merveilleux qui fait agir et parler toute la création : les génies et les hommes avec Dieu bien sûr, mais aussi les animaux et les plantes, voire les choses que l'on croyait sans âme, comme les rochers.

C'est l'occasion de rappeler certaines vérités, que nous oublions trop souvent, nous autres Africains. Avant l'arrivée, sur notre continent, des Phéniciens, des Grecs et des Romains, des Wisigoths et autres Vandales, enfin, des Arabes, les Africains n'étaient pas divisés en Blancs et Noirs, mais en Grands Africains et en Petits Africains. Les premiers habitaient le nord du continent et la zone soudano–sahélienne jusqu'aux forêts tropicales, tandis que les seconds vivaient dans ces forêts jusqu'en Afrique du Sud comprise. Ceux–ci, les Hottentots et Bochimans, dont la taille était en moyenne d'un mètre cinquante, parlaient des langues à clics, tandis que les hommes du Nord, grands et élancés, parlaient des langues agglutinantes, comme le berbère, l'égyptien ancien et les langues bantoues parmi d'autres.

Pour revenir au conte d'Aherdan, qui participe de la civilisation africaine du Nord, c'est essentiellement un long dialogue entre Iguider, l'Aigle, le Chêne et Moh Mohi, encore que celui–ci n'apparaisse qu'après le premier tiers du récit. Dans ce long conte de quelques soixante pages dactylographiées, on peut trouver tous les animaux, voire toutes les choses, depuis le "grand coq en jabot" et Ahaqqar, le Corbeau jusqu'à Izem, le Lion, sans oublier l'Abeille, ni l'Escargot. C'est ainsi qu'en s'attardant sur la terre et sur toutes les formes de la vie qu'elle porte, notre conteur rencontre, fait parler, agir et réfléchir les êtres les plus divers : les arbres de toutes espèces, dont le chêne est le prototype, mais encore les lacs, surtout les rivières et ruisseaux. Aherdan n'oublie même pas le sable ni le chemin...

Mais que disent-ils, tous ces ... s pensant, sentant, agissant ? Nous le saurons en commençant par Dieu : par Agouch, qui "sait tout". C'est lui qui, "en un éclair", a fouetté le néant et commencé de créer cette vie qui, dans son essence, est esprit et matière, amour et haine, bien et mal.

Dans ce monde, après Dieu, c'est l'Homme qui tient le deuxième rang. C'est, plus précisément, Amazigh, le Berbère, c'est-à-dire "l'homme libre", qui terrasse Izem, le Lion. Aherdan le définit en quelques mots quand il écrit : "Il a la volonté, la sensibilité, la conscience, mais aussi tant de faiblesses". Et il complète ce portrait en disant le rôle de la culture, qui, plus que toute autre activité, distingue l'homme : "Elle est la force motrice des sentiments dans l'émanation des acquis séculaires".

Il reste que l'humanisme que voilà procède d'une certaine philosophie, africaine au demeurant. Ce qui, au-delà, fait le charme du conte d'Aherdan, c'est sa poésie. Cette poésie que les Peuls définissent comme "des paroles plaisantes au coeur et à l'oreille". Il faut entendre par là "des images analogiques, mélodieuses et rythmées", comme j'aime à le dire.

Le symbolisme de ce conte est patent, qui, comme les hommes, fait parler les animaux et les plantes, mêmes inanimées. Mais il y a surtout la mélodie, je dirai le chant de certaines phrases, sans oublier le rythme. En assistant, l'autre semaine, à une soirée de "poésie africaine", organisée par la mairie de Sainte-Foy-les-Lyon, j'ai pensé au conte d'Aherdan. En effet, "la poésie africaine" annoncée au programme était, tout simplement, tout poétiquement, un conte soudano-sahélien. Comme l'a dit Alain Le Pichon, chercheur au CNRS, dans sa thèse de doctorat sur le conte peul, le conte, en Afrique, était, autrefois, un récit psalmodié sur un ton haut avec, de temps en temps, des parties chantées quand d'autres étaient dansées.

Or donc, Aherdan a gardé des temps anciens, sinon le chant, du moins la mélodie, qu'on trouve, souvent, dans les phrases, dans les vers de son conte. Et elle s'exprime surtout par des allitérations, immédiates ou à distance, comme dans : "regarde les poules pondre et les poussins pousser", ou encore : "je croasse à casser mes cordes vocales". J'ai trouvé également des assonnances. Voici celles que j'ai retenues et où les voyelles accentuées sont é et è : "deux plumes vrillées dans ses chairs, lustrées et légères".

Quant au rythme, fait de parallélismes souvent asymétriques, en voici un exemple, qu'au demeurant Aherdan a disposé comme un poème :

"des fleurs s'ouvrir et se faner,
se lever des vents d'est et d'ouest,
des brises et des tempêtes
bercer la vie
hurler à mort".

Curieusement, les images analogiques ne frappent pas ici. Et pourtant le conte en est brodé. Comme dans cette phrase de l'Escargot : "Et comment éviter à mes antennes de s'emballer quand mon coeur s'embrase à l'idée d'aller glaner le sourire des étoiles, toujours dans l'espoir de m'en faire un bouquet".

Ce sera ma conclusion. Ce qui fait le charme de ce conte d'Aherdan, c'est qu'au-delà de la francité et de l'arabité, il est allé s'enraciner dans les valeurs, vivantes, de la berbéritude : de l'Afrique éternelle, qui fut le berceau de l'humanité."

Léopold Sédar Senghor ■

"IGUIDER", de Mahjoubi Aherdan - Ed. BENIMED Casablanca 1990.

LE SACRIFICE DES VACHES NOIRES

Un roman de Moha Layid

NOTES DE LECTURE

"La foi ne peut aller sans l'espérance. Quand les grimpeurs observent de loin la montagne, tout est obstacle, c'est en avançant qu'ils trouvent des passages."
C'est par ces mots d'Alain que Moha Layid ouvre "Le Sacrifice des Vaches Noires"...
Editions EDDIF, Casablanca 1992, 237 pages.

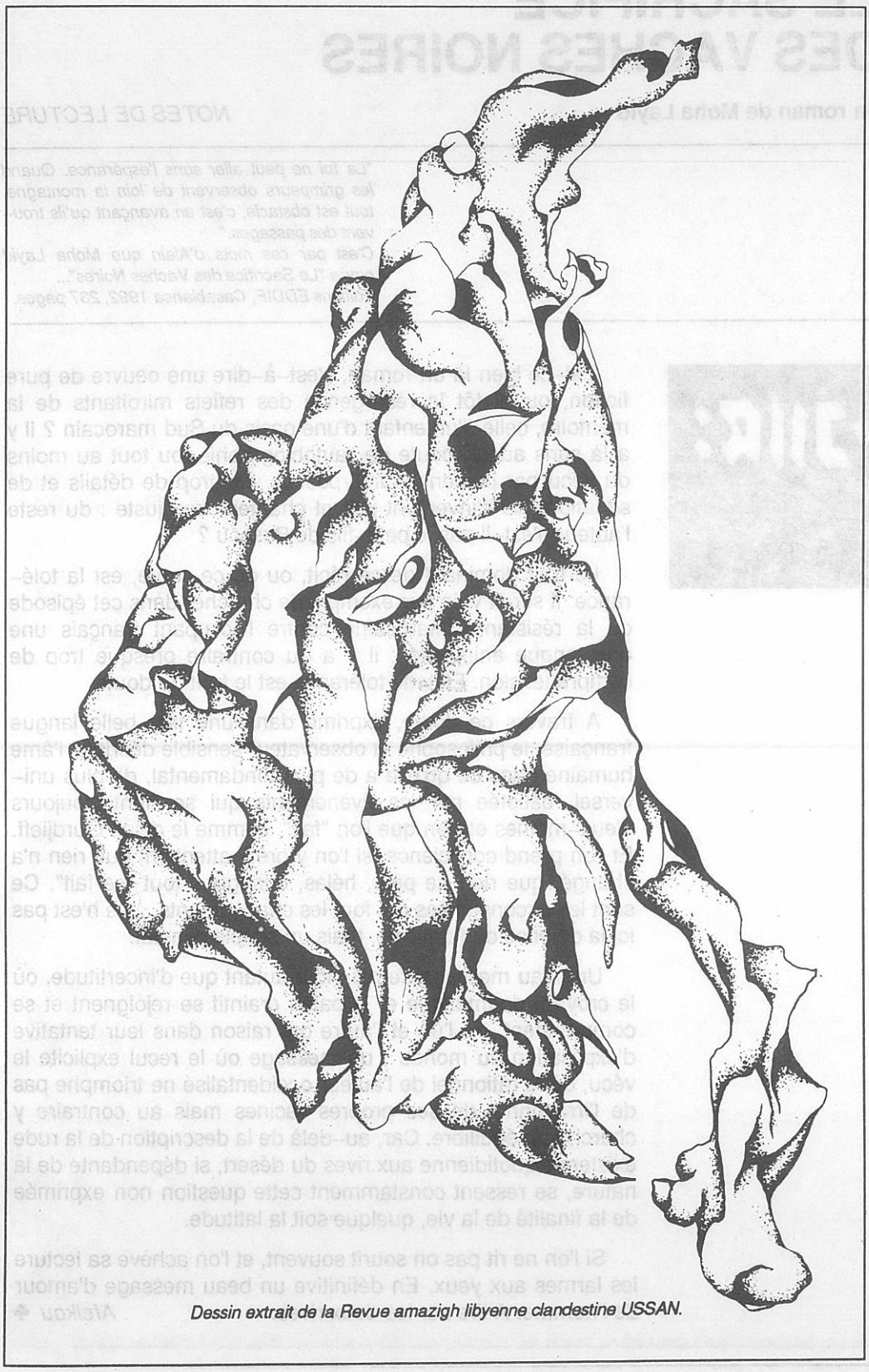
Est-ce bien là un roman, c'est-à-dire une oeuvre de pure fiction, ou plutôt la résurgence des reflets miroitants de la mémoire, celle d'un enfant d'une oasis du Sud marocain ? Il y a là sans aucun doute de l'autobiographie, ou tout au moins du vécu par personnes interposées, car trop de détails et de situations ne s'inventent pas et chantent trop juste : du reste l'auteur n'est-il pas le petit-fils de Bassou ?

Le trait dominant de ce récit, ou de ce conte, est la tolérance. Il serait vain par exemple de chercher dans cet épisode de la résistance marocaine contre l'occupant français une quelconque animosité : il y a au contraire presque trop de compréhension. Et cette tolérance est le fruit du doute.

A travers ce doute, exprimé dans une très belle langue française, le philosophe et observateur sensible décrit ici l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus fondamental, de plus universel, ballotée par les évènements qui se "font" toujours d'eux-mêmes et non que l'on "fait", comme le disait Gurdjieff. Et l'on prend conscience, si l'on y prête attention, que rien n'a changé, que rien ne peut, hélas, changer : tout "se fait". Ce sont les circonstances qui font les changements... Ce n'est pas ici la défense du fatalisme, mais un simple constat.

Un beau message de paix tout autant que d'incertitude, où le croyant dogmatique et le païen craintif se rejoignent et se comprennent, où l'un et l'autre ont raison dans leur tentative d'explication du monde ; un message où le recul explicite le vécu, où le rationnel de l'auteur occidentalisé ne triomphe pas de l'irrationnel de ses propres racines mais au contraire y cherche un équilibre. Car, au-delà de la description de la rude existence quotidienne aux rives du désert, si dépendante de la nature, se ressent constamment cette question non exprimée de la finalité de la vie, quelque soit la latitude.

Si l'on ne rit pas on sourit souvent, et l'on achève sa lecture les larmes aux yeux. En définitive un beau message d'amour de l'homme. A lire sur les deux rives. *Afelkou* ♣



Dessin extrait de la Revue amazigh libyenne clandestine USSAN.

GHERIS ou le Dieu des Oasis

Un roman de Sekkou n'Aït Brahim *A PARAITRE*

Qui rallumera l'afgag ?

De plus en plus nombreux sont les Imazighen qui produisent dans le domaine de la littérature tamazight écrite, qu'elle soit transcrite en caractères tifinagh, latins ou arabes. Et beaucoup de leurs travaux arrivent à leur terme.

"Gheris" ou le Dieu des Oasis est l'un de ces romans, qui doit paraître très prochainement... Un roman magnifique !

Son auteur, Sekkou n'Aït Brahim, u–Atta par sa mère et u–Hdidou par son père, lutte comme un forcené pour sauvegarder la tradition de ses ancêtres, pour rallumer l'*Afgag* [1] sacré des légendes séculaires que l'arabisme a saccagé.

Le héros du roman, Sekkou, est un jeune berbère qui revient au pays – le Gheris [2] – après avoir combattu dans les troupes arabes durant la guerre de 1967.

Son père l'attend au village, mais c'est à peine s'il le reconnaît: Sekkou est devenu alcoolique, après avoir tué un homme puis avoir été jeté en prison...

Son coeur est sec et son âme, tel un violon désaccordé, ne sait plus parler aux étoiles ni aux esprits du Grand Atlas.

Ces esprits, cette nature sublime où planent les aigles et les dieux, Sekkou les réinvente dans un dernier élan avant de s'en aller danser avec les chacals, solitaire, nostalgique, déchiré entre le désespoir de sa tribu et la majesté d'un paysage désormais transformé en carte postale.

Reste le roman, superbe requiem de la berbérité perdue, qui deviendra, j'en suis convaincu, un classique.

Omar Louzi ♦

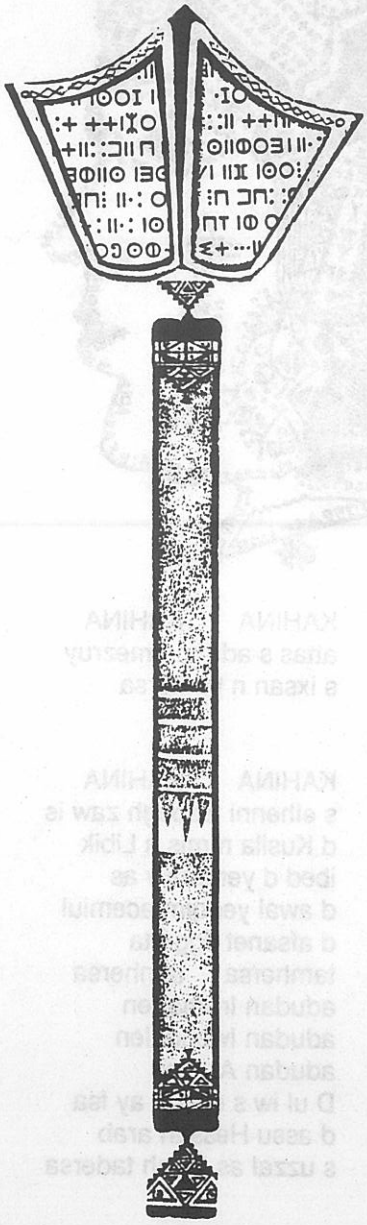
1 – Afgag ou Afger, le grand feu allumé la nuit sur la place du village pour chasser les esprits.
2 – Gheris, de la vallée du même nom, désigne les villages qui bordent l'oued Gheris.

KAHINA

Lahoucine Atabji

POESIE

La Kahina, reine prophétesse berbère...



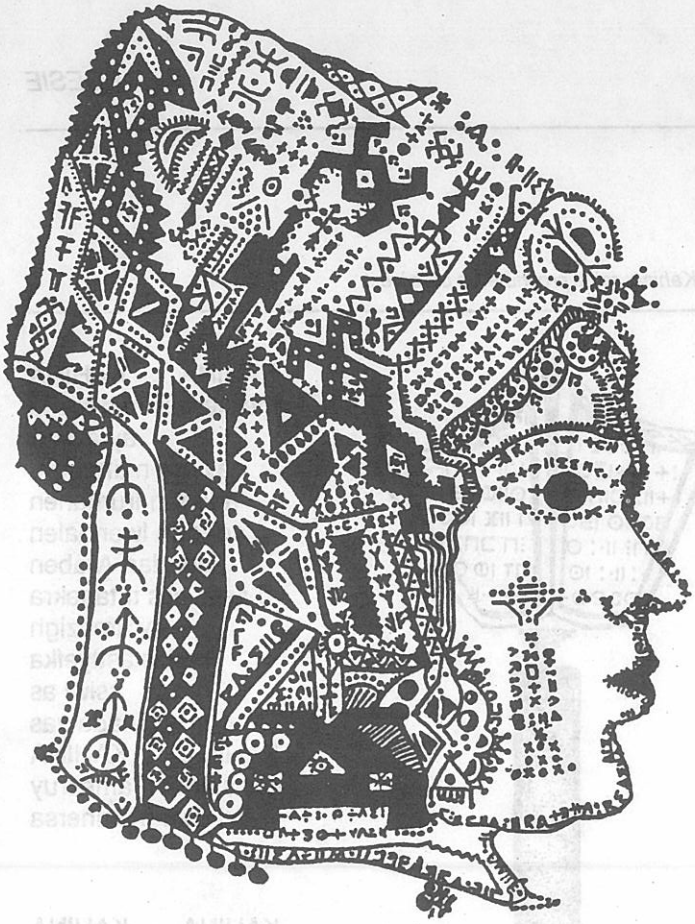
Esel cemmin a tamazight
esel cemmin a weltma
inig fell as a ilel
nada cemmin a tegna
KAHINA KAHINA
tlul g luras
taqcict nnan as Dina
ay udem iw ala irah
a yadus n tugna
ay isem n amazigh
d tazdayt ighf is g ujenna
KAHINA KAHINA
SSIWL AS ATTAS
s aduf n amezruy
s ixsan n imgura

KAHINA KAHINA
gullegh s idghaghen
ekkernet timeghra
d taghliwin uzzelnet
t–timur t–timura
ssiwelnet
nadanet
Tagrawla tagrawla
adudan lrumanen
adudan lwendalen
adudan Araben
d atenqam tamezgha

KAHINA KAHINA
tqam ighf is
thekker seh d terni sa
gher irgazen d tednan
t–tfawt af izerwan
d lehmul s nnej ileghman
t–tililiwin d lmeghna
d tmeghra zzer tmeghra

KAHINA KAHINA
thekker disen d tezga
ay aytma
ay ara n tihhugra
adudan lrumanen
adudan lwendalen
adudan Araben
d assu ass n tanekra
ay amazigh
ul is asttyefka
ssiwl as
nada yas
KAHINA KAHINA
attas s aduf n amezruy
s ixsan n timhersa

KAHINA KAHINA
semman as KAHINA
esbed esbed timengha
d tamurt im rahu at ekka
KAHINA
gullegh ay inilta
s tittawin n tbucirin
d elmesda
s tmettant af idurar nnegh
tameddurt atten semda
at n ari s idammen
s lewras l Berqa
d isefra d isefra
Adudan lrumanen
adudan lwendalen
adudan Araben
d awal ayeqqim arrac
awal teâmer tazeqqa
d assü Hessan arab
nec izigh d netta



KAHINA KAHINA
gget gget d timengha
d assu ara m g titt
n tissubla
d iqcicen ssiwlen am
s baba tsen Massinissa
tamhersa tamhersa
adudan Irumanen
adudan Iwendalen
adudan Araben
wan t–teggez tabendirt
wen hekkemc ameksa

KAHINA KAHINA
abrid nnegh g amgaru
yedwal
d elhal nnegh ay elhal
at n ahreq akal
s Tihert al Tgura
d imgura d imgura
adudan Irumanen
adudan Iwendalen
adudan Araben
d ighermawen arrzen
d aghdanet tibbura

KAHINA KAHINA
tamurt im s idammen tfad
d ass wel yewwed azekka
ibuciren mmuten s wefad
d tekker fellam t–tehrika
Imgura
Imgura
adudan Irumanen
adudan Iwendalen
adudan Araben
d Qertaj d Utik
a y mmi is n afrika
ssiwel as
nada y as

KAHINA KAHINA
attas s aduf n amezruy
s ixsan n timhersa

KAHINA KAHINA
s elhenni tesbegh zaw is
d Kusila mmis n Libik
ibed d yemma y as
d awal yeqqim acemlul
d afsanet tiggetta
tamhersa tamhersa
adudan Irumanen
adudan Iwendalen
adudan Araben
D ul iw s elhem ay fsa
d assu Hessan arab
s uzzal as igegh tadersa

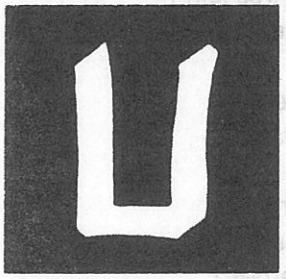
KAHINA KAHINA
amlen neâya d timhersa
amlen nemmet s tgersa
aya menit g taluft neghza
neâya neâya
gullegh s imettawen
t–tamurt d tfaska
s asif n Mejerda
d idammen uzzelen
t–tijedwa t–tijedwa
ssiwelnet nadanet
tagrawla tagrawla
d at n qam tamezgha.

Lahoucine Atabji •

PERMANENCE DE TAOS AMROUCHE

Un poème de Mohammed KHAIR-EDDINE *POESIE*

Point n'est besoin de présenter Mohammed Khaïr-Eddine,[1] dont nous avons déjà publié un texte dans notre précédent numéro.
Au fil de vers libres, dont le rythme presque classique, césuré, entrecoupé de rejets et d'accents, nous emporte comme un chant amazigh, le poète évoque ici, au-delà de Taos Amrouche,[2] le destin d'un peuple.



W

Je vois Tipasa, l'inoubliable pilier millénaire,
je vois l'ombre du blé sur la mer ;
et les femmes comme les hommes numides de pleine errance,
je vois
l'aiguille des pics et la honte séculaire !
ils se déchirent sur le champ, ils me déchirent !
C'est l'amour qui exacerbe l'épouvantable buisson,
le torrent des Aurès ; c'est Kahina, dit-on,
qui procède au compte des vieux surgissements !

Peut-être rien, après tout, que la meule et la belle orge
et le berbère et le claquement de balles
et les timbales et les fêtes intermittentes
et la mort, enfin, bondie et qui recueille
en nous l'élixir agressif de l'atome.

D'avoir tourné le temps à ta faveur et tenu
jusqu'au bout – où l'on voit se convulser les Temps –
avec pour seule compagne une musique errante,
Mère, c'est en nous que ton soleil rayonne !

Il dresse sur nos rides, sur le pays un sang
neuf et si fort que se délitent les mémoires
de gel, Taos ! C'est encore là
que ton ombre plasmatique, entre veilles et rêves,
(incandescente de henné, ombre de calme reflet
gisant sur ma musique !) Ah ! c'est encore plus bas
où l'on fourbit les armes rouillées des mercenaires ;
où l'on dresse la tribu contre son sang !

où l'on fournit ses enfants au fournil !
où l'on pose ses pas sur la fourche du démon !...

Ah ! c'est encore plus bas, plus lointainement bas
que se tient, fripé, le grand sourire crispé
des peuples atroces qu'on enjambe comme une tombe !

Debout parmi nous et dans ma nuit ionique !
aussi frêle, aussi belle dans ton manteau de roses,
debout dans ma voix, chroniquement debout,
avec moi sur les rires et les sanglots des nuits !

Fille de Nubie, fille des monts, ciel utérin !
nous-mêmes répudiés de nous-mêmes par le Commerce,
geôliers de nous-mêmes et nous exilant très loin ;
fille du sable fin que décrivent les scinques !

Mais une belle jamais ne meurt, mais une belle
jamais n'enfante autre chose que l'écrit vaste !
Une terre réprimée et qui revomit l'orge
sous le ciel ancien brûleur de vieux bâtons !
mais une belle voix cinglant l'espace aveugle
essore les nuées et libère nos coeurs acerbes !

Car parmi moi, debout sur la dune, sur le délire,
te voilà soufflant en vent si puissant et si doux
que les planètes exsudent nos morts et frémissent
de honte très lourde murée dans le silence !

Alors que ton éclat nuit aux étoiles précaires !

Mohammed Khaïr-Eddine ■

1 – Poème extrait du recueil "Résurrection des fleurs sauvages", de Mohammed Khaïr-Eddine, Editions Stouky, Rabat, 1981, pages 47-49. Amazigh originaire de la Vallée des Ammelns (Souss) et auteur de textes composites d'une farouche beauté, Mohammed Khaïr-Eddine est considéré comme l'un des plus grands écrivains marocains contemporains d'expression française. Il a publié l'essentiel de ses oeuvres aux éditions du Seuil, Paris.
2 – Taos Marguerite Amrouche, aussi célèbre écrivain que cantatrice, auteur de romans et d'un recueil de contes "Le Grain Magique" (voir TIFINAGH n° 1, affiche page 42), interprète de chants berbères et de chants ibériques archaïques, est décédée en 1975. Son frère Jean Amrouche, poète et écrivain tout aussi célèbre, est également décédé. Tous deux étaient de famille kabyle chrétienne.

BLESSURES DE L'OUBLI

Trois poèmes d'Ali Khaddaoui — *POESIE*

HOGGAR

Quand le vent s'enrage
arrache tout sur son passage
c'est qu'on l'a piétiné quelque part
au Hoggar par exemple
Gommer les noms des lieux
c'est offenser les dieux
et le vent en est un !

INTERDITS

Maman
Pourquoi ne travailles–tu pas la laine le samedi ?
C'est ainsi, mon petit
Depuis longtemps, très longtemps...
Pourtant le fqih dit que c'est le vendredi...
Ta ta ta ta !
Qu'est–ce qu'il en sait le fqih,
Des gens d'il y a dix mille ans ?

VIOL

Trouée ma tente
sans pans ?
Brisée ma cuillère en bois ?
Mon Dieu
avec quoi remuer ma soupe
mes doigts se brûlent
Regarde
il laboure la terre que je dis mienne
comme si ma femme devenait sienne
en ma présence

(Poèmes extraits de "Blessures de l'oubli", recueil en préparation)

IFS N USIREM — Graine d'espoir

Par Eumar DERWIC

POESIE

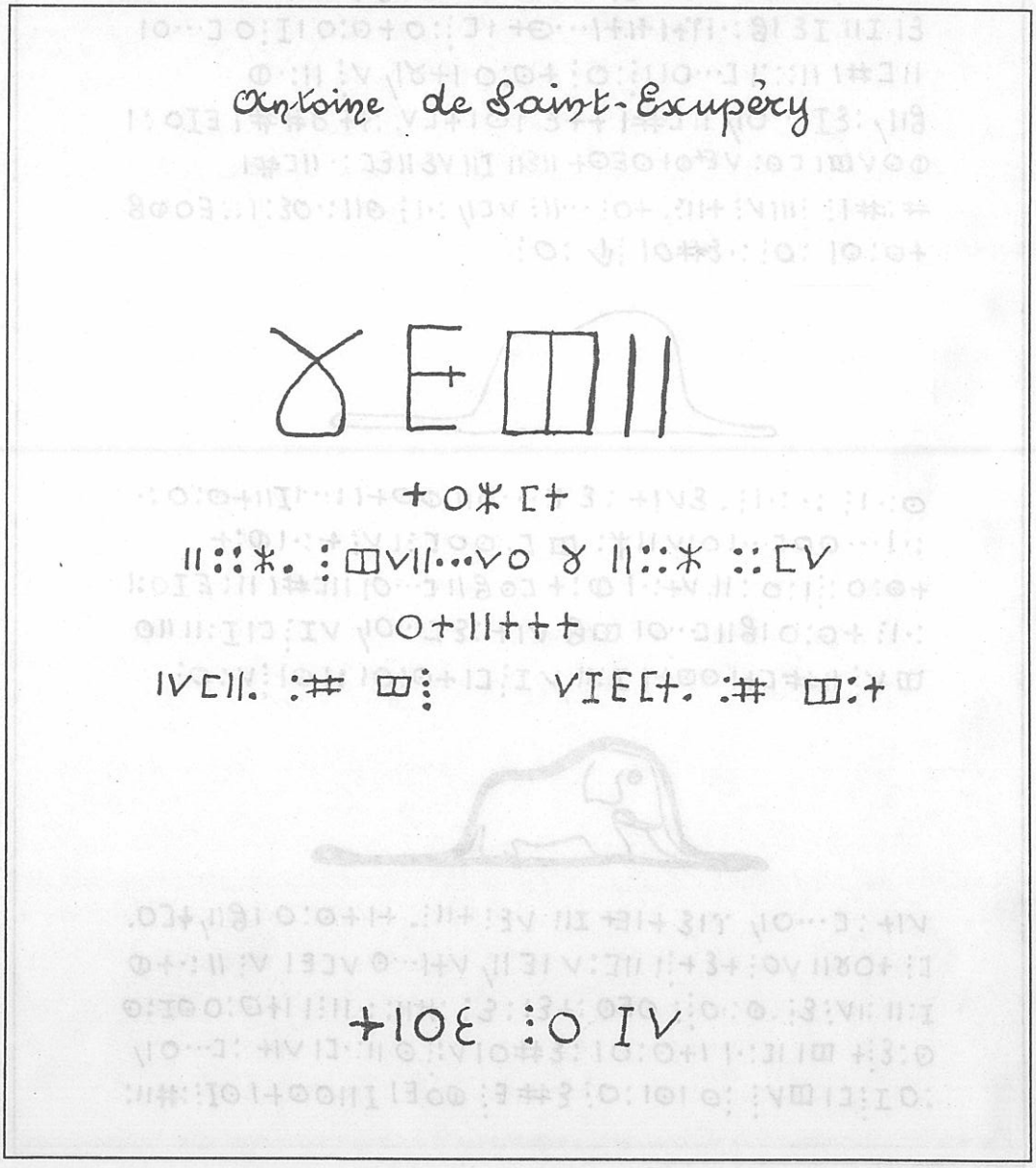
Omar Derouich, ou Eumar Derwic suivant une nouvelle transcription,
nous écrit d'Igwelmimen (Goulmima),
ass n Waram 1 Furar (en date du mardi 1er février) 1994.
Outre un AYUZ ! (Bravo !) pour notre Revue TIFINAGH,
il nous adresse l'un de ses derniers poèmes, en deux versions.
Il nous en annonce d'autres ainsi que des contes,
que nous attendons avec impatience.
A notre tour de lui dire : AYUZ !

IFS N USIREM	GRAINE D'ESPOIR
Ghef tewrirt n igherm inew	Sur une colline de mon village
Annigh ifs n usirem	Je vois une graine d'espoir
Ar igemma di tegrest.	Germer en plein hiver.
Ad i–yegzey ghef wudem	Elle tatouera mon visage
Aledjig d–ifsan g ussitem	D'une fleur éclose un soir
Ghef wuddur n tudert.	En hommage à hier.
Isselkem aya n yizen inew	Transmettra mon fin message
I yismunn yujin ighrem	Aux copains du terroir
Haggwemen tadrugt.	Attendant un mystère.
Abbagh n tfiras n tsaywalt inew	Au fond des traits de l'image
Da yettemmeghziz yizem	S'étirent mes léopards
Ard ixebber tabizart.	Qui grattent ma civière.

LE PETIT PRINCE

Antoine de Saint–Exupéry *TIFINAGH*

"Le Petit Prince" puise sans doute ses sources dans un vieux conte berbère, comme nous l'a rapporté un Ighezrane qui le tenait de sa grand'mère ; il serait connu dans tout l'Atlas... Antoine de Saint–Exupéry, qui l'a écrit (ou adapté) en 1940–43, aurait pu en avoir connaissance, ayant vécu à Cap Juby (Tarfaya), Villa Cisneros (Dakhla), Alger, Oudjda, Laghouat... Ce conte a été publié pour la première fois à New York en 1943 puis par Gallimard en 1946. Il a été traduit dans plus de quarante langues... Nous reproduisons ici le début d'une version en tifinagh dont nous ne connaissons pas l'auteur ; notre exemplaire fut reçu il y a plusieurs dizaines d'années à Timimoun (Sud Algérien). La nouvelle édition par "La Pléiade" des oeuvres complètes de "St–Ex", qui doit sortir en mai, nous apportera–t–elle des précisions ?



(à suivre...)

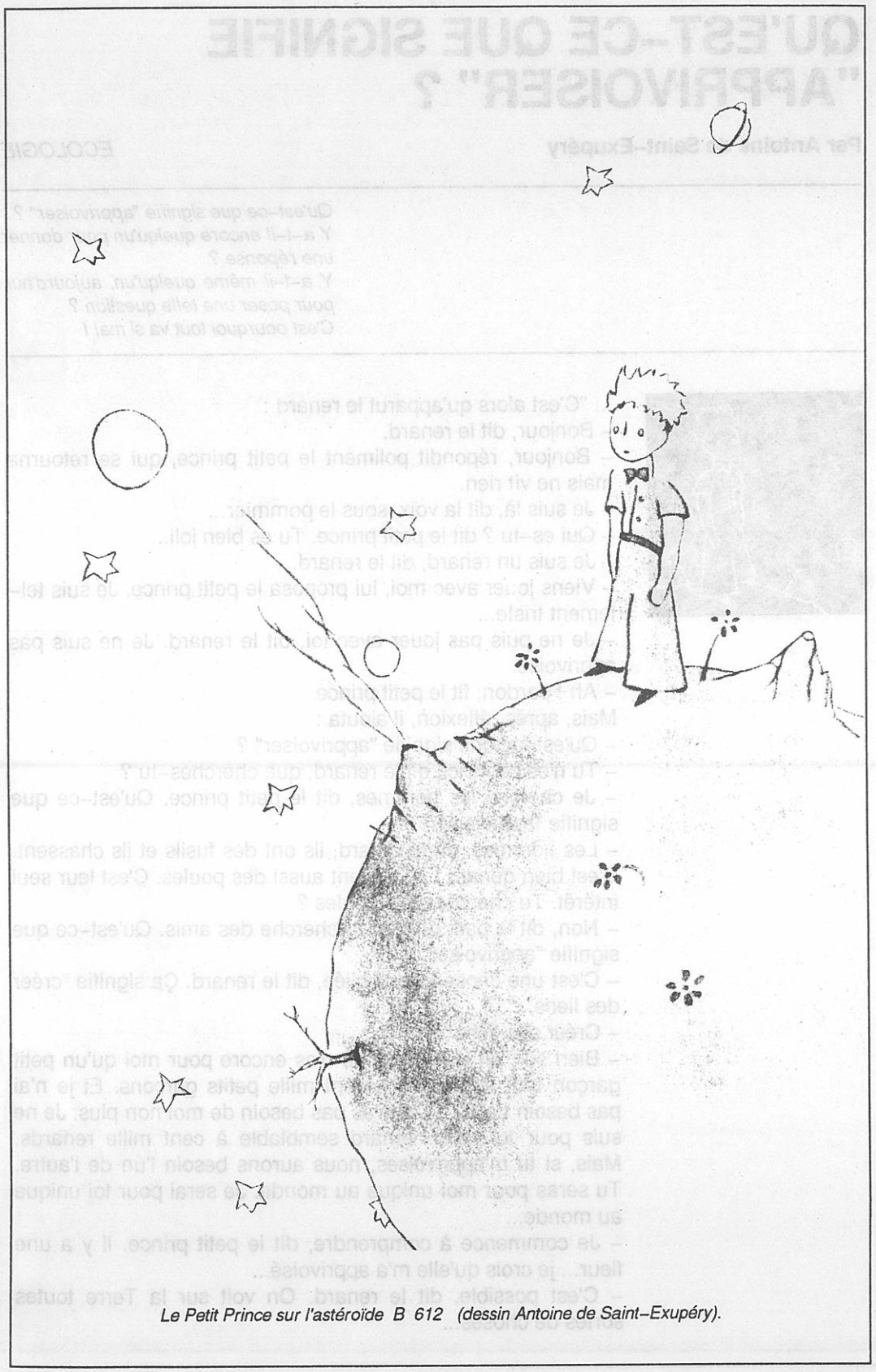
QU'EST-CE QUE SIGNIFIE "APPRIVOISER" ?

Par Antoine de Saint-Exupéry

ECOLOGIE

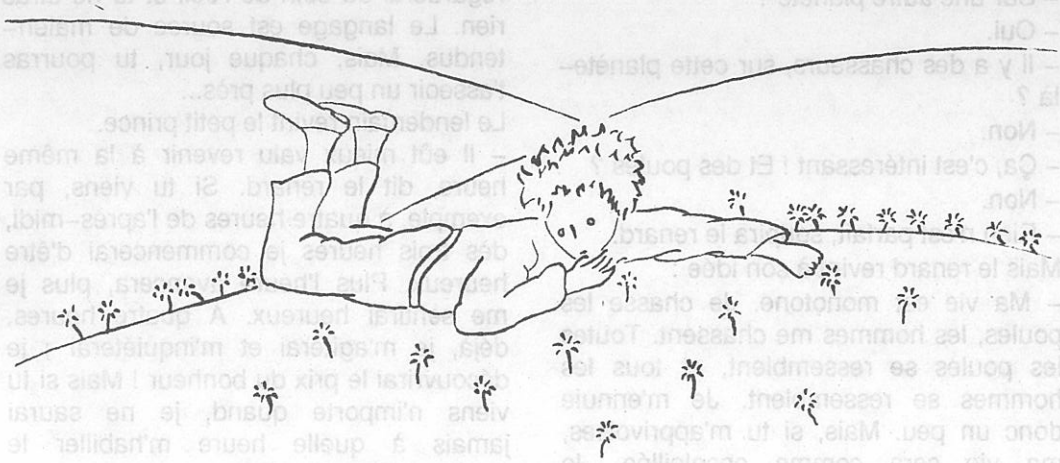
Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
Y a-t-il encore quelqu'un pour donner une réponse ?
Y a-t-il même quelqu'un, aujourd'hui, pour poser une telle question ?
C'est pourquoi tout va si mal !

... "C'est alors qu'apparut le renard :
– Bonjour, dit le renard.
– Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.
– Je suis là, dit la voix, sous le pommier...
– Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...
– Je suis un renard, dit le renard.
– Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...
– Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.
– Ah ! pardon, fit le petit prince.
Mais, après réflexion, il ajouta :
– Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
– Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?
– Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
– Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?
– Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
– C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..."
– Créer des liens ?
– Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...
– Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...
– C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...



Le Petit Prince sur l'astéroïde B 612 (dessin Antoine de Saint–Exupéry).

– Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.
Le renard parut très intrigué :
– Sur une autre planète ?
– Oui.
– Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?
– Non.
– Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?
– Non.
– Rien n'est parfait, soupira le renard.
Mais le renard revint à son idée :
– Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...
Le renard se tut et regarda logtemps le petit prince :
– S'il te plaît... apprivoise-moi, dit-il !
– Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.
– On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !
– Que faut-il faire ? dit le petit prince.
– Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'oeil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...
Le lendemain revint le petit prince.
– Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai ; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le coeur... Il faut des rites.
– Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.
– C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances.
Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :
– Ah ! dit le renard... Je pleurerai.
– C'est ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...
– Bien sûr, dit le renard.
– Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince.
– Bien sûr, dit le renard.
– Alors tu n'y gagnes rien !
– J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé.
Puis il ajouta :
– Va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret.



Et, couché dans l'herbe, il pleura.

Le petit prince s'en fut revoir les roses :
– Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde.
Et les roses étaient bien gênées.
– Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.

Et il revint vers le renard :
– Adieu, dit-il...
– Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux.
– L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.
– C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.
– C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose... fit le petit prince, afin de se souvenir.
– Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...
– Je suis responsable de ma rose... répéta le petit prince, afin de se souvenir."

Antoine de Saint-Exupéry ■

Extrait du conte "Le Petit Prince", d'Antoine de Saint-Exupéry, Librairie Gallimard, Paris 1946, pp. 66-74.

COMMENT CONSTRUIRE AUJOURD'HUI EN SITE ANCIEN ?

L'EXEMPLE DE CHAOUEN

Par Tasmount

ARCHITECTURE

Comment s'inscrire aujourd'hui dans un tissu ancien sans le dénaturer, ni trahir notre propre époque ? C'est-à-dire : comment être authentique à la fois au passé et au présent ? Mais d'abord, qu'est-ce que l'authenticité ? La réponse, c'est : l'organicité...

Fenêtre en "chandelle" Chaouen.

Dans un site naturel donné, on construisait autrefois de manière "organique", c'est-à-dire en fonction des contraintes de ce site, des matériaux disponibles, et des techniques de l'époque, en exprimant en outre un message d'ordre spirituel. Aujourd'hui, au site naturel s'est ajouté un paramètre essentiel, qui est le bâti existant. De plus les matériaux, les techniques, le mode de vie et le message ont changé : *comment s'inscrire aujourd'hui dans un tissu ancien sans le dénaturer ni trahir notre temps ?* C'est la question que se posent à la fois l'administration et les architectes...

Il est certain que préserver l'existant sans apport neuf revient à momifier la cité et par suite conduit à sa mort : ou bien la paupérisation s'en emparera en la *délabrant* (Fès), ou bien le tourisme deviendra sa seule activité en la *prostituant* ; et bien souvent les deux. A l'opposé, laisser le modernisme et le style international s'y implanter librement revient à la perdre en la *dénaturant.* La demi-mesure qui consiste à faire du pastiche "à l'ancienne" en tentant d'y adapter nos activités, nos matériaux et nos techniques contemporains revient à trahir notre époque pour un coût plus élevé. Alors... que faire ?

Essayons une démarche "naturelle", c'est-à-dire à l'écart des règles de conformisme et des recettes de "bon goût" qu'on nous a inculquées ou que prône la règlementation officielle de protection des sites et des monuments historiques et, pour ne pas verser du vide dans du néant, prenons un exemple précis: celui de Chaouen, petite ville qui s'est implantée dans la montagne du Rif à la fin du Quinzième Siècle. Afin que notre démarche soit "naturelle", débarrassée de toute connotation importée, tâchons de nous mettre dans la peau de ceux qui sont venus là pour y implanter leur maison et leurs activités, et tentons de comprendre comment ils s'y sont pris et pourquoi. En un mot : cherchons ce qu'ils cherchaient...

Pour cela portons tout d'abord notre attention sur les *sensations* que nous éprouvons à Chaouen, en y arrivant, puis en nous y promenant :

1 / Impression de labyrinthe, d'intériorité et de repli dès l'arrivée dans la ville puis dans son parcours piétonnier :
– la cité est repliée sur elle-même par rapport à la nature environnante, nichée dans un creux montagneux, protégée par de hauts sommets (ses "cornes") ;
– chaque quartier est replié sur lui-même par rapport à la cité, accessible seulement par des ruelles tortueuses : dimension "féérique" (découverte, comme sous l'effet de la baguette magique d'une fée) et dimension "merveilleuse" (déroulement, tout est relié) ;
– chaque maison enfin est repliée sur elle-même, souvent accessible par une impasse privée, ouverte sur un riad intérieur, avec un minimum d'ouvertures sur l'extérieur ; protection et intimité...
Ainsi le principe de *repli* s'exprime à trois échelles, depuis l'implantation générale dans le site jusqu'à l'intérieur de chaque demeure.

2 / Impression de très petite échelle :
– par la faible largeur des rues, ruelles et impasses, qui se resserrent et se dévient;
– par l'étroitesse des ouvertures, portes et fenêtres ;
– par la faible hauteur des maisons...
La cité est à l'échelle de l'enfant.

3 / Impression de douceur :
– par le modelé des formes architecturales et des détails ; géométrie d'usure et d'élimination des angles vifs, à l'instar des rochers ; le bâti semble émerger du terrain ;
– par les couleurs bleu pastel, qui s'étalent du bleu clair au mauve ou au bleu turquoise, et se fondent en camaïeux dans le blanc de l'ensemble ; impression de flocons de neige ;
– par les plantes et les fleurs aux fenêtres, qui annoncent la vie.

4 / Impression d'intemporalité :
– le temps semble immuable, dimension "mythique" : rien ne semble pouvoir ou devoir changer ;
– écriture architectonique symbolique : impression de mystère ; certaines ornementations sont des équations sur l'origine andalouse des habitants.

5 / Impression de domination par la montagne :
– dimension "fantastique" : confrontation avec l'inaccessible. La montagne semble à la fois menaçante, comme si elle allait s'abattre sur la cité, et à la fois protectrice ;
– la montagne est omniprésente par la pente même du sol de la cité ; elle lui offre la troisième dimension, celle de la hauteur : on se situe en tous points par rapport à ce qui nous domine et à ce que nous dominons.

6 / Impression de fluidité :
– l'eau est abondante ; elle jaillit et s'écoule un peu partout ;
– les ruelles semblent suivre le chemin naturel de l'eau.

Nous constatons ainsi que les habitants ont construit de façon "naturelle", à leur échelle et suivant leurs moyens, avec les matériaux qu'ils avaient sous la main, sans réaliser d'ouvrages de terrassements ou de génie civil, en cherchant en premier lieu à assurer leur protection tout en exprimant leur histoire.
Après avoir "senti" la ville, nous pouvons poursuivre notre recherche en établissant une liste des matériaux pouvant répondre aux contraintes de climat, de besoins et du site, bâti existant compris. C'est avec certitude que nous éliminons maintenant une série de matériaux nouveaux que nous sentons et savons ne pas convenir.
Ceci fait, nous pouvons définir les techniques de mise en oeuvre de ces matériaux dans un souci d'intégration, c'est-à-dire de résonnance aux sensations éprouvées : maintenir l'échelle et l'inté-

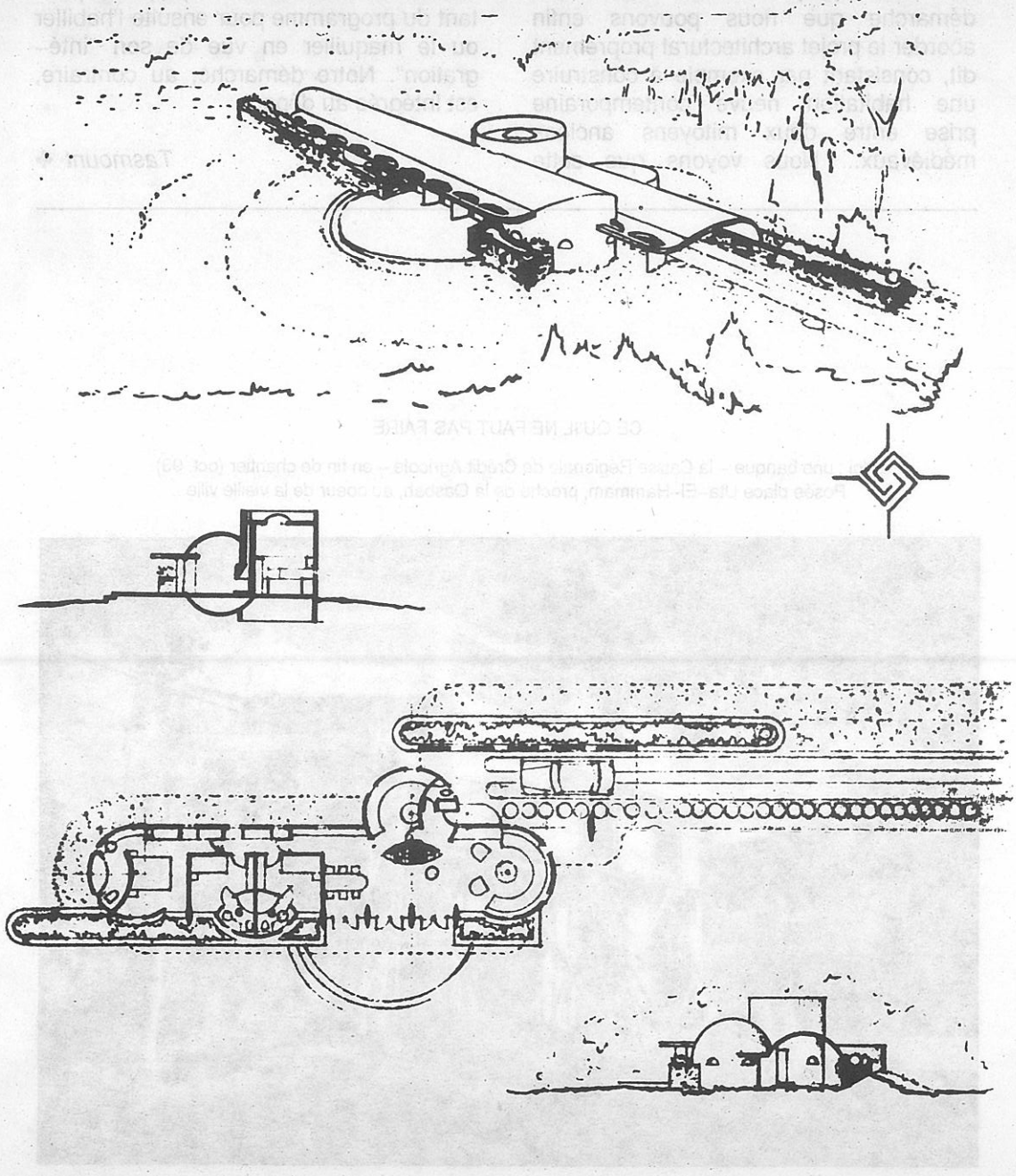
riorité, développer une géométrie douce ou curviligne, conserver les toitures en pente, exprimer le modelé, etc.
Ce n'est qu'après avoir suivi cette démarche que nous pouvons enfin aborder le projet architectural proprement dit, consistant par exemple à construire une habitation neuve contemporaine prise entre deux mitoyens anciens médiévaux... Nous voyons que cette attitude "naturelle", partie du général pour parvenir au détail, se situe à l'opposé de la démarche habituelle qui consiste à faire d'abord le projet en partant du programme pour ensuite l'habiller ou le maquiller en vue de son "intégration". Notre démarche, au contraire, est intégrée au départ.

Tasmount ♣

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE

Ici : une banque – la Caisse Régionale de Crédit Agricole – en fin de chantier (oct. 93).
Posée place Uta-El-Hammam, proche de la Qasbah, au coeur de la vieille ville...

Hors d'échelle de la porte monumentale qui prétend se mesurer avec celles de la mosquée, hors d'échelle des arcades-vitrines latérales, hors d'échelle des fenêtres, brutalisme "à la mode" de l'inutile – sinon publicitaire ? – structure en terrasse, quadrillage primaire des grilles de protection (également monumentales), angles vifs et enduits soigneusement tirés à la règle... un mépris total de l'environnement ! *(Arch. El Harchi, Tanger)*



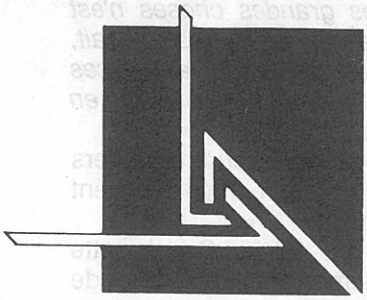
Architecture saharienne des premières années...

Eléments tubulaires géants (ϕ = 4.40m intérieur x 12.00m de longueur) en matériau M.V.R. (procédé italien en mousse de polyuréthane de 80 mm entre 2 gel-coats armés de fibre de verre). Nécessitait une usine volante.
Habitation unifamiliale (120 m²) *Hervé Baley, architecte.*

DESTAMERZHIT ou la Grande Alliance

Par Olivier Fougerat

Deuxième épisode :
Pourquoi nos villes étaient-elles blanches ?



Bahlou [1] Amur et moi étions à nouveau réunis dans l'*amalal* [2] d'où nous dominions la région d'Awgadost au coucher du soleil. La journée avait été très chaude, et nous attendions avec impatience les premières gouttes de pluie. Mais nous savions qu'elles n'apparaîtraient pas avant deux ou trois heures...

J'aimais bien écouter *Bahlou* me parler de son temps. Cela faisait un peu suite aux contes de mon enfance : *"Il était une fois..."* Mais ses contes à lui étaient véridiques. Ils constituaient en quelque sorte une résurrection de sa mémoire. Ses souvenirs prenaient vie et j'avais l'impression en l'écoutant d'avoir vécu moi-même ces évènements. Sans doute y prenait-il plaisir lui aussi, lui qui restait l'un des derniers témoins de cette époque de mutations profondes, avec tout le recul que pouvaient lui donner ses quelques quatre-vingt cinq ans. Les images du présent et du passé se superposaient étrangement, et j'avais parfois bien du mal après ce voyage dans le temps à reposer les pieds sur notre paisible terre d'aujourd'hui...

– Parle-moi encore des villes, *Bahlou*...

– Que veux-tu savoir de plus, Yidir ?

– J'ai vu sur des films de l'époque que ces villes étaient blanches... Et j'ai été surpris de ce blanc qui tranchait violemment avec la nature. J'ai trouvé ça choquant. C'était la mode en ce temps-là ?

– Non... Je vais t'expliquer. Il y a bien longtemps de cela, des *Iroumiyen* [3] débarquèrent à nouveau sur nos rivages. Et sur ces rivages ils bâtirent des villes nouvelles. Afin de les harmoniser avec les *médinas* [4] traditionnellement blanches qu'elles étaient censées prolonger, ils imposèrent à leurs édifices la couleur blanche... ou, plus justement : cette absence de couleur. Au travers d'une vision un peu exotique des choses, sans doute nourrissaient-ils là de bons sentiments, mais ils firent du pastiche, de l'imagerie.

– Et pourquoi les vieilles *médinas* étaient-elles blanches ?

– Tout simplement parce qu'elles étaient badigeonnées à la chaux, cette chaux que les habitants teintaient parfois selon la tradition locale au *nila*[5], ce qui donnait un bleu très clair, la rendant ainsi moins aveuglante. Et le *nila* avait en outre la réputation de chasser les mouches...
– Mais pourquoi donc la chaux, *Bahlou* ?
– C'était également une tradition importée. Et en la matière il n'y avait alors pas d'autre choix : c'était la seule peinture disponible. De plus ce matériau brûlait les moisissures, et présentait l'avantage de l'économie et de la facilité de mise en oeuvre. Le mortier et les enduits eux-mêmes étaient réalisés à la chaux, car les usines de ciment n'existaient pas encore. Le blanc n'était donc que la *conséquence* de l'emploi d'un matériau qui, avec les âges, avec l'habitude, était devenu *tradition* – tout comme l'arcade n'était que la *conséquence* technique de l'arc de décharge de matériaux empilés...
– Mais après l'apparition du ciment ?
– J'y viens... La révolution des matériaux nouveaux bouscula les habitudes. Certes ces nouveaux matériaux ne furent pas toujours utilisés à bon escient, c'est-à-dire de façon intègre, juste, *organique,* employés en fonction de leurs qualités intrinsèques, de leur nature physique. Et les erreurs entraînèrent des restrictions, des interdits : tout le monde n'est pas artiste-peintre... Il faut du temps pour que de nouvelles traditions se forment, et la tradition ne peut se former que dans la justesse. Voilà matière à réflexion pour toi, Yidir : *apprends à tirer juste !* S'il t'arrive de construire un jour, n'utilise pas n'importe quel matériau et n'importe quelle technique pour faire n'importe quoi. Sinon tu ne feras que mensonge et gaspillage. Mais ne sois pas timoré non plus, n'aie pas peur de sortir des sentiers battus, ne t'enferme pas dans l'indigence et la pénurie du modèle courant – comme la fameuse "boîte blanche" de cette époque... Il faut assurément respecter toute tradition authentique et s'en inspirer : mais dans le fond et non dans la forme, dans l'esprit et non dans l'apparence. Respecter la tradition c'est avant tout la comprendre et non la reproduire par mimétisme. Pour la comprendre il faut chercher le pourquoi et le comment des choses. Cette compréhension est la seule base de toute progression. Ce n'est qu'après avoir compris les mécanismes de la tradition que tu pourras tenter d'innover, de créer – car alors tu seras *dans* la tradition, dans le courant de la tradition. Ne t'égare pas dans des excentricités gratuites et marginales... Basho, un poète Japonais du XVIIIème siècle, a dit: *"Ne cherche pas à imiter les anciens, mais cherche ce qu'ils cherchaient"*... Tu peux rapprocher cette pensée de celle de Valéry : *"La véritable tradition dans les grandes choses n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps"*...
– Autrement dit, ces bâtisseurs étrangers *"faisaient"* de la tradition mais n'étaient pas *"dans"* la tradition ?
– Et les nôtres ont suivi... Car à cette époque nos Règlements d'Urbanisme, de Voirie et de Construction, qui furent donc édictés par ces *Iroumiyen,* par conséquent élaborés par une culture *a priori* différente de la nôtre, ne furent guère remis en question après leur départ, et cela pendant plus de quarante ans... Sans vouloir mettre en doute leurs bonnes intentions initiales, ces règlements se révélèrent souvent mal adaptés, tant sur le mode de vie traditionnel que sur la silhouette des sites urbanisés.
– Leur propre tradition était donc déformée ?
– A vrai dire les *Iroumiyen* n'en avaient plus aucune. Leur fameuse *Renaissance* avait détruit toute vérité en art, et leurs admirables et si intelligentes cathédrales gothiques furent dédaignées au profit d'imitations de temples grecs de l'Antiquité et autres lourdeurs pâtissières importées d'Italie.
– Comment les *Iroumiyen* en sont-ils venus à ces règlements dont tu me parles?
– A l'origine il y eut donc mimétisme avec le site. Puis il y eut rencontre avec le modèle intellectuel de la "boîte blanche"

et la Charte d'Athènes de 1943, laquelle recherchait essentiellement l'hygiène et la sécurité. Mais c'étaient là des valeurs quantitatives qui ignoraient le côté spirituel de l'homme. C'est ainsi qu'ils aboutirent au "style international", qui ignorait cultures et particularismes, et ne pouvait par conséquent engendrer que l'uniformité. Les racines étaient coupées, la tradition ignorée. L'individu n'était plus qu'un numéro "bien portant"...

– D'où la généralisation du blanc, teinte "hygiénique" par excellence ?

– Oui... Cette "quinzaine du blanc" s'éternisa donc pendant quelques décennies. Or le blanc est la teinte la plus éblouissante et la plus salissante qui soit. Eblouissante, elle ne le restait pas longtemps dans nos villes alors exposées à une pollution sévère. Ainsi dans la capitale économique de l'époque, la façade des immeubles devait être repeinte chaque année; une façade repeinte à neuf sur une grande avenue se retrouvait un an plus tard aussi pisseuse qu'auparavant... Or comme la législation protègeait en ce temps-là davantage les locataires que les propriétaires d'immeubles, ces derniers se retrouvaient avec de "vieux loyers" qui ne leur laissaient pas la possibilité financière d'entretenir leurs bâtiments. En conséquence la ville avait un aspect de plus en plus sale. Ceci se remarquait évidemment d'autant plus que les édifices étaient blancs; tel n'était pas le cas des villes de l'intérieur dont la couleur ocre, celle de la terre, celle du *tabout*[6], "pardonnait" et pardonne encore toute négligence d'entretien – comme elle pardonne bien des erreurs architecturales... Par ailleurs lorsqu'un bâtiment venait d'être repeint en blanc, il devenait impossible de le regarder pour peu qu'il fut exposé au soleil, tellement il était éblouissant ! Son *albédo*[7] était maximum. Alors en définitive, qu'importait la silhouette blanche générale de la ville, que ne pouvaient contempler au mieux que quelques aviateurs ?

– Et les oiseaux du large...

– Ce Règlement était peut-être valable à l'échelle d'un village "pittoresque", mais l'était-il encore à l'échelle d'une métropole moderne ? Il fallut du temps pour le comprendre...

– Cela me paraît pourtant évident, *Bahlou* : la couleur, c'est ce qui fait chanter la nature...

– Tu as raison, mais lorsqu'une habitude est prise il faut faire de gros efforts pour la remettre en question... Les règlements ne laissent aucune porte ouverte... Mais je t'en parlerai une autre fois.

– Comment choisir une couleur, *Bahlou* ?

– C'est à la fois facile et difficile... Voyons, si tu veux, comment nous ressentons la couleur. Exception faite des daltoniens, force est en effet de constater que la couleur nous environne dans la nature et que la couleur nous émeut. Elle conditionne nos états d'âme. Un ciel gris affadit les couleurs et influe négativement sur notre moral. Mais la couleur n'existe pas sans lumière : physiquement la couleur est la capacité d'absorption ou de réflexion de la lumière par un pigment. A ce titre, affirmer qu'une couleur est belle ou laide n'a pas de sens. Te parler de la couleur revient donc à te parler également de la lumière... Notre émotion devant la couleur est différente en fonction des contrastes ou, au contraire, des nuances. La Nature est riche des deux : dans le règne végétal les camaïeux de verts se nuancent du bleu au jaune, et les couleurs vives des fleurs s'opposent sur toute la palette de l'arc-en-ciel. Dans le règne minéral, la terre et la roche se nuancent dans les ocres, du jaune sable au rouge des argiles, du vert-de-gris du cuivre au gris sombre des schistes. Dans le monde aquatique l'eau reflète le bleu du ciel et se nuance avec sa profondeur. La blancheur des neiges éternelles ou de la banquise, la noirceur de la nuit, autant de reflets qui nous saisissent et s'emparent de notre humeur, nous refroidissent ou nous réchauffent le coeur : couleurs froides, couleurs chaudes... Dans le règne animal également les couleurs distinguent les espèces et les races. La roue de la queue du paon nous émerveille. Vois le rouge-gorge, le verdier, le jaune canari, la blanche colombe... La couleur

est l'un des éléments primordiaux de reconnaissance, et nous nous classifions nous-mêmes en Blancs, Noirs, Jaunes et Peaux-Rouges...
– Chez nous autrefois les "Petits Blancs" avaient les Pieds Noirs !
– Certes... Et nous voilà rouges de colère ou de confusion, verts de rage ou blancs de peur, pendant que d'autres ont les idées noires. En argot français un *bleu* est un nouveau venu ; par contre en anglais ce sera un *green,* c'est-à-dire un *vert ;* mais on dira *green with envy,* c'est-à-dire *vert* d'envie, pour désigner un envieux ; un *yellow* est un trouillard, un déprimé a le *blues*...
– C'est dire que nous associons nos états d'âme et nos émotions à des couleurs ?
– Exactement. D'autre part la couleur est signifiante : le blanc est symbole religieux ou de deuil chez les musulmans, le noir de deuil chez les chrétiens, le vert d'espérance. Chez les Romains le blanc était symbole de bonheur, le noir celui du malheur. Chez les chrétiens on se mariait en blanc. En politique le blanc est symbole d'abstention ; voter blanc signifie ne pas avoir d'opinion. Le drapeau blanc est symbole de paix... Chaque nation se démarque des autres par les couleurs de son drapeau, et les militaires font la cérémonie du salut aux couleurs. Nous cherchons à nous distinguer les uns des autres par les couleurs de nos vêtements ou de nos parures, et le principal décor de nos maisons est constitué de tableaux...
– En couleurs, naturellement !
– C'est dire combien la couleur est étroitement liée à la vie et à son langage. Alors, devant cette richesse de couleurs qui nous entourent et qui sont en nous, d'où vint cette idée restrictive de la "boîte blanche" en architecture ? Pourquoi dans un monde haut en couleurs s'est-on restreint à une seule ?
– C'est la même question que je me pose au sujet de la géométrie, *Bahlou* : pourquoi n'a-t-on utilisé à cette époque que l'angle droit et s'est-on privé ainsi de toutes les possibilités des autres angles et des courbes ?
– De cela aussi je te parlerai plus tard... Vois-tu, Yidir, *"l'ennui naquit un jour de l'uniformité"* [8]... Et non seulement l'ennui mais la pauvreté, l'indigence !
– Qu'auraient été vos voitures si les constructeurs automobiles de ton enfance avaient écouté ces brillants architectes : des cubes blancs avec des roues carrées ?
– Sans doute... Cela aurait permis de monter plus facilement les escaliers ! Mais laisse-moi continuer sur la couleur, car je n'ai pas fini... *"Les véritables couleurs de l'architecture sont celles des pierres naturelles"* écrivait John Ruskin il y a près de deux siècles. La couleur est d'abord en effet celle des matériaux naturels que nous utilisons et, pour être juste, qu'autorisaient les Règlements Officiels de l'époque : celle de la pierre bien sûr, celle aussi de la terre cuite et du bois. C'est aussi celle des matériaux artificiels, tels certains revêtements, les zellijes, les tuiles vernissées, les vitraux... Il est évident que la couleur d'un matériau naturel ne se *démodera* jamais ; on voit difficilement la Nature se démoder. Ainsi, lorsque tu choisiras un matériau naturel, tu auras l'assurance de ne pas faire d'erreur en ce sens. Par contre, lorsque tu devras protéger un matériau artificiel, par exemple un enduit de ciment contre l'humidité, ou des ferronneries contre la rouille, ton choix de la couleur de la peinture à appliquer sera plus délicat.
– *"Des goûts et des couleurs"*...
– Il ne s'agit pas de goût mais de justesse, et tout dépendra en premier lieu de la nature du matériau : une couleur brillante convient généralement mieux à un matériau lisse qu'à un matériau rugueux – c'est aller dans le sens de la capacité d'absorption de la lumière par le matériau lui-même. Cela dépendra d'autre part de l'importance de la surface : une grande surface de couleur vive est très présente et par conséquent très contraignante pour l'espace alentour ; par contre de petites surfaces de couleurs vives qui tranchent avec le reste font chanter l'espace... Un sol rouge teinte en rosé les

plafonds par réflexion de la lumière, et par conséquent réchauffe toute l'ambiance. Des teintes *ton sur ton* vibrent heureusement dans la tonalité générale, telles les mosaïques traditionnelles, les zellijes de Perse ou de chez nous. Ainsi les plantes vertes peuvent jouer agréablement en camaïeu sur un fond vert...

– Le "camaïeu" c'est la nuance, *Bahlou* ?

– Oui, si tu veux. C'est une bonne définition... Par contre les couleurs de la terre semblent mieux convenir aux sols, peut-être par mimétisme inconscient, ou par l'impression rassurante de marcher réellement sur le sol ; il n'est pas agréable en effet de marcher sur une surface bleue brillante, sans doute parce qu'elle évoque alors le milieu aquatique... La température des couleurs est importante vis-à-vis de notre psychisme, et l'on préfère assurément une couleur froide par temps chaud... Une piscine peinte en rouge serait désagréable; en vert ou en jaune elle nous donnerait l'impression que l'eau n'est pas pure... C'est pourquoi il est souvent préférable de se rapprocher des teintes naturelles, auxquelles notre propre nature fait inévitablement référence.

– Pourtant aujourd'hui...

– Oui, c'est vrai que nous voyons maintenant fleurir dans nos campagnes des maisons chamarrées, naïvement ornementées de lions roses en bas-reliefs sur fond jaune avec des étoiles vertes, des croissants bleus, des motifs géométriques multicolores de toutes sortes... Autrefois l'Autorité Locale accourait aussitôt avec son bidon de chaux blanche comme s'il s'agissait là de quelque crime honteux, hautement répréhensible. Mais si ces essais naïfs et parfois surprenants provoquent un éclat de rire, en définitive ne vaut-il pas mieux rire que pleurer ? N'est-il pas préférable de laisser s'exprimer librement ce besoin de parure aussi vieux que l'humanité ? N'y a-t-il pas là une richesse potentielle ? En leur temps les fabuleux camions bariolés de Turquie et d'Afghanistan n'ont heureusement pas été interdits, et l'on peut voir encore quelques anciens minarets campagnards d'une polychromie naïvement heureuse réalisée en carreaux de faïence, sur laquelle la chaux officielle de ce temps-là, fort heureusement, n'a pas adhéré...

– La libéralisation de la couleur s'est-elle faite d'un coup ?

– Non, plutôt par une sorte de consensus tacite... Un beau jour le contrevenant à ce Règlement Blanc ne fut plus pénalisé. Certains craignaient une cacophonie criarde. D'autres rétorquaient qu'elle ne serait en tous cas pas aussi triste que ce blanc toujours sale... D'autres encore prônèrent la solution retenue dans des pays *iroumiyen,* où était imposé un nuancier de teintes selon les régions, avec Commissions d'esthétique à l'appui. D'autres répondirent que c'était risquer de retomber dans la même erreur, de tout figer, tout momifier, une fois encore tout uniformiser : car qui aurait fixé les critères de teintes sinon une Administration ? Finalement, la vie était plus urgente.

– La vie en rose ?

– Oui...

– Il était temps !

– Et voici les nuages...

– Il était temps !

Olivier Fougerat ♣

Prochain épisode :
Nos dernières villes...

1 – *Bahlou* : Grand'Père paternel.
2 – *Amalal* (ou *tattakt)* : véranda sur la terrasse.
3 – *Roumi (fém. Taroumit, pl. Iroumiyen),* de Romain : Européen, et par extension étranger à la patrie (le mot *aqbli*, pl. *aqbliyin,* désigne l'étranger à la région).
4 – *Médina* : ville arabe.
5 – *Nila* : bleu de méthylène.
6 – *Tabout* : pisé.
7 – L'*albédo,* de l'arabe *el bied,* est en physique la fraction diffusée ou réfléchie par un corps de l'énergie de rayonnement incidente.
8 – La Motte-Houdar.

DANSE BERBERE

NOUVEAU

dans le quartier

COURS d'INITIATION

Un mois d'essai

GRATUIT

sur présentation de ce bulletin

Les cours ont lieu tous les samedis de 14 h à 15 h30
25, rue Permentade
Bordeaux

RENSEIGNEMENTS :
ADCB : 56 31 94 62
29, rue Bergeret
33800 BORDEAUX

LA FETE A L'AGONIE ?

Par Meriem Aherdan

ARTS POPULAIRES

L'Institut National des Arts et Expressions Populaires devait voir le jour il y a dix ans. Aujourd'hui, il est peut-être trop tard...

Logo AVAZ.

"Nous sommes convaincus que, dans un monde sur la voie d'une modernisation effrénée, la tradition a un rôle capital d'élément stabilisateur.

Nous ne percevons pas la modernisation et la tradition culturelle comme éléments nécessairement antagonistes, mais plutôt complémentaires et mutuellement enrichissants."

Ainsi s'exprime un membre du Conseil d'Administration d'AVAZ "International Dance Theatre", troupe de Los Angeles, qui vient de me demander d'intercéder auprès des responsables marocains pour une aide sous forme de transport et d'hébergement de cinq personnes. Peu de choses en fait – pour une étude sur le terrain de notre patrimoine culturel, aux fins d'un montage de spectacle, à partir de musiques et de danses populaires, destiné à sensibiliser les Américains à nos traditions. Leur programme comprend déjà certains pays d'Asie Centrale, d'Afrique du Nord, des Balkans et du Proche-Orient.

Me revient alors à l'esprit le projet, voulu en 1980 par Sa Majesté de Roi Hassan II, d'actions à lancer pour la sauvegarde des Arts et Expressions Populaires.

Une commission, présidée par Mahjoubi Aherdan désigné *intuiti personae,* et composée des Ministères de la Culture, de l'Intérieur, de l'Education Nationale, de la Jeunesse et des Sports, de l'Information et du Tourisme, devait conclure à la suite de ses travaux, que seul un Institut pouvait répondre aux normes de notre époque.

Une équipe venue d'horizons divers procéda à une première mise en forme de cet Institut, en fonction des techniques nécessaires à l'efficacité des travaux :

– Techniciens spécialisés, et donc formation de cadres (musicologues, ingénieurs du son, etc.) ;
– Acquisition de matériel audiovisuel ;
– Construction d'un Institut adapté aux exigences de l'heure ;
– Création d'antennes locales pour la mise en marche de travaux de recherches et d'actions culturelles.

Les responsabilités de ces tâches devaient être assurées par des "polyvalents" chargés d'organiser des ateliers, lieux de formation et de création, pour la tenue de séminaires et stages (musique, danse et autres travaux complémentaires).

La soliste AVAZ, Carolyn Krueger, interprète une danse classique de la cité ancienne de Boukhara (Asie centrale)

Photo D. Young

Les difficultés, sur le plan des actions dites culturelles, résidaient surtout dans le manque de coordination entre les organismes de même nature et le manque de cohésion à l'intérieur même de ces organismes, tant par la non-communication entre générations que par le désintérêt regrettable de la jeunesse à l'égard de nos traditions. N'ayant pas les motivations des anciens... les adolescents ont perdu, peu à peu, le sens de la fête au point de ne pouvoir communiquer, dans ces manifestations populaires, une quelconque émotion, influencés en cela par les apports d'une certaine modernité, d'autant que les éducateurs comme les médias ne les aident nullement à reprendre la relève : ce que l'enfant apprend à l'école ne correspondant pas aux traditions familiales et la radiodiffusion-télévision marocaine les noyant d'émissions étrangères (égyptiennes, américaines, françaises...) adoptées probablement pour une question de nécessité ou pour combler un vide.

Le Président lors de la réunion de la commission du 22 février 1984 à propos de l'Institut National des Arts et Expressions Populaires déclara ceci :

"Le rôle de cet Institut doit être de réinjecter en chacun l'envie de redécouvrir sa propre culture, de l'amener à l'assumer, et en dedans comme en dehors, avoir envie de la sauver.

Prise de conscience et désir de retour aux sources... tels seraient les objectifs de cette action culturelle dont les chercheurs devraient être les acteurs.

Si les gens n'osent pas danser au rythme de leur sensibilité profonde, c'est qu'ils ne se font pas suffisamment confiance. Alors ils se rabattent sur la solution de facilité : ils engagent une troupe de danseurs pour acheter en somme cette joie qu'ils ne sont plus en mesure de faire naître en eux-mêmes."

J'en fis personnellement le constat au cours d'une prospection dans certaines tribus visitées aux fins de choisir les meilleurs éléments à rassembler pour une manifestation en Amérique. Le choix, laissé auparavant à l'initiative des autorités locales obéissant à d'autres critères que ceux exigés par la tradition, ne pouvait répondre au but recherché.

Un rapport sur la tournée de Los Angeles-Washington en juillet/août 1984 fait état de ces critiques et propose de procéder à l'avenir et dans des cas similaires :

- au choix exclusif d'un responsable et d'éléments d'encadrement de la troupe pour la préparation du spectacle et sa diffusion, de techniciens du théâtre et de spécialistes en logistique et animation culturelle ;
- à la création d'un organisme de publicité et d'édition, en s'assurant les services d'un impresario chargé de l'exploitation des spectacles et tenu à veiller au bon déroulement des tournées (contrats, déplacements, hébergements, répétitions sur scène avec les techniciens des théâtres fréquentés).

Si j'ai voulu revenir ainsi sur le projet de création de l'Institut pour la sauvegarde des Arts et Expressions Populaires, c'est pour mettre en évidence l'intérêt porté par des étrangers à l'égard de nos richesses culturelles comparé à la passivité des responsables devant la dégradation de ce patrimoine national inscrit cependant en filigrane dans toutes nos traditions.

L'annonce, cette année, de la suppression du Festival de Marrakech confirme les conclusions de mon rapport fait à la suite de cette tournée de Los Angeles en 1984, disant :

"... si l'on n'y prend garde, dans dix ans il deviendra difficile, sinon impossible, d'organiser le moindre festival, et les jeunes, dépossédés de leur héritage millénaire, ne pourraient, comme il se doit, être mobilisés pour une quelconque manifestation culturelle."

Meriem Aherdan ♥

Anthony Shay's

AVAZ

international dance theatre

ABOUT THE COMPANY

Anthony Shay's AVAZ International Dance Theatre is an ensemble of dancers, singers and musicians who perform the traditional folk arts of Central Asia, Caucasia, North Africa, Eastern Europe and the Middle East. The Company was founded in 1977 as a component of Heritage and Tradition, Inc., a non–profit educational corporation dedicated to the promulgation of world folk culture.

AVAZ presents ethnic music, songs, dances, costumes and customs in concert, in an arresting theatrical manner, without deviating from the authenticity of the culture represented. The ensemble's breathtaking costume collection boasts many priceless pieces whose bright colors and original materials heighten the impact of the company's performances.

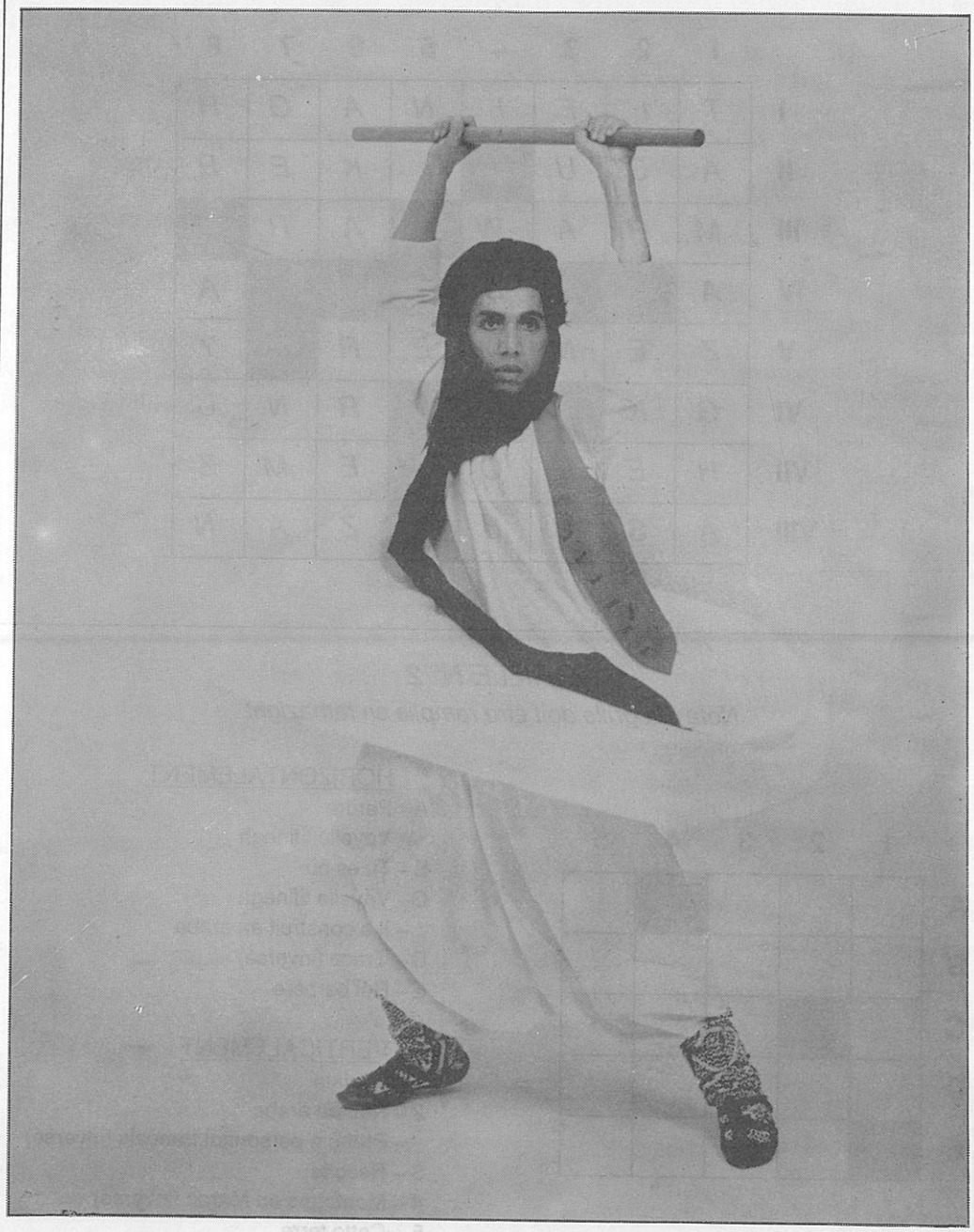
AVAZ has performed its repertoire of over forty production numbers in concert halls, colleges, universities and schools throughout Southern California and the Southwest. They also appeared on television in Mexico City. AVAZ's special lecture demonstrations have breathed life into the study of foreign peoples and cultures for audiences, museum goers and school children alike. Members of the ensemble have toured the USSR performing throughout that country, appearing on Soviet television and radio, and conducting dance and folkloric research as part of cultural exchange programs.

Concert performances feature principle dancer Associate Director, Carolyn Krueger, who specialized in Middle Eastern dance.

Choregrapher Anthony Shay, the company's Artistic Director, was co–founder of the Aman Folk Ensemble before forming AVAZ. He has choreographed works for the Duquesne University "Tamburitzans", played flute for the Tehran Symphony, sung on Radio Iran and consulted for the Smithsonian Institution. Mr. Shay did his graduates studies at UCLA, California State University, Los Angeles and the University of Tehran. He holds Master Degrees in Anthropology and Folklore and Mythology, and is the recipient of five choreographic grants from the National Endowments for the Arts (NEA). Mr. Shay's earliest influence originated from his associations with the Croatian State Ensemble, LADO and the work of Zvonko Ljevakovic, its founder.

AVAZ is currently part of the California Arts Council (CAC) and Westaf Touring Programs, and receives support from the National Endowment for the Arts, the CAC, the National/State/Local Partnership, administered by the Los Angeles County Commission for Music and the Performing Arts, and the City of Los Angeles Cultural Affairs Department.

Those interested in booking the Company should contact J. Dees, Presents (415) 546–7049. For auditions, classes, workshop and lecture information or if you are interested in being on the AVAZ mailing list or want further information about the Company, please contact our business office at 1810 Fair Oaks Ave., Suite 209, South Pasadena, California 91030 or call us at (213) 622–6646.



Le danseur AVAZ, Gilberto Melendez, interprète une danse guerrière de Khaf (Iran) *Photo D. Young*

MOTS CROISES

Omar Louzi

SOLUTION DE LA GRILLE N° 1

	1	2	3	4	5	6	7	8
I	T	I	F	I	N	A	G	H
II	A	G	U	■	I	K	E	R
III	M	R	A	W	■	A	R	■
IV	A	■	■	A	■	■	■	A
V	Z	E	M	M	E	R	■	Y
VI	G	K	■	■	■	R	N	U
VII	H	E	L	O	■	E	M	Z
VIII	A	S	U	L	■	Z	A	N

GRILLE N° 2

Nota : la grille doit être remplie en tamazight

	1	2	3	4	5
A				■	
B					
C		■			
D					
E	■				

HORIZONTALEMENT

A – Perdre
– Voyelle tifinagh
B – Tu es où
C – Voyelle tifinagh
– Il a construit en arabe
D – Trace (inversé)
E – Roi berbère

VERTICALEMENT

1 – Résiste
2 – Non en arabe
– Prénom personnel français (inversé)
3 – Récolte
4 – Montagne au Maroc (inversé)
5 – Cette terre

RASSEMBLEMENT MONDIAL DU JUDAISME MAROCAIN

Créé en 1985 à Montréal, le Rassemblement Mondial du Judaïsme Marocain (RMJM) a tenu ses assises à Casablanca du 3 au 6 février 1994, sous le thème *"la reconstitution du judaïsme marocain dans sa diversité et son éparpillement à travers le monde."* Comme l'écrit Ghita Bradley : *"On a toujours exalté le caractère exemplaire de la coexistence judéo-islamique dans le Royaume du Maroc. Ce Rassemblement en a été, plus que l'illustration, le témoignage vivant et bien concret. (...) Différents par leur sociologie et leurs parcours, éparpillés à travers le monde, les Juifs marocains sont aussi les héritiers d'une histoire de plusieurs siècles : ils ont entrepris de faire vivre cet héritage. En tant que nationalistes marocains, et avec une envergure mondiale. Avec eux, le Maroc offre une vraie leçon sur l'universalisme et la tolérance pour une fin de siècle un peu partout agitée et brutale. (...) L'idéal du Rassemblement est de sauvegarder la mémoire collective des Juifs du Maroc de façon active et concrète (...) non pas comme on admire une stèle, mais pour à la fois assumer un rôle de paix et de développement et pour rester fidèle et témoigner que, tout au long de l'histoire, Juifs et Musulmans ont réussi leur vie commune. Pour tracer ce chemin, il fallait bien sûr que des esprits s'élèvent au-dessus des incertitudes et des moments pénibles où la violence sourde menace de faire taire l'intelligence."*

Selon M. Robert Assaraf, Secrétaire Général du RMJM, il y a environ un million de Juifs marocains, dont huit cent mille en Israël, les autres étant principalement répartis entre Maroc, Belgique, Brésil, Chili, Espagne, Grande-Bretagne, France, Suisse, USA et Venezuela. M. Assaraf rappelle que *"les Juifs marocains sont la preuve vivante de par le passé et de par le présent que la coexistence est possible entre Juifs et Arabes, et cela est une action importante pour la paix entre Palestiniens et Israéliens, entre Arabes et Israéliens."* Rappelons d'autre part que M. Serge Berdugo, Président du RMJM, est actuellement ministre du Tourisme au Maroc. Ce n'est pas une première, puisque le Dr Benzaken était également ministre au début de l'indépendance, et que M. André Azoulay est l'actuel Conseiller Economique du Royaume.

(Source : Le Libéral n°72 du 15/02/94 p. 15).

ASSOCIATIONS

– *"THE AMAZIGH VOICE"* : la lettre d'information N° 3 de l'*Amazigh Cultural Association in America* (Association de culture berbère d'Amérique) vient de paraître (ACAA, Inc, 420 Route 206 North, Ste 163, Bedminster, NJ 07921, USA).

– *"LA COLLINE OUBLIEE"* : Association d'aide à la création culturelle amazigh, qui a pris pour nom le titre d'un roman de Mouloud Mammeri. Créée pour aider à la préparation de l'adaptation cinématographique en berbère de ce roman par le cinéaste Abderahmane Bouguermouh, cette association entend aussi soutenir de manière financière, intellectuelle ou morale la création amazigh, qu'elle soit audio-visuelle, littéraire, théâtrale, musicale ou autre. (contact à l'ACB : 37 bis rue des Maronites, 75020 Paris, tél. 43 74 99 66).

– *"DIRE"* : c'est le nom de la lettre d'information que vient de lancer le FFS-Immigration (FFS-I, 18 rue de Chatillon, 75014 Paris).

– *"ASSOCIATION AMAZIGH LES ENFANTS DE JUGURTHA"* : vient de déposer ses statuts dans les Ardennes et se fixe pour objectifs de *"promouvoir l'expression culturelle berbère, le sport, de défendre les droits sociaux des jeunes issus de l'immigration et de lutter contre le racisme, la marginalisation et toutes les formes d'extrémisme"*. (39bis rue Edouard-Vaillant, 08700 Nouzonville, Ardennes).

– *"ASSOCIATION BERBERE DES ETUDIANTS DE REIMS – ABER"* : regroupe des étudiants de la région Champagne-Ardennes *"amoureux de leur culture"*. (57 rue Pierre Taittinger, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 51100 Reims).

– *"TIFINAGH"* : nouvelle association marocaine pour la promotion de la culture amazigh aux niveaux national et international (B.P. 5086, 10 rue Raïs Cherkaoui, RABAT Souissi, MAROC – Tél. 75 37 74).

PRIX LITTERAIRES

Créée en 1990, la **Fondation Noureddine Aba** (Haut Conseil de la Francophonie, 72 rue de Varenne, 75700 Paris), qui insiste sur son caractère laïc et son indépendance politique, vient de décerner pour l'année 1993 ses prix :

– **"Prix Kateb Yacine"** : pour *"Le Silence des Rives"*, par Leïla Sebbar, Ed. Stock. Ce prix a été décerné en 1991 au regretté Tahar Djaout (poète, romancier et journaliste algérien, assassiné), et en 1992 à Rabah Belamri ;

– **"Prix Malek Haddad"** : pour l'ensemble de l'oeuvre théâtrale de Fatima Gallaire ;

– **"Prix Spécial du Jury"** : n'a pas été attribué, mais une mention spéciale a été accordée à Fatima Bakhai pour *"La Scalera"*, Ed. L'Harmattan ;

– **"Prix Mouloud Mammeri"** : non attribué cette année ;

– **"Prix Tahar Djaout"** : a été attribué à *l'Association des Journalistes Algériens* au profit des journalistes assasinés.

Par ailleurs, la **Fondation** projette en 1994 :

– d'accorder une aide financière à tout éditeur qui publierait un essai sur la vie et l'oeuvre de Tahar Djaout ;

– de créer une **Bourse Jean Dejeux** pour aider des spécialistes en littératures francophones à réaliser, dans le cadre d'un séjour en Algérie, des travaux de recherches sur la littérature maghrébine de langue française ;

– de créer le **Grand Prix Littéraire du Maghreb** qui sera attribué chaque année à un écrivain *"qui aura affirmé une vocation humaniste, servi l'esprit de tolérance et d'ouverture"*.

(Source : "La Lettre de TIDDUKLA" N° 21, mars 1994, éditée par l'ACB, Paris).

VIENT DE PARAITRE / LIVRES

– *"LES VOLEURS DE FEU"*, de Tassadit Yacine-Titouh, aux Editions La Découverte / Awal, Paris 1993, 184 pages. Analyse sur la langue, la culture et l'identité berbères, au cours des périodes d'oppression tant pendant la colonisation qu'après. Un travail d'investigation mené en Algérie entre 1978 et 1991. L'auteur, chargée de conférence à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et maître-assistant à l'Université d'Alger, est également directrice de la revue d'études berbères *Awal*, qu'elle avait fondée avec Mouloud Mammeri.

– *"ISAFFEN GHBANIN" (Rivières Profondes)*, recueil de poésies populaires du Moyen-Atlas et du Haut-Atlas oriental, traduites et annotées par Michaël Peyron, Editions Wallada, Casablanca 1994, 350 pages. Nous reviendrons sur cet ouvrage...

– *"EFFRACTION, LA POESIE DU TIROIR"*, par Farida Aït Ferroukh et Nabile Farès, recueil de 12 poètes algériens pour la plupart inédits et dont les oeuvres ont circulé clandestinement dans les années 80/90. Ed. Le Débleu – Le Noiroît, 160 pages.

VIENT DE PARAITRE / REVUES

– *"TAMAGIT" : L'Identité*, N° 1, janvier 1994. Revue amazigh, littérature. Tous les articles sont transcrits en caractères arabes.

– *"TAMUNT" : Union, Unicité*, N° 1, février 1994. Mensuel marocain, édité par l'Association d'Echange Culturel, trilingue tamazight-arabe-français. Un vrai régal pour ceux qui préfèrent lire le tamazight retranscrit en caractères arabes.

– *"ASURIF" : Le Pas*, N° 1, février 1994. Périodique d'information interne, édité par l'Association ASNFLUL de Meknès. Ce premier numéro est entièrement écrit en tamazight transcrit en caractères latins. Parmi les articles, l'un traite du problème du sida ; un vrai travail de vulgarisation. *Ayuz I tamsmunt n' usnflul ! – Espérons que d'autres "pas" suivront!*

– *"QANTARA"* n° 10, jan. fév. mars 1994, magazine trimestriel édité par l'Institut du Monde Arabe (1 rue des Fossés-Saint-Bernard, 75236 Paris Cedex 05 / tél. 40 51 39 61). Parmi de nombreux articles intéressant le

Maghreb, nous avons sélectionné un texte pathétique de Zineb Laouedj *"La création féminine en Algérie, entre espoirs et cimetières"*, un article de Rabah Mezouane sur la *"Musique touarègue, entre racines et devenir"*, un autre de Tassadit Yacine-Titouh sur *"La maison kabyle ou le monde enchanté"* avec deux photographies intéressantes, et un très beau texte d'Edgard Pisani *"En cheminant avec les Touaregs"* illustré de magnifiques photos d'Alain Sèbe (extraites de son album *"Les gens du voile"*, collection Tagoulmoust, réédition 1993). Bravo à l'I.M.A., que nous souhaiterions être aussi "l'Institut du Monde Amazigh"...

CONFERENCE : "L'ORIGINALITE DES BERBERES DU VIe SIECLE"

Cette conférence d'Yves Moderan aura lieu le 16 mars au siège de l'Association de Culture Berbère (ACB, 37bis rue des Maronites, 75020 Paris, tél. 43 58 23 25).

CYCLE DE CONFERENCES : "FEMMES DANS LA TOURMENTE"

Une conférence suivie d'un débat public a eu lieu en janvier dernier dans tous les Centres Culturels Français au Maroc ainsi que dans certaines Alliances Franco-Marocaines sur le thème : *"Femmes dans la tourmente"*,
par Dalila Morsly et Leïla Mansouri. Le sujet traitait du drame de la femme victime de toutes les guerres et en particulier du terrorisme aujourd'hui en Algérie. Cette conférence a connu une grosse affluence auprès d'un public attentif et sensibilisé.

– DALILA MORSLY, Kabyle, berbérophone, Professeur de linguistique à l'Université d'Alger, a fait soutenir des thèses de Doctorat d'Etat sur le berbère. Elle est auteur de publications sur la socio-linguistique et sur l'histoire de la langue française en Algérie. Elle a également publié sur et avec les femmes algériennes. Spécialiste de l'humour algérien, la bande dessinée, la caricature, l'humour des femmes... A fondé le groupe Aïcha (Groupe de recherche sur les femmes algériennes) en 1989. Là-bas, en danger, elle enquête auprès des femmes des intellectuels algériens assassinés et des femmes menacées, et leur prête voix au cours de ses conférences, qu'elle poursuit actuellement en France.

– LEILA MANSOURI est Professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Tizi Ouzou. A publié sur la scolarisation des filles dans le secondaire et le supérieur. Est membre du groupe Aïcha.

CONFERENCE : "FEMME ET SOCIETE AU MAGHREB"

Zakya Daoud, ex-rédactrice en chef de la revue marocaine LAMALIF, ayant piloté le numéro thématique *"Les Arabes de A à Z"* de la Revue PANORAMIQUE (Paris) dirigée par Guy Hunnebelle, et collaboré avec Fanny COLONNA à l'édition de l'ouvrage collectif *"Etre marginal au Maghreb"* (Editions du CNRS, Paris), vient de faire paraître *"Féminisme et politique au Maghreb"* aux Editions EDDIF (Casablanca).
Zakya Daoud est intervenue à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines I, Université Hassan II, Casablanca Aïn Chok, dans le cadre des rencontres programmées comme étayage du cours de quatrième année *"Questions de littérature maghrébine de langue véhiculaire française : roman et société"* et des activités de l'E.P.R.I. (Equipe Pluridisciplinaire de Recherche sur l'Imaginaire) le 28 janvier dernier.
Zakya Daoud a repris le thème traité *"Femme et société au Maghreb"* dans une conférence suivie d'un débat au Centre Culturel Français de Rabat le 31 janvier, où elle a remporté un vif succès.

FESTIVAL DE CINEMA LES BERBERES A DOUARNENEZ

Le thème du 17e Festival de Cinéma de Douarnenez (Bretagne) sera consacré cette année aux Peuples Berbères. *"Un voyage pour tous, des collines de Kabylie aux toits de l'Atlas, des villages du Rif aux oasis tunisiennes, des étendues sahariennes aux camps de réfugiés du Niger et du Mali"*... Une quarantaine de films documentaires et de fiction, des débats, rencontres, expositions photographiques, un stage, une conteuse kabyle et un chanteur touareg... et du thé à la menthe ! Du 21 au 28 août 1994. Contact : Festival de Cinéma de Douarnenez, 29 rue de Rosmeur, BP 206 – 29172 Douarnenez Cedex, France – Tél (33) 98 92 97 23 – Fax 98 92 28 10.

17ème FESTIVAL DE CINEMA DE DOUARNENEZ
du 21 au 28 Août 94

un Festival "Peuples Berbères", dans un port de pêche breton, Douarnenez.

Un voyage pour tous, des collines de Kabylie aux toits de l'Atlas, des villages du Rif aux oasis tunisiennes, des étendues sahariennes aux camps de réfugiés du Niger et du Mali.

Nous voulons vous offrir des fictions inédites, des documentaires aux résonnances parfois graves , des vidéos et des débats pour mieux comprendre la réalité des Berbères que nous invitons.
Nous voulons rêver, mais les yeux grands ouverts.

Sur la Place du Festival, il y aura des enfants attendant les films sélectionnés pour eux, des invités du Maghreb en grande conversation avec une équipe télé, une conteuse kabyle et un chanteur touareg attablés ensemble.

Il y aura des lycéens qui discutent de cinéma algérien, des cinéastes marocains qui rencontrent un producteur breton, des voyageurs amoureux du désert qui exposent leurs photos.

Il y aura des réalisateurs qui défendent leurs films, des passionnés qui se pressent aux débats, des bretons qui vous offrent un thé à la menthe ... et un public fidèle .
Nous comptons sur vous !

Contact: Festival de Cinéma de Douarnenez
BP 206 29172 DOUARNENEZ Cedex
Tél: 98 92 97 23 Fax: 98 92 28 10

17ème FESTIVAL DE CINEMA DE DOUARNENEZ
du 21 au 28 Août 94

Films Peuples Berbères
Touaregs, Berbères du Maroc, Kabyles et Chaouïs d'Algérie

Programmation d'une quarantaine de films : films de l'époque coloniale, fictions ou documentaires de réalisateurs du Maghreb, regards de réalisateurs européens, reportages et programmes de TV ...

Par exemple, pour parler des Touaregs, notre sélection peut aller de **L'ATLANTIDE de FEYDER** (1921) sur le mythe d'Antinéa, à des reportages sur le conflit actuel des Touaregs comme **AZAWAD de J.C HONORAT** (1992) ou à une fiction comme **LA SEBEIBA de Belkacem HADJADJ** (1992) histoire de rivalités entre deux groupes Touaregs, en passant par **LA ROUTE INCONNUE de Léon POIRIER** (1948) sur le Père Charles de FOUCAULT.

De même, côté Algérie, nous souhaiterions présenter **L'OPIUM ET LE BATON de Ahmed RACHEDI** (1970) , chronique de la vie quotidienne et problèmes d'identité en Kabylie , ou **LE CHARBONNIER de Mohamed BOUAMARI** (1974), des films sur **Kateb YACINE** , le reportage de Hélène LIOULT sur Germaine LAOUST, **LES VOYAGES DE LALLA TAMA'ZUZT** (1993) ou un film encore au montage, **LA COLLINE OUBLIEE de Abderrahmane BOUGUERMOUH**, premier film tourné en tamazight.

Côté Maroc, nous aimerions retrouver le **ITTO de Jean-Benoît LEVY** (1934), tourné dans le Haut-Atlas avec des acteurs Chleuhs, programmer **NOCES DE SANG de Souheil BEN BARKA** ou le récent **AIRS EN TERRES BERBERES de Izza GENINI** (1992), documentaire tourné dans le Haut et Moyen Atlas et pour les enfants **JULIA CHEZ LES BERBERES de Anne BRAMARD-BLAGNY et Yves LE GOUEFF.**

Débats et conférences tous les jours, petits-déjeuners avec nos invités, stage de deux jours , toujours en lien avec notre programmation...

CINEMA : BOUTFOUNAST ET LES QUARANTE VOLEURS

Réalisé par A. Larbi, mis en scène par Agouram Archache, ce film, qui vient de sortir sur les écrans, raconte l'une des légendes les plus populaires de la mythologie berbère, celle de Boutfounas, brigand de la nuit. Apparemment sans problème et hors de tout soupçon, Boutfounas se voit un jour obligé d'avouer ses méfaits à sa femme. Afin de devenir honnête, ils décident de vendre leur unique vache au souk. Mais il se fait assommer en chemin...

CINEMA : "LA COLLINE OUBLIEE"

Projet d'adaptation cinématographique du roman de Mouloud Mammeri *"La Colline Oubliée"* sous forme d'un long métrage entièrement en berbère, pour le tournage duquel se bat le réalisateur Abderahmane Bouguermouh depuis... 15 ans ! Il semblerait que le Ministère algérien de la Culture préfèrerait une version arabe. Aussi les financements sont-ils cherchés ailleurs, et une Association vient d'être créée à Paris dans ce but (voir ci-avant).

NOUVEL ALBUM D'IDIR : LES CHASSEURS DE LUMIERES

Idir vient de sortir son dernier album qui s'intitule *"Les Chasseurs de lumières"*. Cet album constitue un véritable hymne à tamazight, dans lequel Idir retrace l'histoire de l'errance d'un peuple. Parmi les chansons présentées, signalons *"ADRAR ou le Silence de la Montagne"*, et *"ISALTIYEN ou Kabylie Bretagne"*, un vrai hommage à tous ceux qui ont dû quitter leur pays pour aller vivre ailleurs.

CONCERT : REMITTI A PARIS

La chanteuse de raï Remitti se produit... à l'Institut du Monde Arabe (Paris). Souvent accusée "d'atteintes à la morale publique" par la police secrète du FLN et terreur des bien-pensants, Cheikha "Remitti" ("Remettez" ça... au bar ! - on ignore son vrai nom), Algérienne, soixante-dix ans, s'est attaquée dans ses chansons populaires décapantes à tous les tabous : mariages forcés, virginité, alcool, etc. Elle s'est produite à l'IMA les 11, 12 et 13 février derniers. *("Le Monde" du 10/02/94).*

CONCERT : FERHAT A PARIS AU PALAIS DES CONGRES

Ferhat au Palais des Congrès, Paris : concert exceptionnel et unique qui marquera, après cinq ans d'absence, le retour du poète, chanteur et militant Ferhat / Imazighen imula (24 avril).

Organisé par l'ACB (adresse ci-avant).

CONCERT : TAK A PARIS

Le chanteur kabyle TAK (Takfarinas), qui vient de sortir un nouvel album, se produira en concert au Bataclan les 3, 4 et 5 avril.

(50 Bd. Voltaire, 75011 Paris, tél. 48 06 21 11)

DANSE : SAID AXELFI A PARIS

Un après-midi dansant avec Idebbalen de Saïd Axelfi; pour la Fête des fleurs / Paris, Tameghra Ijejjigen (20 mars).

Organisé par l'ACB (adresse ci-avant).

A PARAITRE / ROMAN

- *"GHERIS OU LE DIEU DES OASIS"*, roman de Sekkou n'Aït Brahim.

(voir l'article d'Omar Louzi dans ce numéro).

A PARAITRE / JOURNAL

- *"IZURAN" : Les Racines.* Hebdomadaire marocain politico-culturel.

CENTRE CULTUREL ALGERIEN

Le Centre Culturel Algérien a fait une large place aux Imazighen en ce début d'année 94 :

- *Chants et musique de Kabylie : Massa Bouchafa* (15 janvier) ;
- *Concert de musique et de chants kabyles : Kassia* (12 février) ;
- *Les Aissaouas de Constantine* (conférence, 11 mars) ;
- *Concert de musique et de chants kabyles : Idir* (18 et 19 mars) ;
- *Spectacle comique Lounis Tazairt* (25 mars).

("Algérie Actualités" n° 1479, février 1994 / Centre Culturel Algérien : 171 rue de la Croix-Nivert, 75015 Paris, tél. 45 54 95 31)

CONFERENCES : IBN KHALDOUN SOCIOLOGUE ET HISTORIEN

Deux rencontres avec Abdeslam CHEDDADI au Centre Culturel Français de Rabat, les 17 et 18 mars 1994. Ces deux rencontres ont pour objectif de faire une mise au point sur la personnalité d'Ibn Khaldoun et sur les dimensions sociologiques et historiques de son oeuvre. Elles tenteront de répondre aux interrogations suivantes :

– 1ère rencontre : un choix fondamental : contradictions et ambivalences dans la personnalité d'Ibn Khaldoun ;

– 2ème rencontre: la sociologie khaldounienne, principes fondamentaux et exemples d'analyses concrètes, Ibn Khaldoun historien.

Abdeslam CHEDDADI est Professeur à la Faculté des Sciences de l'Education de Rabat ; il a enseigné à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris ainsi qu'au Collège International de Philosophie à Paris, et enseigne actuellement à l'Université de Princeton (U.S.A.) ; il mène des recherches sur Ibn Khaldoun et son oeuvre depuis une quinzaine d'années, et vient d'achever une nouvelle traduction de la *Muqaddima* d'Ibn Khaldoun qui doit paraître chez Gallimard dans la collection de la Pléïade, ainsi qu'une nouvelle édition critique du texte arabe de la *Muqaddima*.

Abdeslam CHEDDADI a déjà publié :
– *Le voyage d'Occident et d'Orient,* Editions Sindbad, Paris, 1980.
– *Peuples et Nations du Monde,* extraits de *Kitab Al Ibar,* Ed. Sindbad, Paris 1986.
– *Le système du pouvoir selon Ibn Khaldûn,* in Annales Société Economie et Civilisation, 1980
– Articles dans les Revues : l'Historiographie Musulmane, Studia Islamica, Hesperis Tamuda, Le Courrier de l'Unesco, Souffles et Signes du Présent.

LE MAROC AU REGARD DU CINEMA COLONIAL / 1895 – 1955

Au programme :

– Quatre films de fiction : *La Septième Porte* (d'André Zwoboda, 1946), *Noces de sable* (d'André Zwoboda, 1948), *La Danseuse de Marrakech* (de Léon Mathot, 1949) et *Sérénade à Myriem* (de Norbert Gernolle, 1947) ;

– Quatre films documentaires : *Naissance d'Agadir* (d'André Zwoboda, 1947), *Escale à Tanger* (d'André Zwoboda, 1947), *Marrakech la Rose* (de Georgette Le Tourneur, 1951) et *24 heures de la vie du bled* (d'André Zwoboda, 1946). Ce dernier, d'une durée de 15 mn, retrace la vie dans un village de l'Atlas.

Ces films seront présentés par le Marocain Youssef El Ftouh, spécialiste du cinéma colonial. Du 29 mars au 3 avril 1994 dans les Centres Culturels Français de Casablanca, Marrakech et Rabat.

MELILLA A L'HEURE BERBERE ?

A propos d'un éventuel changement de statut de Melilla, ville marocaine sous occupation espagnole, le dirigeant d'Izquierda Unida (la "Gauche Unie") Abdelkader Mohamed fait remarquer : *"nous sommes les descendants de ceux qui sont restés huit siècles en Andalousie. Nous faisons partie de l'essence espagnole ; juive, chrétienne et musulmane".*

Abdelkader Mohamed ajoute qu'il ne faut pas confondre *"intégration"* et *"incorporation"*. Il refuse la *"perte d'identité"* et revendique le respect de sa culture et *"la reconnaissance du berbère comme langue officielle".*

(*Le Monde* du 13–14 mars 1994 page 5).

PARABOLES INTERDITES : APRES RIYAD PUIS TEHERAN... ALGER ?

Le quotidien marocain *"al–Ittihad al–Ichtiraky"* du 22/11/93 rapporte que la guerre est ouverte depuis quelques mois contre l'utilisation d'antennes paraboliques dans Alger et sa banlieue. Si en 1988 plus de quinze millions d'Algériens avaient acquis une antenne parabolique, aujourd'hui leur nombre est en régression sous l'effet des zélateurs du FIS qui adressent des lettres de menace ou font pression sur les usagers afin qu'ils les retirent.

C'est ainsi qu'après le coup de filet français contre la filière du FIS en France, toutes celles qui étaient installées ont disparu causant, selon la presse algérienne, *"la colère des femmes"* et montrant *"l'incapacité des hommes".*

("Qantara" n° 10, janvier–mars 94).

17e FESTIVAL DE CINEMA DE DOUARNENEZ

PEUPLES BERBERES

21 - 28 AOUT 94

COURRIER DES LECTEURS

QUELQUES NOUVELLES DU MONDE AMAZIGH... ET REPONSES AU COURRIER.

Nous extrayons quelques lettres de l'abondant courrier que nous avons reçu, et nous excusons de ne pouvoir ni les citer toutes ni répondre individuellement.

L'ASSOCIATION TAMAZGHA PARIS

L'Association TAMAZGHA (c/o éditions berbères, 47 rue Bénard, 75014 Paris) nous écrit ceci :

"Votre courrier du 29 octobre nous fait savoir que la revue AMAZIGH, que nous connaissons bien, va renaître ; nous nous réjouissons de cette heureuse nouvelle.

"A TIFINAGH qui va prendre la relève, nous souhaitons longue vie et prospérité ; quant à vous qui démontrez par ce choix courageux que vous refusez de céder à l'arbitraire, c'est très sincèrement que nous vous félicitons.

"Empêcher l'extinction de notre culture en oeuvrant pour son épanouissement, c'est ce à quoi s'engage notre association. Aussi, lorsque par bonheur, nous rencontrons des organismes qui travaillent dans ce sens, nous nous félicitons ; car nous savons que nous n'atteindrons notre but qu'en agissant de concert avec toutes celles et tous ceux qui s'impliquent dans la sauvegarde de notre civilisation. Nous serions donc très heureux de développer des liens étroits avec votre rédaction."

"Pour la diffusion de votre revue dans la région parisienne, vous pourrez faire appel à nous."

Nous la remercions bien vivement et lui demandons de nous tenir au courant des actualités culturelles et de recherche dont elle aurait connaissance.

BIBLIOGRAPHIE AMAZIGH

Après plusieurs bibliographies et notamment celle remarquable publiée l'année dernière par Salem Chaker, Lamara BOUGCHICHE (30 bis rue de l'Yser, 93800 Epinay-sur-Seine, France) nous a écrit en avril 1993 pour nous informer qu'il préparait lui aussi, depuis des années, une *Bibliographie des langues et littératures berbères* (du XVIIIe siècle à nos jours).

Il souhaiterait signaler dans cette bibliographie le maximum d'écrits et ne rien omettre d'essentiel ni faire de mentions incomplètes ou erronées (vedette-auteur, titre des ouvrages ou des articles de périodique, lieu et date d'édition, éditeur, n° du périodique, pagination, etc.), et aimerait avoir des informations, même brèves, sur les activités berbérisantes et/ou chamito-sémitisantes des *Centres d'études, d'enseignement et de recherches* dans tous pays (liste des chercheurs, périodiques publiés, etc.).

Par ailleurs Lamara BOUGCHICHE travaille à la Bibliothèque Nationale de Paris, collabore à la revue *Awal, Cahiers d'études berbères* (Paris), et fait des recherches sur la littérature orale kabyle. Avis donc à toute personne susceptible de lui fournir des renseignements...

ALPHABET TIFINAGH

L'ENDA (Environnement et Développement du Tiers-Monde, 4 et 5 rue Kléber, Dakar, Sénégal) nous a écrit en juin 1993 sous la plume de Habaye Ag Mohamed et Keltouny Sennhauser :

"Considérant que la revalorisation de l'écriture tifinagh est indispensable à la survie de la culture berbère en général et touarègue en particulier,

"Considérant la nécessité d'une uniformisation de l'alphabet tifinagh en vue de le rentabiliser au plan éducatif,

"Nous lançons un appel pressant aux spécialistes de l'alphabet tifinagh et à tous ceux qui s'y intéressent, en vue de l'organisation d'un colloque de réflexion qui permettra d'ouvrir un large débat sur la question.

"Nous vous remercions pour votre dévouement à la culture touarègue et vous demandons par la présente vos suggestions et critiques quant à l'organisation de ce colloque.

Merci de répondre à l'attention de Huguette LASSORT, ENDA-TM, BP 3370 Dakar, SENEGAL
Tél. (221) 22 42 29 ou 21 60 27
Fax (221) 22 26 96.

Nous espérons que d'autres colloques seront très prochainement organisés sur ce thème, et signalons qu'il en a été question en avril 93 à l'INALCO, Paris, sous l'intitulé *"Phonologie et notation usuelle dans le domaine berbère"* (voir notre N° 1 page 41).

NOUVELLES DU FRONT AZAWAD

H. nous a écrit une lettre courant janvier dans laquelle il nous é sur le conflit opposant le M nos frères Touaregs, et assure de sa sympathie et de sa collaboration. Nous reproduisons certains passages de son courrier :

(...) "S'agissant de notre conflit avec le Mali, il faut retenir que l'application de l'accord est toujours dans l'impasse, et cela dure trop, au point que chacun de nous se rend compte maintenant que ce pacte n'est que théorique et qu'encore une fois les Touaregs se sont fait duper par les Maliens et les Algériens. En tout état de cause j'ai rejeté toute cette supercherie depuis le début et n'ai jamais négocié avec les Maliens. Je garde entières mes positions dans les collines et montagnes. Bientôt d'autres factions se joindront à moi pour une nouvelle empoignade, parce qu'elles sont fatiguées d'attendre de fausses promesses du gouvernement malien...

"Près de 60.000 réfugiés touaregs sont toujours "parqués" dans les

TAMAZGHA

Tamazgha est une association créée le 5/2/93(J.O. du 3/3/93) par un groupe d'étudiants de la section berbère de l'INALCO (Institut NAtional des Langues et Civilisations Orientales) autour d'enseignants-chercheurs berbérisants.

Tamazgha se propose de promouvoir et de développer la langue et la culture berbères dans toute leur diversité en axant son activité sur :

1) L'enseignement du berbère sur la base des supports pédagogiques existants.

2) L'enrichissement du fond documentaire berbère en réhabilitant tous les ouvrages déjà parus et les rendre plus accessibles.

3) L'encouragement de toute production scientifique, culturelle et artistique.

4) La création d'un réseau de communication entre les différentes composantes berbères en vue de les rassembler.

5) L'organisation d'expositions et conférences autour de thèmes précis.

6) La diffusion de l'information relative aux populations berbèrophones toutes les fois que l'actualité l'exige.

Tamazgha est ouverte à toute personne adhérant aux objectifs sus-cités.

. . . Tamazgha,
c'est aussi La Berbérie.

Pour toute information, contacter:

Association TAMAZGHA,
c/o Editions Berbères, 47, Rue Bénard-75014 PARIS

Tel : 48.89.43.19 ou 45.43.31.44.

camps du Sud-Est Mauritanien et le gouvernement malien ne fait rien pour créer les conditions nécessaires à leur retour (hébergement, nourriture, sécurité, etc.). Il y en a autant en Algérie (Sud) et près de la moitié au Burkina-Fasso.
"Et le Mali lui-même est aux prises avec les pires difficultés socio-économiques.
"Pour la revue, tu sais bien que je partage parfaitement la démarche et je t'assure de tout mon concours, ce d'autant plus que l'aspect culturel est très intéressant. J'ai décidé de m'y consacrer plus qu'au politique ; autant dire que j'accepte volontiers de collaborer à TIFINAGH." (...)
Merci à toi, qui reste toujours présent dans nos pensées ; tous nos voeux t'accompagnent.

DES SUGGESTIONS D'ALGERIE

M. Allaoua RABHI (6 avenue Jacques Copeau, 94500 Champigny, France) nous écrit :
"Azul fell-ak, a gma-t'negh !
(...) "Je prépare le DEA de linguistique amazigh à l'INALCO et le magister à l'Université de Bgayet (Algérie), et il faut dire que je me plais un peu à Paris du fait de la présence de beaucoup de berbérisants, marocains notamment.
(...) "J'ai accueilli votre lettre avec enthousiasme. Tout Amazigh digne de ce nom ne peut qu'être comblé d'une telle initiative. Mes suggestions, si je puis me permettre, peuvent être les suivantes :
– "Ne pas trop folkloriser la revue sans trop la spécialiser non plus. Vous devez cibler un lectorat le plus large possible, tout en maintenant un niveau raisonnable au-dessous duquel on tombe dans la médiocrité ;
– "Introduire déjà des articles rédigés en berbère, quelle que soit la thématique (linguistique, mathématiques, littérature, histoire...). Concernant ce dernier point, vous pouvez déjà compter sur une équipe solide et motivée au sein de l'Université de Béjaïa.
"Ar tufat !"

Nous remercions vivement M. Allaoua Rabhi pour son soutien et ses suggestions, lesquelles rejoignent parfaitement les directions que nous nous sommes fixées.

AUTRES ENCOURAGEMENTS

M. Saïd Chemakh, de Tizi Ouzou, déclare être *"très heureux d'apprendre la création de TIFINAGH à la suite de la revue AMAZIGH"* et ne peut *"qu'applaudir à cette initiative" (...)*. Et d'ajouter : *"Mon meilleur encouragement sera ma participation à cette revue. Je vous enverrai prochainement quelques uns de mes textes ainsi qu'une revue que nous avons fondée ici à Tizi en 1991 mais qui n'a pu aller au-delà de son 2° numéro (TINHINAN) et vous êtes autorisé à reproduire ce qui vous plaira."*
Saïd Chemakh ajoute encore qu'il compte soutenir sa licence sur le lexique berbère en juin 1994. Nous le remercions bien sincèrement de son soutien et de ses textes, et lui souhaitons pleine réussite.

M. Jean-Louis Miège, Professeur émérite à l'Université de Provence, Membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer et de l'Académie Royale Belge S.O., nous félicite pour le premier numéro de notre nouvelle revue : *"Elle est de grande tenue et comble un vide. Grâce à elle, à vos efforts, tout un pan de la culture est à la fois sauvé et révélé."*

M. Philippe Decraene, Directeur du Centre des Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes (CHEAM), nous souhaite *"confraternellement bonne chance"*.

M. Bili Mohamed El-Alam, de Béchar (Algérie), nous assure de son *"adhésion à l'esprit"* de notre revue, et projette d'y *"contribuer matériellement, culturellement et financièrement."*

M. Abdeslam Kaouass, directeur du mensuel "Horizons Magazine" (27 Place Communale, 1080 Bruxelles, Belgique) nous souhaite bonne réussite. Nous le remercions, et en particulier pour l'article qu'il a publié sur la parution de notre Revue TIFINAGH.

M. Drissi Driss de Tiflet, étudiant en droit, souhaiterait constituer une Association pour la sauvegarde de la culture et de l'identité berbères. Nous lui suggérons de se rapprocher de l'une des nombreuses associations existantes.

M. Driss n'Aït Tata nous encourage également ; nous citons quelques extraits de sa lettre :
" TIFINAGH vient de faire une entrée fracassante dans le monde de la presse écrite, avec sa symbolique d'authenticité et son souci de modernité. Certains peuvent toujours critiquer, et c'est toujours facile mais il vaut mieux créer un modèle qui peut traverser l'esprit – imperméable à l'autre – et conquérir tout le monde. (...) A la boulimie d'écriture sans lendemain, l'homme préfère sa culture et sa civilisation ; il souhaite donner priorité à une certaine qualité de textes. Le propos (...) de TIFINAGH va dans ce sens. Il souhaite contribuer à la qualité du texte (...) par une information objective et sereine. Seul ce type d'information, croyons-nous, peut exorciser l'angoisse du lendemain et conduire l'individu à se prendre en charge. TIFINAGH vient de prendre le premier rang des écoles lancées dans cette aventure. Il a essuyé les feux des plumes pusillanimes et d'intellectuels craintifs. Sans doute est-ce la voix de tous les libres, non prête à se taire. Hommage et ayuz (...)"

Nous tenons ici à exprimer nos remerciements à tous les journaux, revues et périodiques qui ont signalé notre parution, ainsi qu'à tous les sympathisants qui se sont manifesté par des abonnements de soutien et/ou en nous écrivant.
Nous attendons de ces derniers des articles, écrits littéraires ou à caractère de recherche ayant trait au monde amazigh, afin que TIFINAGH soit le lieu d'échanges et de dialogue que nous souhaitons. Pour ne pas risquer d'être coupés ou répartis sur plusieurs numéros, les articles ne doivent pas dépasser 3000 mots ; une bonne moyenne est de 1500 mots. N'oubliez pas de signer vos articles et de mentionner vos nom et adresse complets.

La Rédaction ♣

PRECISIONS... Quelques précisions ou rectifications concernant TIFINAGH n° 1

■ Logo TIFINAGH en couverture : mettons trois points sur les "i" !... Nous rappelons que ce signe (une barre verticale surmontée de trois points) signifie *"NeK"* en écriture touareg, qui se lit ici de bas en haut : N + K, et veut dire "moi" en tamazight (et par ext. "nous").
Remarquons au passage qu'en tifinagh marocain les trois points du K ont été remplacés par la lettre ⵅ pour faciliter la lecture ; il peut en effet y avoir confusion lorsque cette lettre se trouve à côté de A (•), H (⁝⁝) ou U (⁝), comme dans AKHOU : ⵅ⁝⁝⁝⁝

■ Pages 9 et 10 : les textes en tifinagh venaient en illustration de l'article "Initiation au tifinagh" p. 5.

■ Tableau p. 12 : chaque colonne verticale est du tifinagh. Aussi la colonne intitulée "tifinagh" doit plus précisément s'intituler "tifinagh touareg" ou mieux : "touareg actuel".

■ Page 13 : lire Salem Chaker et non Salim Chaker.

■ Le bijou indien reproduit p. 74 est de la tribu Zuñi.

■ Légende de la photo pages 82 : danse *Aouach.*

■ Légende de la photo pages 84 : danse *Ahiddous* dans les cèdres de la région d'Azrou.

■ Légende de l'affiche page 92 : Idir S. de Tizi Ouzou souhaiterait que l'on évite de qualifier de "festival" (qui, selon lui, a une connotation folklorique) les représentations de chansons, chorales et troupes de danse telles que celle intitulée "Kabyl'an 2000" à laquelle participait en tête d'affiche le chanteur Brahim Izri. Nous sommes étonnés de cette remarque. Rappelons en effet que le mot "festival" vient du latin *festivus,* fête, et signifie *"grande manifestation musicale, série de représentations où l'on produit des oeuvres d'un art ou d'un artiste, ou encore brillante manifestation du talent d'un joueur"* (dic. Robert). Où est le folklore dans cette définition ? Avis aux organisateurs des Festivals d'Avignon, de Bayreuth, de Cannes, etc.

NOUS AVONS APPRIS... Quelques flashes et appels

INTERDIRE LE KIF, OU LE RECONVERTIR ?

"Le *Cannabis salina,* plante herbacée annuelle pouvant atteindre jusqu'à 5,50 m de hauteur, possède bien d'aures caractéristiques que celles d'une drogue hallucinogène. C'est la conclusion de la première journée internationale sur le *cannabis,* qui s'est tenue à Paris en juin 1993.

"L'Académie des sciences américaine reconnaît l'utilité du principe actif du *cannabis* contre les maux tels l'asthme ou le glaucome, et la Food and Drug Administration a indiqué récemment son intérêt dans la lutte contre l'anorexie liée aux cancers et au sida.

"Plus étonnantes encore sont les utilisations industrielles du *cannabis* : on tire de cette espèce de chanvre des fibres pour la confection de vêtements, de papier...

"Un architecte, Francis Aujames, a même lancé *Isochanvre,* un matériau d'isolation et de construction. Cent cinquante maisons ont ainsi été bâties en France, et l'entreprise a déjà vendu 7000 m³ (60 m³ suffisant pour une maison moyenne) d'*Isochanvre.*"

(Sciences et Avenir, sept. 1993)

ORGANISATION COMMUNAUTAIRE DES MGOUNA

Nous avons appris que M. Aït Hamza, de Rabat, dont nous n'avons pas les coordonnées, a fait une étude sur l'organisation communautaire des Mgouna.

Nous serions intéressés par cette étude, ou tout au moins par un résumé qui pourrait faire l'objet d'un article.

OFFRE D'EMPLOI

Cherchons berbérophone ayant excellente maîtrise langue française, niveau licence de lettres. Envoyer CV à TIFINAGH.

APPELS

Nous souhaiterions avoir des correspondants berbères en Libye et en Tunisie afin que *TIFINAGH* couvre de manière équilibrée le Maghreb.
Nous faisons appel aux Juifs d'Afrique du Nord expatriés afin d'étoffer notre rubrique *Oudayin Imazighen* par des articles ou documents sur leur présence au Maghreb.
Nous faisons également appel aux chercheurs pour des articles de fond sur la culture et la civilisation des Imazighen, en particulier dans les domaines de l'histoire, de la littérature, des arts et de l'écologie.

LA REVUE "TIFINAGH" EST DISPONIBLE EN EUROPE :

- BELGIQUE : Abdeslam Kaouass, 27 Place Communale, 1080 Bruxelles.
- ESPAGNE : Omar Ouakrim, Pasaje San Daniel n° 2, 2° 1ª, 08290 Cerdanyola, Barcelona.
- FRANCE : Editions Berbères, 47 rue Bénard, 75014 Paris (tél. 1 * 45 43 31 44).
- FRANCE : Association Tamazgha, INALCO, 2 rue de Lille, 75007 Paris (tél. 1 * 48 89 43 19).
- SUISSE : Marie-Laure SCHMID, 9 Chemin de la Forêt, 1018 Lausanne (tél. 21 * 36 07 41).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne en remplissant ce bon (à détacher ou à photocopier)

Voici mes NOM et PRENOM (en majuscules) : .....
Ma PROFESSION (ou ORGANISME) : .....
Mon ADRESSE : .....
.....

Je désire que mon abonnement parte :
*(Je trace une croix **X** dans le carré grisé correspondant au texte que je choisis)*

⁞⁞⁞⁞ Du prochain numéro à paraître ou bien : ⁞⁞⁞⁞ du N° ..... inclus

---

*Je souscris un abonnement à TIFINAGH pour **6 numéros** + frais d'envoi, au prix de :*
(reporter dans la case "net à payer" le mode d'expédition choisi)

VOTRE PAYS	Tarif normal voie de surface	+ Surtaxe aérienne	NET A PAYER
Maroc	150 DH	0	150 DH
Autres pays du Maghreb	170 FF	0	170 FF
Autres pays d'Afrique	180 FF	100 FF	.....
France	180 FF	50 FF	.....
Espagne, Portugal	3.900 Ptas	1.500 Ptas	.....
Belgique	1.000 FB	500 FB	.....
Suisse	40 FrS	20 FrS	.....
Autres pays d'Europe	180 FF	80 FF	.....
Amérique	32 US $	40 US $	.....

TARIFS SPECIAUX

Suivant la catégorie, multiplier le prix public *"net à payer"* correspondant à votre pays par le coefficient suivant :

0,60 ⁞⁞⁞⁞ pour Association amazigh (sur justificatif)
0,75 ⁞⁞⁞⁞ pour étudiant (sur justificatif)
1,50 ⁞⁞⁞⁞ pour Institution ou Société
5,00 ⁞⁞⁞⁞ (ou plus) pour abonnement de soutien.

J'effectue le présent règlement, soit : ..... *DH – FF – FB – FrS – US $ – Ptas*

Par : ⁞⁞⁞⁞ Chèque bancaire ou postal ci–joint ⁞⁞⁞⁞ Mandat–lettre ci–joint

que je rédige à l'ordre de TIFINAGH et que j'adresse,
accompagné du présent bon, sous enveloppe affranchie à :

TIFINAGH
B.P. 5086 / RABAT Souissi
MAROC

A ..... *Le* ..... *Signature (obligatoire) :* .....

TABLEAU COMPARATIF DES ALPHABETS LIBYCO-BERBERES

Dans l'ordre alphabétique latin (Afelkou, 1994).

TRANSCRIPT. LATINE	TIFINAGH MAROCAIN	BOUDRIS BELAID	SALEM CHAKER	AGRAW IMAZIGHEN	LIBYQUE HORIZONTAL	LIBYQUE VERTICAL	SAHARIEN ANCIEN	TIFINAGH TOUAREG	TRANSCR. ARABE
a									ـَـ
aïn									ع
b									ب
c (ch)									ش
d									د
ḍ									ى
ḍ									ظ
ḍ									ض
e (é)									ـِـ
f (ph)									ف
g									ك
ḡ									كْ
ġ (gh)									غ
h									هـ
ḥ									ح
i									ـِـ
j (ž)									ج
dj									دج
k									ك
ḳ									كش
ḳ (kh)									خ
l									ل
m									م
n									ن
ñ									
q									ق
r									ر
s									س
ṣ									ص
t									ت
ṯ (th)									ث
ṭ									ط
ts									تس
tch									تش
u (ou)									ـُـ
v (b)									پ
w									و
x									خ
y									ي
z									ز
ẓ									ض

Sources : voir TIFINAGH n° 1 page 13.

TABLEAU DES CARACTERES TIFINAGH EN USAGE AU MAROC

LATIN	TIFINAGH	ARABE
a	ⵄ ⵅ	ـَـ
â (aïn=ε)	ⵄ	ع
b	ⴱ	ب
c (ch)	ⵛ	ش
d	ⴷ	د
ḏ (dz)	ⵣ	ذ
ḍ (Dha)	ⴹ	ظ
ḍ (D)	ⴹ	ض
e (é)	ⵉ ⵍ	ـِـ
f (ph)	ⴼ	ف
g (gu)	ⴳ	گ
ḡ (G)	ⴳ	گ
ġ (gh=rr)	ⵖ	غ
h (H)	ⵀ	ه
ḥ (h)	ⵃ	ح
i	ⵉ	ـِـ
j (z)	ⵊ	ج
dj	ⴷⵊ	دج
k (k)	ⴽ	ك
ḳ (K)	ⴽ	ڭ

LATIN	TIFINAGH	ARABE
ḳ (kh=jota)	ⵅ	خ
l	ⵍ	ل
m	ⵎ	م
n	ⵏ	ن
q	ⵇ	ق
r	ⵔ	ر
s	ⵙ	س
ṣ (S)	ⵚ	ص
t	ⵜ	ت
ṯ (th)	ⵝ	ث
ṭ (T)	ⵟ	ط
ts	ⵜⵙ	تس
tch	ⵜⵛ	تش
u (ou)	ⵓ ⵡ	ـُـ
v (b)	ⴱ	پ
w	ⵡ	و
y	ⵢ	ي
z	ⵣ	ز
z	ⵥ	صز
doublé	^	ـّـ

Revue Tifinagh – 1994

ⵜⵉⴼⵉⵏⴰⵖ

DANS CE NUMERO...

- TEMOIGNAGE : Difficile retour / *Abderrahman El Mezouari El Glaoui*
- TAGMAT : La question amazigh en Algérie / *Mouloud Lounaouci*
- STRUCTURE socio–linguistique de l'arabe marocain / *Mohammed Chafik*
- LINGUISTIQUE : Sur l'orthographe du berbère moderne / *Werner Vycichl*
- ETUDE : Discours dominants et culture tamazight / *Moha u Saïd Moukhlis*
- TOUAREG : Génocide dans l'Azawad / *n'Aït Sgougou*
- IMAZIGHEN : Pas de Berbères à l'Institut ! / *Robert Jaulin*
- CONTE : Ma tamazwarut n'dunit – la première mère du monde / *Frobénius*
- UN MAROCAIN sème la pagaye chez les indiens en 1528 / *Ouzzin Aherdan*
- L'AMUSNAW, hommage à Mouloud Mammeri / *Omar Louzi*
- RELECTURE : Iguider, Mahjoubi Aherdan / *Léopold Sédar Senghor*
- TAMDYAZT : Kahina / *Lahoucine Atabji*
- TIFINAGH : Une version tamazight du "Petit Prince" de *Saint–Exupéry*
- TAMDYAZT : Permanence de Taos Amrouche / *Mohammed Khaïr–Eddine*
- ARCHITECTURE : Comment construire en site ancien ? / *Tasmount*
- DANSE : La fête à l'agonie ? / *Meriem Aherdan*

DANS LES PROCHAINS NUMEROS...

- Un système "TEX" berbère / *Yannis Haralambous*
- L'ethnocide des Touareg continuera–t–il ? / *Saïd Chemakh*
- Connaissance et syntaxe du langage des Berbères / *Saïd Hanouz*
- Les Tifinaghs Magiques / *Ouzzin Aherdan*
- Amazighité : langue, culture, identité en Algérie / *Mouloud Lounaouci*
- Amazighophonie : un chemin, un choix / *Moha u Saïd Moukhlis*
- L'arabe selon Ibn Khaldoun / *Robert Jaulin*
- 1786 : Le premier Traité Maroc–USA nous mène en bateau...
- Un poème pour étendard / *Mahjoubi Aherdan*.
- Eléments pour une éthique du droit d'asile, Droits de l'Homme / *Hocine Aït–Ahmed*
- Les Guanches des Canaries revendiquent leur amazighité / *Manuel Suárez Rosales*
- L'organisation administrative des Indiens du Nouveau–Mexique / *Ronald G. Toya*
- Proverbes berbères / Contes et poésie en tamazight / Textes en tifinagh...

DIRECTEUR : OUZZIN AHERDAN ♣ EDITEUR : TIFINAGH EDITIONS SARL ♣ B.P. 5086 RABAT MAROC

PRIX DU NUMERO : MAROC = **30** DH – MAGHREB = **30** FF – AUTRES PAYS D'AFRIQUE = **50** FF

FRANCE = **40** FF – BELGIQUE = **270** FB – SUISSE = **11** FrS – ESPAGNE = **950** Ptas – USA = **13** US $